



Ex libris de Boutiller

LIVRES qui se trouvent chez BLANCHON, *Libraire, rue Saint-André-des-Arcs.*

Concordantiæ sacrorum Bibliorum vulgatæ editionis, de recognitionem jussu, Sixti V, Pont. Max. Bibliis adhibitam recensitæ atque emendatæ à Francisco Lucâ ex recensione vero & cum emendationibus Huberti Phalesiii. *Coloniæ Agripinæ, Balthazarus ab Egmond.* 1684. in-8.

Idem, in-4. *antverpiæ. Plantini.* 1535.

De l'imitation de J. C. trad. n. dédiée à Mdme la Duchesse de Bourgogne. *Paris*, *le Mercier.* 1 vol. in-8. gros caractere. 1739.

Sermons du P. La Rue. 4 vol. in-8. *Imp. Roy.*

Manuel des Familles Chrétiennes. 1 vol. in-12.

S. Bernardi opera omnia, editione & curis secundis Joannis Mabillon, Benedictini. *Parisiis*, 1690. 2 vol. in-fol.

Farfala, ou la Comédienne convertie, par le P. Marin, 1 vol. in-12.

Nouv. Dictionnaire d'Anecdotes. 2 vol. in-12. 1789.

Diable boiteux. 3 vol. pet. in-12. fig.

Dialogue des Morts, par Joncourt. 1 vol. grand in-8. *Holl.*

La Fable des abeilles ou les fripons devenus honnêtes gens. 4 vol. pet. in-8. *Londres*, 1740.

Vie d'Appolonius de Thyanne. 4 vol. in-12. *Amst.*

Traité de la Politique privée. pet. in-8. *Amst.*

De l'Esprit, par Helvetius. 1 vol. in-8.

Histoire des Aventuriers Flibustiers & Pirates anglais. 4 vol. in-12. cartes & figures. *Trévoux*, 1775.

Traité de l'éducation économique des Abeilles, ou se

trouve aussi leur histoire naturelle, avec figures, par M. Ducarne de Blangy. 1 vol. in-12.

Méthode pour recueillir les grains dans les années pluvieuses & les empêcher de germer, par le même, in-8. fig.

Le Génie d'Architecture, ou l'analogie de cet Art, avec nos sensations, 1 vol. in-8., par M. le Camus de Mézieres.

Le Guide de ceux qui veulent bâtir, 2 vol. in-8. *idem.*

Le Supplément au Guide de ceux qui veulent bâtir, broch. in-8. nécessaire pour compléter les deux premiers volumes du Guide, &c. *idem.*

Le Traité de la force des Bois, 1 vol. in-8. *idem.*

La Morale universelle, ou les devoirs de l'Homme, fondés sur la nature, 3 vol. in-8. Amst. 1776.

Les Droits de Dieu, de la Nature & des Gens. On y a ajouté un Discours de M. Noodt, sur les Droits des Souverains, 1 vol. in-12. Amst. 1775.

L'Homme moral ou l'Homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société, par P. Ch. Levesque, 1 vol. Amst. 1775.

Principes de la Législation universelle, 2 vol. in-8. Amst. 1776.

Elémens de la Politique, ou recherches des vrais principes de l'Economie sociale, 6 vol. in-8. Londres 1773.

Les Maximes du Gouvernement Monarchique, pour servir de suite aux Elémens de la Politique, par le même Auteur, 4 vol. in-8. Londres, 1778.

DU MEILLEUR GOUVERNEMENT POSSIBLE,

OU

LA NOUVELLE ISLE

D'UTOPIE,

DE THOMAS MORUS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DU MEILLEUR GOUVERNEMENT POSSIBLE,

OU

LA NOUVELLE ISLE

D'UTOPIE,

DE THOMAS MORUS,

TRADUCTION NOUVELLE.

SECONDE ÉDITION,

Avec des Notes;

Par M. T. ROUSSEAU.

A PARIS,

Chez J. BLANCHON, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 110.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

TOUS les hommes paraiſſent vouloir faire en ce moment quelques pas vers le bonheur. Les Nations agitées s'aſſemblent pour délibérer ſur ce grand objet. Des abus & des maux invétérés ſollicitent de toutes parts des remedes prompts, efficaces, des réformes néceſſaires & ſuivies; les idées ſe multiplient de tous les côtés ſur ce point; chacun veut être politique, réformateur, légiſlateur; & ſi la lumiere ne naît pas toujours du choc de tant d'opinions qui ſe combattent & ſe détruiſent, du moins le vœu public prouve-t-il la néceſſité d'établir un meilleur ordre de choſes. Mais en quoi conſiſte ce meilleur ordre? Quels moyens, ſatisfaiſans pour toutes

les claſſes de l'Etat, faut-il employer pour ramener & faire refleurir cette harmonie conſtante, entre tant de parties qui ſe contrarient, & dont la réunion peut ſeule opérer cette heureuſe régénération, objet de l'ambition ſi louable des Rois & des déſirs les plus ardens de leurs peuples? Je me garderai bien d'entrer ici dans l'examen d'une queſtion ſur laquelle les génies les plus éclairés n'oſent rien avancer qu'en tremblant. Et quelle connaiſſance profonde du cœur humain ne faut-il pas avoir en effet, quelle étude longue & ſérieuſe ne faut-il pas avoir fait de nos vices, de nos travers, de nos paſſions, de nos lois, de nos coutumes, de nos uſages, de nos mœurs; j'ajouterai de nos *opinions religieuſes*, avant que de prononcer un ſeul mot ſur la meilleure maniere de gouverner les hommes, & de les conduire au bonheur.

Convenons qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de penſer ou d'écrire comme *Platon* & *Morus*, ou d'agir comme *Sully*. Je ſuis bien éloigné d'adopter tous les principes du célebre & infortuné Chancelier d'Angleterre ; mais je n'en ſuis pas moins perſuadé que la plupart des grandes idées de ſon UTOPIE portent l'empreinte de la juſtice & de la raiſon. On trouve dans ce Roman politique, des vues profondes, des plans ſagement tracés, ſolidement *établis*, ſur pluſieurs points importans de l'Adminiſtration ; on y rencontre enfin des vérités qui ſont de tous les tems, & qui ſont bonnes pour tous les peuples. C'eſt d'après cette perſuaſion, que je me ſuis déterminé à faire faire une ſeconde édition de la traduction que j'ai entrepriſe, il y a dix ans, de ce profond ouvrage. Feu M. de Querlon, mon maître en littérature, &

mon ami, m'avait engagé à traduire l'Utopie pour M. le Comte de Maurepas, à qui il venait de dédier lui-même sa nouvelle édition du texte latin. J'ai eu le malheur de perdre M. de Querlon, ce guide si éclairé, précisément dans le moment où j'avais le plus grand besoin de ses leçons & de ses exemples. Ce digne & respectable citoyen, ce bon mari, ce bon pere, ce bon époux, ce savant si modeste, ce critique si judicieux, cet homme de lettres enfin, si plein de sentimens religieux, mourut entre mes bras pendant le cours de l'impression de mon Ouvrage, dont il s'était chargé de revoir les épreuves.

Multis ille bonis flebilis occidit
Flebilior nulli querim mihi.

Ainsi que ce savant, je connois quatre traductions, qui ont précédé la mienne. La premiere est de M. *Budé*,

Maître des Requêtes, ſous François I; elle a paru en 1550. La ſeconde eſt de Barthelemi *Aneau*, Principal du Collége de la Trinité, à Lyon; elle eſt de 1559, in-16. La troiſieme, dont les exemplaires ſont fort rares, eſt de Samuel *de Sorbieres*, imprimée à Amſterdam en 1640, in-12; & la quatrieme eſt de Nicolas *de Gueudeville*, avec figures en taille-douce, imprimée en 1717, réimprimée en 1730. Ce Traducteur, dit M. de Querlon, eſt infidele, & l'on ne s'apperçoit que trop, en liſant ſon Ouvrage, qu'il n'entend point ſon original. Gueudeville n'en fait pas myſtere, puiſqu'il avance qu'ayant rencontré pluſieurs paſſages fort difficiles, & dont il ne pouvait ſaiſir le véritable ſens, il a pris le parti de les traduire librement, c'eſt-à-dire, d'y ſubſtituer ſes propres idées. Je n'ai pas

cru devoir me permettre une pareille licence. J'ai traduit littéralement mon Auteur avec ses beautés & ses défauts. Cette exactitude, dont M. de Querlon m'avait su si bon gré, m'a attiré un vif reproche de la part de M. *de S. - A* * * *, qui, dans le Mercure de France, rendit compte de ma traduction, lorsqu'elle parut en 1780. J'ai tort, suivant ce juge sévere, d'avoir traduit à la lettre l'ouvrage de T. Morus. J'aurais dû élaguer certains morceaux, changer certaines idées. Ces conseils peuvent avoir leur mérite; mais en les suivant, j'aurais fait un livre de ma façon; je n'aurais point fait une traduction de l'Utopie, & c'est ce que je voulais faire, plutôt qu'un roman de ma composition, qui certes n'aurait pas valu celui que j'aurais eu la sotte vanité de sacrifier. Quand les idées des autres sont bonnes, quand, à ce titre,

elles ſont revêtues de la ſanction de pluſieurs ſiecles, reſpectons-les, & gardons-nous d'aller imprudemment leur ſubſtituer les nôtres, telles excellentes que nous les ſuppoſions. N'eût-ce pas en effet été de ma part une témérité bien ridicule, bien digne du mépris public, de voir un homme ſans nom, ſans titres, & malheureuſement ſans moyens, comme tant d'autres, entreprendre de corriger, de châtier les idées d'un grand homme, de les changer, & de mettre les ſiennes à leur place? Non, pareille indécence n'eût pas été pardonnable, & j'aurais reſſemblé, en la commettant, à ces hommes bas & jaloux, qui, ſous prétexte d'ajouter aux beautés des ouvrages de leurs guides & de leurs maîtres, les barbouillent, les défigurent, & les gâtent entierement. L'illuſtre Morus fut aſſez tourmenté pendant ſa

vie, pour ne pas être écharpé après sa mort par une foule de nouveaux Gueudeville. C'est bien assez d'un ; mais je crois qu'il ne sera pas hors de propos de donner ici un précis de la vie de mon Auteur.

T. Morus naquit à Londres vers l'an 1473, d'un Avocat consultant. La science & la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, & il cultiva l'une & l'autre avec un égal succès. A l'étude des langues mortes, il joignit celle des langues vivantes, & les différentes connoissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII se servit utilement de lui dans plusieurs Ambassades d'importance. C'est sur-tout dans les conférences pour la paix de Cambrai en 1529, que l'on vit briller la sagacité & les talens de cet homme d'Etat. La charge de Grand Chancelier d'Angleterre fut la récom-

pense de son zele pour le service de son Roi. Morus, pendant près de trois ans, remplit cette place de maniere à ne pas faire regretter son prédécesseur. Le trop fameux Cardinal Volsey n'avait montré que de la fierté & de la hauteur dans ce poste éminent. Morus n'y fit voir que de la douceur & de la bonté pour tout le monde. Chacun s'en retournait satisfait de son accueil toujours obligeant. Exact dans l'administration de la justice, il terminait les affaires sur le champ. Son intégrité ne faisait acception de personne, & son désintéressement lui faisait rejeter tous les dons. Ses enfans se plaignaient quelquefois de ce qu'il ne profitait pas de son élévation pour leur avancement. « Mes » enfans, leur répondit-il, laissez-moi » rendre la justice à tout le monde; vo- » tre gloire & mon salut en dépendent;

» mais ne craignez rien, vous aurez
» toujours le meilleur partage, la béné-
» diction de Dieu, & celle des hommes ».

C'eſt une fatalité que les êtres les plus utiles aux Empires ſont ceux dont ils ſont plutôt privés. Entre mille exemples de cette vérité, celui de Morus ſeul ſuffit pour la prouver. Ce grand Magiſtrat, prévoyant qu'il allait s'élever un furieux orage entre les Cours d'Angleterre & de Rome, réſolut de le prévenir, & de ſe mettre à couvert. Il va donc trouver Henri, & le ſupplie d'accepter ſa démiſſion du ſceau & de ſa place de Chancelier. En vain le Monarque l'engage à conſerver l'un & l'autre, Morus lui objectant ſa mauvaiſe ſanté, Henri conſent à ſa retraite. Le ſujet de la rupture entre Rome & Londres, était, comme on ſait, le divorce de Catherine d'Arragon, Reine d'Angleterre,

terre, que Henri voulait répudier, pour épouser Anne de Boulen, sa Maîtresse. Morus, qui connaissait les grandes vertus de l'épouse légitime & de sa Souveraine, n'avait cessé d'embrasser son parti, & de le défendre avec une chaleur digne d'un sujet tel que lui. Quoi qu'il en soit, après s'être démis de tous ses emplois, il sort précipitamment de Londres, & se rend à sa maison de Chelsey. A peine y est-il arrivé, qu'il congédie son domestique, qu'il trouvait trop nombreux pour un Philosophe qui n'avait d'autre revenu que son patrimoine, & celui de quelques terres d'un faible rapport que le Roi lui avait données.

Cependant le Prince, qui n'avait pu réussir à obtenir de la Cour de Rome la cassation de son mariage, rompt tout à coup avec elle, & se fait connaître pour Chef de l'Eglise Anglicane,

On dresse alors une formule de serment auquel tout sujet est astreint, & par lequel il reconnaît la suprématie du Monarque. Celui-ci, qui n'ignore pas l'influence singuliere que Morus a sur les esprits, se persuade que, si on peut le déterminer à prêter ce serment, son exemple sera du plus grand poids pour le peuple, exige que l'ex-Chancelier vienne reconnaître sa suprématie & prononcer le serment. D'abord on essaye de l'amener par la douceur. Ce moyen n'ayant eu aucun effet, on a recours à la violence. On le conduit en prison; on le resserre étroitement, après l'avoir privé de ses livres, sa seule consolation au milieu des horreurs dont il est environné. Ses amis cherchent à le gagner, en lui représentant *qu'il ne peut avoir une opinion différente de celle du Grand Conseil d'Angleterre. J'ai pour*

moi, répond-il, *toute l'Eglise, qui est le Grand Conseil des Chrétiens*. Vainement son épouse l'engage, le presse d'obéir au Roi, & de conserver sa vie pour la consolation & le soutien de ses enfans. *Combien d'années*, lui dit-il, *pensez-vous que je puisse encore vivre?* --- Plus de vingt ans. --- Ah! ma femme, voulez-vous que j'échange l'éternité avec si peu d'années!

Henri VIII, irrité de voir ce grand homme inébranlable dans sa façon de penser, & sollicité par son Amante, que la vertu de Morus importunait, lui fait donner un dernier ordre de prêter le serment, & sur son refus, le condamne à perdre la tête; arrêt injuste & barbare, qui fut exécuté en 1535. Les Auteurs du Dictionnaire Historique, dont j'ai emprunté une partie de cette courte notice sur la vie de mon Auteur,

disent que sa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la Cour sans orgueil, il mourut sur l'échafaud sans faiblesse.

Thomas Morus était d'un tempérament flegmatique ; il avait l'air riant & l'abord facile. Peut-être s'est-il peint lui-même, sans y penser, sous les traits du Cardinal Morton, son prédécesseur avant Volsey, à la place de Chancelier. Notre Savant faisait preuve d'un zele extrême pour la Religion Catholique ; les Luthériens lui reprochent même de l'avoir poussé trop loin. Mais l'esprit de parti ne les a-t-il pas égarés sur le compte de ce célebre magistrat? Entre les Ouvrages les plus accrédités qu'il nous a laissés, on distingue celui dont j'offre ici la traduction. Le Perd *Nicéron*, dont tout le monde estime la connaissance & le vrai savoir, dit, en parlant de l'Utopie, que son systême, quoique répré-

henſible en certaines parties, & impoſſible dans la pratique, n'en eſt pas moins bon en pluſieurs autres. En effet, eſt-il rien de plus ſenſé & de plus juſte que ſa Diſſertation ſur le vol, ſur ſes cauſes, & ſur l'inutilité des peines capitales prononcées contre ceux qui dérobent? Cette ſeule Diſſertation ſuffirait pour aſſurer à l'Ouvrage la haute eſtime dont il jouit chez tous les Savans & chez les bons politiques. Le fond du ſyſtême de Morus eſt une égalité parfaite entre tous les Citoyens d'un même Etat. Je ſais que cette égalité étant impoſſible dans l'hypotheſe actuelle, le plan de la république du Chancelier d'Angleterre, n'eſt pas moins vicieux que celui de la République du Philoſophe grec d'Athenes. L'Utopie renferme d'ailleurs tant d'idées ſages & heureuſes, qu'on peut mettre à profit, pour le bonheur des

hommes, qu'il n'eſt permis à aucun de ceux qui, par leur naiſſance, leur nom, & leur qualité, ſont appelés au Gouvernement, de méconnaître ce docte Ouvrage. Je dis plus; tous les Miniſtres, les Magiſtrats, & autres perſonnes en place devraient le poſſéder par cœur; ils y trouveraient des regles sûres pour leur conduite, dans toutes les circonſtances, & y puiſeraient ces grandes maximes, qui renferment, en quelque façon, les germes de la félicité publique. Telle eſt la haute idée que M. de Querlon me donna de cet Ouvrage, lorſqu'il m'engagea à le traduire. Mon travail m'a fait connaître que l'idée de mon ami était juſte.

Sans doute un Ecrivain tel que Morus méritait d'avoir, pour le faire paſſer dans notre langue, ſinon une plume plus fidele, du moins plus éloquente que la

mienne : mais puisque les efforts que j'ai faits pour bien saisir le sens des idées de mon original, & les rendre de mon mieux, je veux dire de la maniere la plus claire & la plus intelligible, m'ont mérité les suffrages d'un Savant aussi distingué que celui dont je parle, je crois avoir quelque droit à l'indulgence de tous ceux qui me liront ; j'ose espérer sur-tout que si l'on me reproche la faiblesse de mon style, on ne me fera plus du moins un crime de ma fidélité.

Pour compléter davantage cette édition, j'y ai joint une table des matieres : par ce moyen, le lecteur peut se mettre d'abord à même de connaître les principaux objets dont traite l'Ouvrage qu'on lui présente ; il peut voir sur l'heure s'il y est question du sujet qui l'intéresse, ou sur lequel il a à prononcer. Si le public paraît satisfait de cette

traduction, son accueil m'encouragera à continuer la nouvelle traduction que j'avais entreprise, également à la priere de M. de Querlon, de l'*Eloge de la Folie*, dont nous n'avons qu'une version peu exacte de Nicolas Gueudeville, retouchée par M. de Querlon lui-même. On sait que ce dernier ouvrage n'est pas moins estimé, dans son genre, que l'Utopie dans le sien. Erasme & Morus étaient amis inséparables, & étaient bien dignes de l'être. Nés tous deux avec un beau génie, & une ame plus belle encore, on voit que la vertu était leur point de ralliement, & que le vice était leur ennemi commun. Que de raisons pour réunir un jour dans un seul volume les deux principaux écrits de deux hommes célebres, qui, malgré la distance des lieux, n'ont, pour ainsi dire, fait pendant leur vie qu'un seul & même être!



L'UTOPIE

DE

THOMAS MORUS,

TRADUCTION NOUVELLE.

LIVRE PREMIER.

HENRI VIII, Prince que l'Angleterre doit, avec raiſon, placer au rang de ſes plus grands Rois, ayant eu dernierement quelques démêlés d'aſſez grande conſéquence avec S. A. S. Charles, Prince de Caſtille (1), m'envoya en Flandres en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire, pour traiter avec lui, & terminer ces différends à leur

(1) Depuis Empereur, ſous le nom de Charles-Quint.

commune satisfaction. J'avais pour collegue dans cette négociation, le célebre Cuthbert de Tunstall, fait depuis peu, au grand contentement de toute la Nation, Garde du Trésor des Chartres. Quoiqu'une étroite amitié m'unisse depuis long-tems avec cet homme respectable, je le louerais volontiers néanmoins, sans craindre que l'on me soupçonnât de prevention ou de flatterie, si d'ailleurs ses vertus & ses talens ne me paraissaient au dessus de tout éloge. Aussi pensai-je qu'il est inutile de les exalter, pour les faire connaître. Ce serait, comme dit le proverbe, emprunter le secours d'une faible lumiere, pour montrer, en plein midi, le soleil aux passans. On choisit la ville de Bruges pour le lieu de nos conférences; les Députés de S. A. S. eurent ordre de s'y assembler avec nous. Ces Négociateurs étaient des hommes de la premiere distinction & du plus grand mérite. Le Gouverneur de Bruges, citoyen non moins illustre par son rang que par sa magnificence, était à la tête de la Députation; Georges Temsicius, Commandant de Montcassel, en était l'ame & l'organe. Ce Politique profond joignait à une éloquence mâle & naturelle, au savoir le plus étendu, le don aussi rare que précieux de la persuasion. Personne au monde n'avait plus de

connaiſſance que lui du droit des Gens & des Souverains; il brillait dans l'art de concilier les intérêts les plus oppoſés; c'était, en un mot, l'homme d'Etat le plus habile & le plus conſommé de ſon ſiecle. La négociation entamée, voyant que nous ne pouvions abſolument nous accorder ſur pluſieurs articles, les Députés du Prince de Caſtille partirent auſſi-tôt pour Bruxelles, dans l'intention de faire expliquer leur Maître qui y tenait ſa Cour. Je profitai du loiſir que me laiſſait la rupture des conférences pour aller faire un tour à Anvers. Je n'ai connu perſonne, pendant mon ſéjour en cette ville, dont la ſociété m'ait été plus agréable & plus utile que celle de Pierre *Gilles*, natif & habitant d'Anvers même. Il s'était acquis l'eſtime & l'amitié de ſes concitoyens, & jouiſſait parmi eux de la plus haute conſidération; mais je puis aſſurer qu'elle n'égalait pas ſon mérite. Quoiqu'il ne fût encore qu'à la fleur de ſon âge, il poſſédait déjà une vaſte érudition, & des connaiſſances de tout genre. Son ame ſur-tout, ſon ame ſi belle, & ſupérieure à ſon génie, me fit concevoir pour ſa perſonne un attachement inviolable. La candeur, la ſimplicité, la douceur, un penchant naturel à rendre ſervice, une modeſtie peu

commune, une prudence à l'épreuve, toutes les vertus enfin qui concourent à former le héros-citoyen, ſe trouvaient réunies en lui ſeul. Il m'eût ſans doute été impoſſible de rencontrer dans l'Univers entier un être plus digne d'inſpirer l'amitié, plus fait pour ſentir & apprécier tous ſes charmes. Sa converſation facile & enjouée, rempliſſait agréablement mes loiſirs; les heures, les jours auprès de lui n'étaient que des inſtans pour moi, & qu'ils s'écoulaient rapidement! Je goûtais tant de plaiſirs dans nos entretiens familiers, qu'au bout d'une abſence de quatre mois, je ne pouvais me réſoudre encore à céder au beſoin qui me preſſait de retourner dans ma patrie, pour y embraſſer ma femme & mes enfans.

Un jour, je ſortais de l'office divin de l'égliſe Notre-Dame, monument non moins célebre par la beauté de ſon architecture, que par la vénération & le concours des pieux fideles qu'il attire de toutes parts; je me diſpoſais à retourner chez moi, lorſque j'aperçus mon ami qui cauſait avec un vieillard dont la phyſionomie annonçait à la fois la vigueur & la bonne ſanté. A ſon extérieur négligé, à ſa longue barbe, & à la maniere de porter le manteau dont il s'enveloppait, je crus re-

connaître dans ce dernier un Capitaine de vaisseau. A mon aspect, Pierre s'empresse de m'aborder, me salue amicalement, & sans me laisser le tems de lui répondre, il me tire tant soit peu à l'écart, en me disant : « Vous » voyez bien ce vieillard avec qui je conver- » sais tout à l'heure ; j'allais de ce pas le con- » duire chez vous. = Présenté de votre part, » Vous ne doutez pas de l'accueil que je lui » aurais fait. = Je suis très-persuadé que, sans » ma recommandation, vous l'eussiez reçu » avec autant de plaisir & de politesse, par » rapport à lui-même. Vous ne connaissez pas » cet étranger ; je ne crois point qu'il existe » aujourd'hui sur la terre d'homme qui ait » plus voyagé que lui. Aucun du moins » ne saurait piquer davantage & intéresser » votre curiosité. Vous en jugerez vous-même » par les narrations aussi étendues que surpre- » nantes qu'il vous fera. = Je ne me suis donc » pas trompé, puisqu'à la premiere vue de » cet homme, je me suis dit, voilà un franc » Marin. = Et vous êtes dans l'erreur. Ce n'est » pas comme Palinure, c'est-à-dire, en qualité » de Capitaine de navire qu'il a voyagé, mais » comme un autre Ulysse, ou comme Platon, » pour satisfaire le désir qu'il avait d'acquérir » des connaissances & de perfectionner son

» être. Ce Raphaël Hythlodée (1), c'est son nom de famille, entend passablement le latin, & possede parfaitement le grec. Son amour invincible pour la philosophie lui a fait préférer l'étude de cette derniere langue à la premiere. Il savait très-bien qu'à l'exception de quelques morceaux philosophiques, traités en maîtres dans les écrits de Séneque & de Cicéron, on ne trouve point chez les Latins d'autres monumens de la seule science qui le flattait. Entraîné par son goût dominant, il fit don à ses freres de la part qui lui revenait dans le bien de son pere, quitta le Portugal sa patrie, & pressé du besoin de s'instruire, il accompagna Améric Vespuce au Nouveau Monde, dont les relations sont déjà publiées. Il ne revint cependant pas avec lui dans sa derniere traversée en Europe. Ce fameux voyageur, cédant à ses instances, consentit à ce qu'il fût un des vingt-quatre compagnons qu'il laissait dans la nouvelle Castille, pour pousser plus loin les découvertes qu'il venait de faire de ces

(1) Nom composé de deux mots grecs, qui, joints ensemble, forment ce seul mot, *nugarum peritus*; en français, *faiseur de contes*.

» vastes contrées. Raphaël resta donc en Amé-
» rique, plus content de périr sur une terre
» étrangere, & d'être enseveli sous les flots,
» pourvu qu'il satisfît sa passion, que de végé-
» ter, que de mourir dans son pays, & d'y obte-
» nir les honneurs d'un superbe mausolée. Ce
» Philosophe soutient que le génie tutélaire &
» bienfaisant qui préside au ciel, prend soin
» de recueillir la dépouille mortelle de ceux
» qui meurent privés de la sépulture (1), &
» qu'on trouve par-tout le chemin qui conduit
» à la gloire éternelle. Sans l'assistance visible
» & la protection toute particuliere de la Di-
» vinité, que ce sentiment, quoique vrai,
» lui eût coûté cher ! Dès que Vespuce fut parti,
» Raphaël parcourut, avec cinq Castillans ses
» compagnons, quantité de pays jusqu'alors
» inconnus. Enfin, après bien des fatigues &
» des tribulations (2), il aborda, par un heu-
» reux coup du sort, à Taprobane, d'où il
» passa à Calicut. Ayant trouvé dans ce der-
» nier port plusieurs bâtimens portugais prêts

---

(1) Lucain, Pharsale, L. VII. v. 819.

(2) Suscitées par la sainte inquisition. On sait que ce Tribunal traitait comme des criminels ceux qui croyaient aux Antipodes. Que pouvaient attendre de sa part ceux qui les avaient découverts ?

» à faire voile pour sa patrie, il y revint, » contre toute espérance de jamais la re- » voir ».

Aussi-tôt que Pierre eut cessé de parler, je le remerciai du service qu'il me rendait, en me procurant la connnaissance d'un homme si intéressant. Je me retournai ensuite vers Raphaël, & nous nous saluâmes réciproquement. Après les civilités d'usage entre étrangers qui désirent se lier, je le conduisis à mon logis. Nous entrâmes dans mon jardin, nous nous y assîmes tous trois sur un banc de gazon, & Raphaël nous fit, de la maniere suivante, le récit de ses aventures.

« Le point capital pour moi & mes autres » camarades restés dans la Castille, après le » départ d'Améric, était de nous concilier les » bonnes graces des habitans du pays. Nous » y parvînmes si heureusement, par nos ma- » nieres douces & engageantes, que bientôt » ces Colons nous regarderent comme leurs » meilleurs amis. Le Souverain d'une cer- » taine contrée, dont j'ai oublié le nom, ainsi » que celui du Prince, nous témoigna sur- » tout la plus grande affection, & prit l'intérêt » le plus vif à tout ce qui nous concernait. » Il nous prodigua les secours dont nous » avions besoin, & nous défraya de tout,

» moi & mes cinq compagnons de fortune.
» Sa libéralité active & prévoyante ne nous
» laissa pas même le tems de former des
» souhaits. Lorsqu'il sut que nous avions in-
» tention de visiter les Etats voisins, il nous
» donna un guide sûr & expérimenté, qui
» avait ordre de nous conduire par-tout où
» bon nous semblerait. Il nous fournit en ou-
» tre toutes les provisions nécessaires. Nous
» fîmes ces voyages, tantôt par terre, sur des
» chariots, partie sur mer, montés sur des
» vaisseaux du pays. Après quelques jours de
» route, nous découvrîmes des villes bien
» peuplées, des Nations puissantes, des Ré-
» publiques, dont la législation était marquée
» au coin de la sagesse, & respirait l'amour
» de l'ordre. Sous la ligne, entre les deux
» tropiques, on ne trouve que des régions
» vastes & incultes, sans cesse exposées aux
» feux dévorans de la canicule. Ces déserts
» effrayans servent de repaires aux reptiles les
» plus venimeux. C'est au fond de ces solitu-
» des affreuses que les animaux les plus vora-
» ces se font une guerre éternelle. Si l'on y
» rencontre par hasard quelques hommes, ils
» sont d'un naturel aussi féroce que celui des
» bêtes au milieu desquelles ils vivent. Mais
» à mesure que vous avancez vers la zône

» tempérée, la Nature se développe par de-
» grés, sous une forme plus douce & plus
» riante; la terre se couvre d'une verdure
» émaillée de fleurs; avec un air plus pur,
» vous respirez le souffle caressant du zéphyr.
» Les animaux de ces contrées sont bien moins
» sauvages, & les peuples policés qui les
» habitent, font par mer & par terre un com-
» merce très-étendu, non seulement entre
» eux, mais même avec des Nations fort
» éloignées.

» Il me fut d'autant plus aisé de connaître
» ces peuples, de m'instruire de leurs mœurs,
» de leurs coutumes, & de leurs usages, que j'a-
» vais, ainsi que mes camarades, la liberté
» de m'embarquer, à mon choix, sur les na-
» vires qui partaient pour faire la traite dans
» tous ces pays. Sur tel bord que nous nous
» présentions, en qualité de passagers, nous
» étions certains d'être toujours accueillis &
» bien traités. Les premiers vaisseaux qui s'of-
» frirent à nos yeux, n'étaient que de simples
» bateaux plats, dont les voiles étaient tissues
» de la plante appelée *papyrus*, de feuilles
» de bouleau, ou d'autres arbustes. Quelques-
» uns portaient des voiles faites de peaux de
» différens animaux. Nous eûmes occasion de
» voir bientôt après des navires d'une conf-

» truction entierement semblable à celle de nos
» bâtimens. Les voiles de ceux-ci étaient,
» ainsi que les nôtres, de toile fabriquée avec
» du chanvre ; leur mâture était fort élevée.
» Leurs Capitaines avaient une connaissance
» assez suivie des vents, de la carte, & de l'as-
» tronomie. Je leur enseignai l'usage de la
» boussole, & leur reconnaissance à mon égard
» fut sans bornes. La crainte de se perdre les
» avait retenus jusqu'alors. Ils n'avaient point
» osé entreprendre de longs trajets, & leur na-
» vigation se bornait à des croisieres, encore
» ne se risquaient-ils à tenir la mer que durant
» l'été. Aujourd'hui qu'ils ont l'aiguille aiman-
» tée, ils affrontent, au milieu de la saison des
» tempêtes, les dangers les plus imminens. Le
» courage, qui leur est naturel, & la confiance
» qu'ils ont en eux-mêmes, bien plus que la
» certitude physique de pouvoir impunément
» braver tous les périls, leur inspire cette har-
» diesse. Fasse le ciel que leur imprudence ne
» tourne pas à leur grand désavantage, une
» découverte que je ne leur ai procurée que
» dans la seule vue de concourir à leur com-
» mune prospérité » !

Raphaël nous raconta de plus tout ce qu'il avait vu d'extraordinaire dans ce nouveau monde. Je supprime ce détail, qui serait trop

long ici ; d'ailleurs il n'entre point dans le plan de mon ouvrage ; je trouverai peut-être quelque occasion, par la suite, de faire part au Public de tout ce qu'il m'a appris de remarquable & d'instructif, sur-tout des institutions sages, des établissemens utiles, de la police admirable qui distinguent ces différens peuples, dont la politique ne le cede en rien à celle d'aucune Nation du monde que nous habitons. Notre homme prenait un plaisir singulier à s'étendre sur ce dernier objet ; nous n'en goûtions pas moins à l'écouter. Il glissait rapidement, ou se taisait sur la description des monstres que la Nature produit dans ces climats. Rien de plus fastidieux que ces détails. Par-tout on trouve des Scylla, des Carybdes, des Lestrigons, des Antropophages, & d'autres horreurs de cette nature ; mais il est rare de voir des Nations prudentes, éclairées, laborieuses, dont le gouvernement mérite, à juste titre, des éloges. Si Raphaël, au surplus, a remarqué chez ces nouveaux peuples des coutumes assez mal raisonnées, & d'une conséquence dangereuse, il nous en a cité un bien plus grand nombre, qui, réunies, formeraient un code parfait de législation propre à remédier aux abus, à corriger les vices qui se mêlent à l'administration de ces divers Etats

& de ces Républiques; & c'eſt préciſément, comme je viens de le dire, ce que je me réſerve de faire connaître dans un autre moment. Quant à préſent, je me bornerai au récit qu'il nous a fait des mœurs, des uſages, & du gouvernement des habitans d'UTOPIE. Mais avant d'entrer en matiere, je penſe qu'il ne ſera pas tout à fait hors de propos d'inſérer ici la converſation qui le conduiſit inſenſiblement à nous parler de cette Iſle.

Notre voyageur venait de faire preuve de la plus ſaine judiciaire, en relevant avec une préſence d'eſprit admirable les défauts du gouvernement de chacun des Etats qu'il avait parcourus; défauts qui, par-tout, ſont en aſſez grand nombre. Il avait diſcuté avec tant de fineſſe & de ſagacité les coutumes & les lois les plus ſagement établies, ſoit chez nous, ſoit chez ces étrangers, qu'il paraiſſait avoir fait de toutes, l'étude la plus approfondie. On eût dit, à l'entendre, qu'il avait paſſé ſa vie entiere chez les peuples dont il parlait, quoiqu'il n'eût ſéjourné que fort peu de tems chez chacun d'eux. Pierre, émerveillé, ne put s'empêcher de lui dire: « Je ſuis bien » ſurpris, mon cher Raphaël, que, poſſédant » un ſavoir ſi rare, vous ne vous ſoyez pas en- » core attaché à quelque puiſſant Monarque;

» je vous jure qu'il n'en eſt point qui ne vous
» reçût à bras ouverts. Non ſeulement vous
» captiveriez toute ſon attention, en l'amu-
» ſant par le récit de cette multitude de choſes
» curieuſes & inconnues que vous avez été
» à portée de voir dans vos voyages; mais
» encore vous lui ſeriez d'un grand ſecours,
» par votre expérience; vous lui donneriez
» d'excellens conſeils, que vous appuieriez
» par des exemples frappans, qui, cités à pro-
» pos, lui épargneraient peut-être bien des
» fautes: d'ailleurs, dans cette place éminente,
» vous feriez tout à la fois votre fortune, celle
» de vos proches & de vos amis. = Quant à
» ce qui regarde mes proches, c'eſt ce qui
» m'inquiete le moins. Je penſe avoir rempli
» à leur égard, autant qu'il a dépendu de moi,
» tous les devoirs que le ſang & l'amitié m'im-
» poſaient. A cet âge heureux où ma ſanté
» dans ſa fleur me permettait de m'élancer
» dans la carriere des plaiſirs, de me livrer à
» ces brillantes illuſions que la jeuneſſe ſaiſit
» & embraſſe avec avidité, à cet âge, mon
» cher ami, je me ſuis dépouillé volontaire-
» ment, en faveur de mes proches, de ces
» biens que de vieux avares, étendus déjà ſur le
» lit funéraire, regrettent à tel point de quitter,
» qu'ils voudraient pouvoir les enfermer avec

» eux dans leur tombeau. Ce ſacrifice ſpontané
» ne peut-il ſuffire à mes parens ? faut-il en-
» core que, pour ouvrir un vaſte champ à
» leur ambition ou à leur cupidité, je m'im-
» mole moi-même, & que je rampe à la Cour
» des Rois ? = Doucement, je ne vous dis
» point de ramper, mais d'être utile. = Entre
» le Miniſtre & l'Eſclave, je n'aperçois au-
» cune différence. = Quel que ſoit votre ſen-
» timent ſur ce point, je n'en tiens pas moins
» pour certain que vous ne ſauriez rien faire
» de mieux que d'embraſſer le parti dont je
» vous parle, ſi vous conſultez les intérêts des
» hommes en général, & les vôtres en parti-
» culier. = Les miens ? Eh ! mon ami, quel
» avantage, quel bonheur puis-je me pro-
» mettre de trouver dans un état pour lequel
» je ſens une répugnance invincible ? Je ne
» dépends aujourd'hui que de moi ; je ſuis
» mon maître abſolu. Qui de vos Miniſtres &
» de vos gens de Cour peut ſe flatter d'une
» pareille liberté ? Les chaînes de vos cour-
» tiſans, quoique dorées, ne ſont pas moins
» des fers ; & d'ailleurs ne trouve-t-on pas
» aſſez de fous qui courent proſtituer leur en-
» cens aux idoles, & mendier la faveur des
» Potentats ? Les hommes de ma trempe
» jouent toujours un rôle fort importun au-

Des Miniſtres.

» près des Rois. Vous devez donc être très» éloigné de penser que ce soit une perte réelle » pour les Souverains que de n'en pas avoir » à leur Cour. = Vous n'êtes, je le vois, tour» menté ni par l'ambition, ni par la soif des » richesses. Cette élévation d'ame, cette dé» licatesse de sentimens, ne sont qu'augmen» ter l'estime que j'ai déjà pour vous; l'homme » fier & courageux qui se contente de mériter » les honneurs sans les rechercher, est aussi res» pectable, selon moi, que le premier Grand » d'un Royaume. Je suis néanmoins persuadé » que vous vous concilieriez tous les suffra» ges, si, aux risques de la gêne & des désa» grémens qu'il vous faudrait essuyer, vous » vous determiniez à entrer dans le Conseil de » quelque puissant Monarque, & à devenir » son principal Ministre. Qui ne vous saurait » gré de sacrifier votre tranquillité personnelle, » au désir de consacrer votre tems & vos lu» mieres à la recherche des causes du bonheur » public? Comme vous ne donneriez que » des conseils, qui seraient en quelque façon » la base sur laquelle poserait ce bonheur, il » s'ensuit, que vous feriez à la fois celui du » Prince & de la Nation, qui placeraient en » vous leur confiance. C'est des Souverains, » vous le savez, que dépend le destin des

» Empires; eux ſeuls les élevent au plus haut
» point de ſplendeur, ou les précipitent vers
» leur chûte. Or vous poſſédez ſi bien les
» intérêts des peuples; vous joignez à cette
» connaiſſance un ſavoir ſi profond, que, ſans
» être exercé au maniement des affaires, vous
» ſeriez, à coup sûr, le Miniſtre le plus éclairé
» qu'un grand Roi pût choiſir. — Vous vous
» trompez, mon cher Morus, & ſur mon
» compte, & ſur l'idée que vous vous formez
» des choſes. Il eſt de fait d'abord que je n'ai
» point tous les talens que vous me ſuppoſez;
» mais quand je les poſſéderais, le ſacrifice
» que je ferais de ma liberté n'aurait jamais,
» pour le bien d'un Royaume, des ſuites auſſi
» heureuſes que vous vous l'imaginez. En effet,
» la plupart des Princes nés avec une humeur
» belliqueuſe, ſont plus adonnés à l'art de la
» guerre, dont je n'ai nulle teinture, & que
» je ne veux pas même apprendre, qu'atten-
» tifs à faire fleurir dans leurs Etats la paix, le
» commerce, & l'abondance; ils ſont plus ja-
» loux de conquérir, à quelque prix que ce
» ſoit, de nouvelles provinces, que de bien
» gouverner celles dont le Ciel les fit maîtres.
» Sans parler ici de ces rampans adulateurs,
» qui, pour s'inſinuer dans les bonnes graces
» d'un favori, prodiguent des éloges outrés

» aux plans les plus absurdes, convenez que,
» parmi ceux qui composent le Conseil des
» Princes, les uns n'ont ni assez de tête, ni
» assez d'expérience pour se rendre aux bons
» avis, & que les autres ont trop d'amour-
» propre pour ne pas adopter leurs idées, à
» l'exclusion de toutes celles qu'on leur pré-
» sente. Telle est la loi permanente & invaria-
» ble de la Nature, tel est son vœu universel;
» elle a gravé en nous ce sentiment délicieux,
» cet amour de préférence que tout être ressent
» pour ses productions. Ainsi le corbeau ca-
» resse ses poussins, qu'il couvre affectueuse-
» ment de son aile; ainsi le sapajou s'admire
» avec une sorte de complaisance dans les
» petits monstres qui lui doivent le jour.
» Supposons donc que, dans l'assemblée de
» ces hommes jaloux, vains, & présomptueux,
» un assistant se leve, & que, relativement à
» l'objet mis en délibération, il propose d'em-
» ployer les mesures efficaces, prises en pa-
» reille circonstance, dans d'autres tems ou
» dans d'autres pays; alors tous ceux qui l'é-
» coutent s'alarment & frémissent : on dirait
» que leur réputation de sagesse & d'habileté
» dépend du plus ou du moins de contradic-
» tions qu'ils doivent faire éprouver aux plans
» dont ils ne sont point les auteurs, & qu'il

» eſt abſolument néceſſaire, pour le maintien
» de leur crédit, de ne laiſſer paſſer d'autres
» idées que les leurs, ſans les attaquer avec les
» plus fortes objections, & ſans réunir tous
» leurs efforts pour les détruire. Au défaut de
» raiſons plauſibles, le plus faible lieu com-
» mun devient dans leur bouche un argument
» redoutable : l'ordre que nous ſuivons, di-
» ſent-ils, a été établi par nos peres, & plût
» au ciel que nous fuſſions auſſi ſages, auſſi
» éclairés qu'eux ! Après ce peu de mots,
» prononcés d'un ton d'oracle, ils reprennent
» fierement leur place, bien perſuadés qu'on
» ne peut rien leur répliquer. Triſte effet de la
» prévention ! Eh quoi ! l'homme de notre
» ſiecle ne peut-il, ſans un danger imminent,
» avoir ſur de certains objets des vues plus ju-
» dicieuſes & plus utiles que celles de nos
» peres ? Nous leur rendons toute la juſtice
» qu'ils méritent, en ſuivant un grand nombre
» de leurs inſtitutions, qui portent l'empreinte
» de la ſageſſe ; mais enfin avaient-ils l'infail-
» libilité en partage ? Pourquoi s'obſtiner à
» ſoutenir que leur légiſlation, qui a atteint
» ſur pluſieurs articles le degré de perfection
» que l'on peut raiſonnablement déſirer, n'eſt
» ſuſceptible ni de réforme, ni d'amélioration
» ſur aucun autre ? Rien de plus commun que

» ces jugemens dictés par le caprice & par le
» préjugé. J'en ai moi-même entendu porter
» un de cette nature en Angleterre. — Com-
» ment, vous avez voyagé chez nous? — Oui,
» j'y ai séjourné quelques mois, peu de temps
» après le massacre général des Gallois révol-
» tés. J'ai contracté, pendant mon séjour en
» ce pays, de grandes obligations envers le
» Cardinal *Jean Morton*, Archevêque de Can-
» torbéry, & Chancelier du Royaume. C'é-
» tait un homme, mon cher Pierre (car je ne
» parle point pour Morus, qui a parfaitement
» connu ce grand Ministre) aussi respectable
» par ses vertus & ses lumieres, que par son
» rang & ses dignités. Il avait la taille moyenne,
» & quoiqu'avancé en âge, il n'était point
» courbé. Sa physionomie, dont les ans n'a-
» vaient point altéré la fraîcheur, imprimait
» la vénération. Quoiqu'il conservât toujours
» un air grave & sérieux, il était cependant
» d'un accès facile. Il se plaisait quelquefois
» à éprouver les supplians par des apostrophes
» plus ou moins piquantes; mais il n'allait ja-
» mais jusqu'à l'offense. Cette humeur appa-
» rente lui servait comme de pierre de tou-
» che pour essayer les caracteres, & connaître
» le genre d'esprit de ceux qui l'abordaient.
» Lorsqu'on lui répondait avec une noble fer-

» meté & sans hauteur, il en témoignait sa
» satisfaction aux personnes qu'il regardait
» comme capables de bien remplir les em-
» plois qu'il se faisait un vrai plaisir de leur
» procurer. Il connaissait le Droit à fond ; son
» éloquence était douce & insinuante, son gé-
» nie vaste, & sa mémoire prodigieuse. Tous
» ces avantages étaient le fruit d'un beau na-
» turel, heureusement cultivé. De mon tems,
» le Roi & le peuple paraissaient avoir en lui
» une égale confiance ; c'était le bras droit de
» l'un, & le plus sûr appui de l'autre. Lancé,
» pour ainsi dire, du sein des Ecoles au milieu
» de la Cour, il occupa, dès sa plus tendre
» jeunesse, des places dans le Ministere ; en-
» suite exposé sur cette mer orageuse aux fré-
» quentes bourasques de la fortune, il apprit
» à ses propres dépens (& c'est la seule expé-
» rience dont on ne perd jamais le souvenir),
» il apprit, dis-je, à connaître les hommes, à
» se défier d'une prospérité souvent momenta-
» née, & à lasser le malheur le plus opiniâtre,
» par une constance à toute épreuve.

» Un jour que je me trouvais à dîner chez lui,
» je vis un certain Particulier qui me parut
» fort versé dans la connaissance de vos lois.
» Je ne me rappelle plus à quel propos il fit
» naître l'occasion de parler de cette justice

» rigoureuſe qu'on exerçait contre les brigands
» dont l'Angleterre était alors infeſtée. Cette
» juſtice, ajoutait-il, eſt ſi prompte & ſi ſévere,
» que plus d'une fois j'ai compté juſqu'à vingt
» criminels attachés aux fourches patibulaires.
» Il eſt ſurprenant que ſi peu de ces brigands
» échappant au gibet, il s'en trouve encore
» un ſi grand nombre. La préſence du Cardi-
» nal ne m'empêcha pas de répondre à ce
» Juriſconſulte. CESSEZ de vous étonner, lui-
» dis-je; outre que la peine de mort portée
» contre le larcin eſt injuſte en elle-même,
» elle eſt auſſi très-préjudiciable au bien pu-
» blic. Quoique barbare, puiſqu'elle eſt in-
» finiment diſproportionnée au délit, cette
» punition ne ſera jamais un frein capable d'ar-
» rêter le malfaiteur. En effet, ſi, d'un côté,
» le vol ſimple n'eſt point un de ces crimes
» qu'on ne puiſſe expier que par la mort; de
» l'autre, toute peine capitale, quelque in-
» famante, quelque douloureuſe que vous la
» ſuppoſiez, ne ſaurait enchaîner la main du
» malheureux, qui, pour vivre, n'a d'autre
» reſſource que celle de dérober; auſſi je vous
» avouerai de bonne foi que, ſur ce point, non
» ſeulement nos Légiſlateurs, mais ceux de
» la plus grande partie des Etats de l'Europe,
» m'ont toujours paru reſſembler à ces barbares

Diſſertation ſur la peine du vol.

» Instituteurs qui trouvent plus court de fustiger leurs éleves, que de les reprendre avec douceur & de leur montrer leur devoir. » Par-tout on multiplie les exécutions des » voleurs, on raffine sur les tortures, on invente des supplices, dont le nom seul fait » frémir, & je ne vois pas qu'on cherche » nulle part un moyen efficace, un expédient immanquable pour arracher l'homme » qui n'a rien, au désespoir de l'indigence, à » l'infamie du crime, aux horreurs de l'échafaud. — Pour un moyen que vous demandez, » j'en vois cent, j'en vois mille. Les Arts, les » Métiers, l'Agriculture, ne sont-ce pas là de » puissantes ressources, de vrais pactoles intarissables, dans lesquels ils n'ont que la » peine de puiser pour s'enrichir? Qu'ils repoussent la misere par le travail. Mais ces » fainéans, ces vagabonds ne veulent rien » faire; tous portent le signe de la réprobation » humaine, qu'ils ne peuvent éviter. — Ne » croyez pas m'en imposer par ces raisonnemens spécieux. Premierement, exceptons » ici du nombre de ceux qui font le métier » de voleurs, les Soldats échappés aux fureurs » des guerres civiles ou étrangeres, qui s'en » retournent chez eux mutilés ou perclus de » leurs membres, comme l'attestent ceux qui

» ſont revenus dernierement du combat de
» Cornouailles, ou des guerres contre la Fran-
» ce : vous conviendrez que ces gens-là, qui
» ont perdu un bras ou une jambe au ſervice
» du Prince & de la Patrie, ſont hors d'état
» d'exercer leurs premiers métiers, ou hors
» d'âge pour en apprendre de nouveaux. Je
» vous fais donc grace de ceux-là; auſſi
» bien, me direz-vous, les guerres ne ſont pas
» continuelles, & on ne livre pas tous les
» jours des combats. Contentons-nous donc,
» pour le préſent, de jeter un coup-d'œil ra-
» pide ſur les événemens dont la vérité ne
» ceſſe de nous retracer le tableau.

Des cauſes du vol.

» Conſidérez, je vous prie, la multitude in-
» finie de ces gentilshommes, qui, ſembla-
» bles à la guêpe, vivent & s'engraiſſent du
» travail d'autrui; de ces gentilshommes ava-
» res, lorſqu'il s'agit d'obliger, prodigues juſ-
» qu'à ſe ruiner, lorſqu'il eſt queſtion de leurs
» plaiſirs. Vous vous imaginez peut-être qu'ils
» s'occupent uniquement du ſoin de faire va-
» loir leurs terres? Point du tout. Plongés au
» ſein de la molleſſe & de la volupté, ces
» fils aînés de la fortune n'ont d'autre talent
» que celui de preſſurer leurs malheureux
» fermiers, de les réduire à la mendicité,
» pour tripler leurs revenus, & pouvoir ainſi

» ſoutenir leurs folles dépenſes. Quelque ef-
» frayant que ſoit un pareil déſordre, ce n'eſt
» cependant pas le plus grand. Voyez, comp-
» tez, ſi vous le pouvez, cette foule de mer-
» cenaires qui les entourent. En tous points
» ſemblables à leurs maitres, ces valets vivent
» dans une honteuſe oiſiveté; ils n'apprennent
» aucun métier qui puiſſe dans l'occaſion les
» mettre à l'abri du beſoin. Que leur arrive-
» t-il? Ou les maîtres meurent, ou eux-mêmes
» tombent malades. Dans l'un ou l'autre cas,
» on leur donne à l'inſtant leur congé; car
» vous remarquerez, s'il vous plaît, que vos
» Seigneurs, vos citadins opulens aiment
» mieux entretenir de grands pareſſeux bien
» portans, que de nourrir de pauvres infirmes:
» d'ailleurs l'héritier d'un défunt n'eſt pas tou-
» jours en état de prendre ſon train & d'en-
» tretenir ſon nombreux domeſtique. Il faut
» donc que ces valets congédiés embraſſent
» promptement la profeſſion de voleurs, s'ils
» ne veulent promptement mourir de faim.
» Tout bien examiné, quel autre parti leur
» reſte-t-il à prendre? Quand ils ont, pendant
» quelque temps, battu le pavé, ils ne por-
» tent plus ſur leur corps que les livrées de la
» miſere, & ſur leur viſage que les ſymptômes
» manifeſtes de leurs déréglemens. Pâles &

» décharnés, couverts de haillons, ils ne se
» présentent que pour essuyer également les re-
» buts des riches & des habitans de la cam-
» pagne. Ces derniers n'ignorent pas que ces
» valets insolens, accoutumés à faire bonne
» chere sans travailler, à se divertir, à traîner
» une longue rapiere, ou à endosser la cui-
» rasse, à mépriser enfin tout ce qui n'est
» pas eux-mêmes, ne sont pas faits pour
» le travail des champs. Ces importans-
» là, disent-ils, ne pourront jamais ma-
» nier la serpe, la faucille, ni la charrue,
» se contenter d'un salaire très-modique,
» gagné à la sueur de leurs fronts, se vêtir d'un
» sarrau, se nourrir de nos alimens grossiers,
» partager, en un mot, avec nous les fatigues
» d'un état qui nous rapporte à peine de quoi
» vivre. — Eh! Monsieur, songez donc que
» ces valets que vous ravalez tant, ayant tou-
» jours plus de courage, plus d'élévation dans
» les sentimens que nos Artisans & nos Labou-
» reurs, forment, en tems de guerre, l'élite
» de nos troupes. Pour moi, je soutiens que
» nous ne saurions trop encourager & aug-
» menter cette portion d'hommes si utiles à
» l'Etat. — J'aimerais autant vous entendre
» soutenir que, pour le succès de la guerre,

» vous devez entretenir des bandes nombreu-
» ses de voleurs, qui certainement ne vous
» manqueront jamais, tant que vous laisserez
» pulluler chez vous l'engeance dont il est
» question. En effet, les voleurs ne sont pas
» les plus mauvais soldats, & les soldats les
» moins habiles voleurs, tant il y a de rapport
» & d'affinité entre ces deux professions. Au
» reste, ce défaut de bonne police n'est pas un
» vice qui vous soit particulier; on le remar-
» que dans presque tous les Gouvernemens.
» La France, par exemple, fomente dans son
» sein une autre peste bien plus pernicieuse en-
» core. En tems de paix, si l'on peut toute-
» fois donner ce nom à un simple armistice,
» ce Royaume est rempli de troupes étrange-
» res, fort onéreuses à l'Etat. On les entre-
» tient par la même raison que vous entrete-
» nez ces hordes d'hommes inutiles & pares-
» seux. Les prétendus sages de la France sont
» persuadés que le salut de la Nation dépend
» de cette multitude de troupes soudoyées,
» toujours prêtes à marcher au premier com-
» mandement. Ils pensent sur-tout qu'on ne
» saurait trop avoir de soldats aguerris; car
» ils n'ont aucune confiance dans les nou-
» velles levées. Cette prévention les déter-
» mine à chercher toujours la guerre, pour

Abus du Gouvernement français sur le militaire.

» former des hommes experts dans l'art d'é-
» gorger, dont le talent & la main, comme
» dit plaiſamment Salluſte, ne puiſſent ſe per-
» dre dans une trop longue inaction. Mais en
» combien d'occaſions la France n'a-t-elle pas
» été la victime de ſa fauſſe prévoyance? Com-
» bien de fois ces hommes de ſang & de car-
» nage qu'elle nourriſſait, n'ont-ils pas dé-
» chiré ſon propre ſein? Ouvrons les annales
» de l'Univers; les exemples que nous four-
» niſſent les Romains, les Carthaginois, les
» Syriens, & tant d'autres peuples jadis fa-
» meux, atteſtent hautement que ce ſont leurs
» propres armées qui ont changé en de
» vaſtes tombeaux leurs cités les plus floriſ-
» ſantes, ravagé leurs champs, & détruit de
» fond en comble leurs Empires. Mais la
» preuve que ces armées nombreuſes, tou-
» jours ſur pied, ne ſont nullement néceſſaires
» à la ſûreté d'un Royaume, c'eſt que les
» Français élevés dans le métier des armes
» preſque au ſortir de leur berceau, ne peu-
» vent cependant pas ſe glorifier d'avoir eu
» l'avantage, toutes les fois qu'ils ont combattu
» avec vos troupes de nouvelle recrue. Je ne
» dis rien de plus ſur cet article, de peur que
» quelqu'un ne me ſoupçonne de vouloir ici
» flatter votre Nation. Quoi qu'il en ſoit, ce

» cortége bruyant de fiers eſtafiers, de valets,
» de garnemens qui environnent vos gentils-
» hommes, ne ſaurait en impoſer ni à vos Ar-
» tiſans, ni à vos Villageois forts & robuſtes.
» Je crois devoir excepter de ces deux der-
» nieres claſſes de citoyens, ceux que la Nature
» a diſgraciés, au point de les rendre incapa-
» bles de ſupporter aucune eſpece de fatigue,
» & ceux en qui la plus affreuſe miſere a
» étouffé le germe de tout ſentiment. Ne ſont-
» ce pas les hommes les mieux conſtitués, les
» mieux portans, que vos Nobles choiſiſſent
» pour en faire leurs valets? Mais qui vous
» porte à craindre que ces individus, qui crou-
» piſſent maintenant dans une pareſſe crimi-
» nelle, ou qui s'adonnent à des occupations
» futiles & faites pour les femmes, ne de-
» viennent des ſujets de rebut, des ſujets in-
» habiles à la défenſe de leur pays, ſi on leur
» enſeigne dès leur bas âge quelque art utile
» à la ſociété, ſi on les accoutume de bonne
» heure aux travaux rudes & pénibles, les
» ſeuls qui conviennent à l'homme, & qui lui
» ſoient deſtinés? Vous n'avez la guerre que
» quand il vous plaît de l'avoir. Ainſi, je ſuis
» bien fondé à ſoutenir que ce n'eſt point vous
» expoſer à ces fâcheux événemens, que de ne
» pas nourrir cette quantité innombrable de

» fainéans, de gens perdus pour la Patrie, de
» gens enfin qui fement journellement le trou-
» ble & la divifion, font naître les rixes & les
» querelles durant la paix, dont les intérêts
» (vous en conviendrez) doivent vous être in-
» finiment plus chers que ceux de la guerre.
» Mais cet abus n'eft pas le feul qui forme ces
» pépinieres de voleurs dont vous vous plai-
» gnez ; il en eft un autre d'autant plus dange-
» reux pour vous, qu'il vous eft, je crois,
» particulier. Quel eft-il? me demanda le Car-
» dinal. Vos brebis, Monfeigneur. Ci-devant
» fobres & modeftes, la plus petite prairie fuf-
» fifait pour les faire paître & les nourrir; mais
» elles font devenues depuis peu, à ce que
» j'entends dire, fi gloutonnes, fi infatiables,
» qu'elles dévaftent les campagnes, ravagent
» les maifons & les villes, & dévorent jufqu'à
» leurs habitans. Dans toutes les provinces du
» Royaume, où croît la laine la plus fine, &
» par conféquent la plus recherchée, les Gen-
» tilshommes, les riches, & même plufieurs
» faints Abbés ne font plus fatisfaits des re.
» venus annuels que leurs aïeux, leurs de-
» vanciers tiraient de leurs biens-fonds, &
» que leur fage économie leur faifait trouver
» plus que fuffifans pour tous leurs befoins.
» Les defcendans de ces vertueux citoyens,

» non contens de passer leur vie dans une
» douce oisiveté, & de ne contribuer en rien
» à l'utilité commune, cherchent encore leur
» profit personnel à son détriment. Pour amasser avec plus de promptitude ces trésors dont
» ils font un si mauvais usage, ils acquierent
» le plus de terreins de labour qu'il leur est
» possible, forment de vastes clos, des parcs
» de la plus grande étendue; en sorte que,
» pour parvenir à leurs fins, ils ne se font
» nulle difficulté d'abattre les maisons, de
» renverser les bourgs & les cités, & qu'ils
» n'épargneraient pas même les églises, s'ils
» ne trouvaient plus expédient pour eux d'en
» faire des étables. Ces personnages si bien intentionnés, craignent sans donte qu'il n'y
» ait pas dans le Royaume assez de terrein
» perdu en bois & en étangs : c'est pour cette
» raison qu'ils changent en déserts les villes
» les plus peuplées, & les campagnes les
» plus fertiles. C'est ainsi qu'on chasse les
» malheureux Colons de leur terriroire, pour
» satisfaire l'avare cupidité d'un seul Sybarite,
» l'ennemi le plus cruel de la Patrie. C'est
» ainsi que, pour lui procurer le plaisir d'enclorre des milliers d'arpens, de faire des
» enceintes de plusieurs lieues, on dépouille
» l'agreste habitant de son fonds; on usurpe

» ſon bien ; ou, pour toute grace, on le
» force, par des vexations inouies, à ſe dé-
» faire, même à vil prix, du ſeul champ que
» lui ont tranſmis ſes peres (1).

« Quel tableau pour une ame ſenſible que
» la vue de ces infortunés, que l'on contraint,
» n'importe comment, de déguerpir du ſeul
» petit coin qu'ils occupaient ſur la terre?
» Regardez ces femmes baignées de larmes,
» ces nouveaux époux déſolés; regardez ces
» vieillards courbés ſous le poids des an-
» nées, ces enfans qu'ils traînent à leur ſuite,
» ces peres reſtés ſeuls, ces meres qui portent
» encore le deuil de leurs maris; ils ſont tous
» ſuivis d'une famille plus nombreuſe qu'o-
» pulente, comme c'eſt la coutume à la cam-
» pagne, qui ne demande que des bras; tous
» déſertent, le cœur baigné d'amertume,
» tous s'enfuient, en ſanglotant, de leurs habi-
» tations chéries, de ces cabanes ſi long-
» temps heureuſes, où ils ont tant de fois,
» ſous les auſpices du travail & de la ſimple
» Nature, goûté les plaiſirs purs de l'inno-

(1) Le tableau que *Morus* fait ici des ſpoliations commiſes par les riches Seigneurs terriers, eſt applicable aux abus qui ont lieu à cet égard en France auſſi bien qu'en Angleterre.

cence.

» cence. Qui leur offrira un asile? Ils n'en
» trouvent point. S'ils peuvent rencontrer des
» acheteurs dans l'endroit d'où on les expulse,
» ils vendent, presque pour rien leurs pau-
» vres meubles; ce qu'ils en retirent suffit à
» peine pour les besoins du moment. Faible
» ressource! Dès qu'ils l'ont épuisée, il faut
» donc, pour avoir du pain, qu'ils dérobent;
» & s'ils dérobent, il faut qu'ils meurent sur
» un infame gibet. Se détermineront-ils à courir
» le pays, à demander l'aumône? Mais ce moyen
» n'est pas sûr pour eux, puisque vous faites
» main-basse sur les mendians, que vous en-
» fermez, que vous traitez comme des vaga-
» bonds à charge à l'Etat, ou au moins suspects
» au Gouvernement. Vous leur faites un crime
» de leur vie errante; mais ils cherchent de
» l'occupation; ils se prosternent aux pieds de
» ceux qui pourraient leur en procurer: vai-
» nes recherches, supplications inutiles! Per-
» sonne ne les emploie; on ne les écoute seu-
» lement pas. Pour eux le ciel est devenu de
» fer, & la terre d'airain; l'agriculture est tom-
» bée dans l'oubli: & que peuvent-ils re-
» cueillir où l'on n'a rien semé! Vous con-
» viendrez que c'est assez d'un bouvier ou
» d'un berger pour faire paître des troupeaux
» sur un sol qui, peu auparavant, deman-

» dait le secours d'un grand nombre de bras
» pour être mis en valeur. C'est, n'en doutez
» pas, de cet abandon des campagnes que
» provient la cherté excessive des grains &
» des autres denrées nécessaires à la vie, qui
» se fait sentir dans plusieurs de vos provinces.
» Je dis plus; de là provient encore ce prix
» exorbitant des laines, même les plus com-
» munes, qui ont tout à coup monté si haut,
» que ces nombreux essaims d'ouvriers em-
» ployés dans vos manufactures de draps, res-
» tent, la plupart du temps, sans ouvrage,
» parce que les Entrepreneurs ne peuvent, à
» prix d'argenr, se procurer de ces laines. Il
» semble que le ciel, irrité de ces dépréda-
» tions effroyables, ait voulu tirer une ven-
» geance marquée de l'avarice & de l'insensi-
» bilité de leurs auteurs. A peine vos pâturages,
» à peine vos troupeaux se sont-ils si fort accrus,
» que la clavelée en a fait périr une quantité
» prodigieuse. Ah! que le courroux céleste
» n'est-il tombé sur les seules têtes de ces im-
» pitoyables & avares possesseurs! La justice
» divine n'en eût que mieux éclaté! Enfin,
» quoique le nombre des brebis soit plus que
» centuplé, vous voyez que le prix des toi-
» sons ne diminue point. La mode des privi-
» léges exclusifs en faveur d'un seul est ce-

Cause de la cherté des grains.

» pendant passée. Le *monopole* est détruit; » mais sur ses ruines il s'éleve un *oligopole* (1), » dont les conséquences ne sont pas moins fu- » nestes. Comme les propriétaires de trou- » peaux sont tous opulens, rien ne les oblige » à lâcher la main, pour se défaire plus » promptement de leur marchandise; aussi ont- » ils arrêté entre eux de ne consentir à la ven- » dre, que lorsque l'acheteur se soumettrait à » payer le prix arbitraire auquel il leur plai- » rait de la taxer.

» C'est par une suite des abus que je viens » de détailler, que les autres especes de bes- » tiaux commencent à s'appauvrir. Relative- » vement à cette branche de commerce, les » progrès du mal sont bien plus considérables » encore. Les bourgs & les bourgades étant, » pour ainsi dire, rasés, les métairies détrui- » tes, il ne se trouve plus d'habitant qui se » charge du soin de faire des nourritures. Ne » croyez pas que vos millionnaires prennent » également à cœur la multiplication du gros » bétail, comme celle des moutons. Ils ache-

(1) *Oligopole*, commerce dont s'emparent un petit nombre d'hommes. L'oligopole comprend encore les priviléges exclusifs, dont on n'a pas assez démontré l'abus.

» tent dans d'autres provinces de chétifs ani-
» maux qu'ils ont à fort bon compte; ils les
» engraissent dans leurs pâturages, & les re-
» vendent ensuite au poids de l'or. Je vous
» assure, en vérité, qu'on ne fait pas d'assez
» sérieuses réflexions sur les inconvéniens ter-
» ribles qui ne manqueront pas de résulrer de
» ces abus excessifs. Jusqu'à présent ces avides
» possesseurs de troupeaux n'ont causé la cherté
Abus des accaparemens.
» que sur les lieux où ils trafiquent. Mais lors-
» que, sans donner le tems à l'espece de se
» reproduire, ils auront fait, dans les can-
» tons où ils achetent, des enlevemens plus
» considérables, vous verrez à l'abondance,
» qui sera sensiblement diminuée de jour en
» jour, succéder sur ces lieux une extrême ra-
» reté, une disette absolue. Je le répete, c'est
» ainsi qu'une misérable troupe de gens dé-
» vorés de la soif d'un gain illicite, fait tour-
» ner à la perte de votre Patrie un avantage qui
» paraissait devoir assurer sa prospérité. Cette
» cherté des vivres met chaque chef de famille
» dans la nécessité de retrancher de son train;
» il garde le moins de bouches qu'il peut.
» Quel parti prendront les infortunés que l'on
» renvoie de toutes parts? Il faut qu'ils men-
» dient, ou qu'ils dérobent, & les gens de
» fortune se persuadent aisément qu'ils aiment

» mieux faire le dernier métier que le premier.
» Dans cette déplorable conjonſture, le comble du malheur, ſans doute, eſt de voir le luxe effréné triompher inſolemment aujourd'hui parmi vous. Dans quel ſiecle, je vous prie, le faſte a-t-il jamais oſé paraître avec autant d'audace & d'impudence qu'il ſe produit dans le nôtre? De quel excès n'eſt-il pas capable, lorſqu'il peut tout ſe permettre impunément? Il a confondu tous les états; il a renverſé les barrieres qui ſéparaient tous les ordres & les diſtinguaient; c'eſt lui qui revêt de ſes livrées chamarrées d'or & d'argent la valetaille de vos Seigneurs, & vos Marchands, & vos Ouvriers.

Dangers du faſte.

» C'eſt lui qui, piquant la ſtupide vanité des Artiſans & même des Villageois, les fait rougir de leur heureuſe médiocrité, & les contraint de ſubſtituer les galons à la ſimplicité de leurs anciens vêtemens; à la frugalité de leurs mets ſalubres, toutes les ſuperfluités meurtrieres de vos tables ſplendides.
» Dans quel autre ſiecle encore a-t-on vu les temples de la débauche & de l'incontinence plus fréquentés que dans le nôtre? Les cruels jeux de haſard, les cartes, les dés, le palet, la paume, le billard, & tant d'autres que je ne nomme point, ne ſont-ils pas des expé-

» diens auſſi prompts que faciles pour épuiſer
» la bourſe d'une infinité de ſujets, qui en-
» ſuite, entraînés, pouſſés par le déſeſpoir, ſe
» portent aux dernieres extrémités, & vont
» apprendre ſur le grand chemin à corriger
» la malignité de leur ſort. Chaſſez, chaſſez de
» l'enceinte de vos villes ces peſtes cruelles,
» murez ces aſiles abominables, où l'on ſa-
» criſie, avec une égale fureur, à l'intempé-
» rance & au libertinage. C'eſt là que ſe trou-
» vent les dépôts des filoux & des brigands
» qui vous déſolent. Ordonnez que ces ci-
» toyens barbares qui ont renverſé vos Bourgs
» & vos Cités, les rebâtiſſent à leurs frais & dé-
» pens, ou qu'ils en cedent gratuitement le
» ſol à ceux qui ſe chargeront de les faire re-
» conſtruire. Réprimez, par des lois rigou-
» reuſes, l'avarice des poſſeſſeurs qui font le
» monopole; enchaînez, par la crainte des
» ſupplices, l'avidité de ces ſang-ſues de l'E-
» tat, de ces êtres féroces, dont l'inſolente proſ-
» périté inſulte au malheur public. Ne ſouf-
» frez point qu'il y ait parmi vous un ſeul
» homme oiſif; rendez à la terre les bras
» qu'elle vous redemande; donnez à vos ma-
» nufactures de draps tout le luſtre dont elles
» ſont ſuſceptibles, qu'elles ſoient autant de
» retraites honorables, où cette foule de gens,

» que le défaut d'occupation avait forcés de se » faire voleurs, trouve un abri sûr & com» mode contre les rigueurs du besoin & des » humiliations plus terribles encore; que ces » maisons de travail reçoivent également dans » leur sein ces errans, ces vagabonds, ces » mendians, qui, tôt ou tard, finissent par re» cruter vos bandes de brigands. Si vous ne re» médiez promptement aux abus que je viens » de relever, c'est à tort que vous vanterez la » sévérité avec laquelle s'exerce ici une vin» dicte publique, qui a plus d'éclat que de » justice, qui fait plus de bruit que de vrai » bien. En effet, en tolérant la mauvaise éduca- Vices de l'éducation. » tion que l'on donne à la jeunesse, dont les » mœurs se corrompent sous vos yeux, en pu» nissant les crimes qu'elle commet dans un » âge plus avancé, crimes que ses premiers » désordres auraient dû vous faire prévoir & » prévenir, dites-moi, je vous prie, si ce n'est » pas élever au milieu de vous des scélérats, » pour avoir le plaisir de les condamner un » jour au dernier supplice »?

Pendant mon discours, le Docteur en droit s'était préparé à une réplique; son intention était d'employer pour me combattre la méthode de ces dissertateurs, qui, voulant résoudre la question par la question même, ne présentent

qu'un cercle vicieux continuel, & ne cherchent, dans la répétition fatigante de vos propres argumens, qu'à faire parade de leur mémoire. — « On ne ſaurait diſconvenir que » vous n'ayez fort éloquemment parlé ſur des » objets que vous connaiſſez, plus par ouï-» dire que par expérience ; ce que je vais vous » prouver en peu de mots. Voici donc l'ordre » que j'obſerverai dans ma réfutation. Je rap-» porterai d'abord, de point en point, tous » vos raiſonnemens, j'expoſerai enſuite les » erreurs dans leſquelles vous a fait tomber le » peu de connaiſſance que vous avez de notre » hiſtoire & de notre gouvernement. Je com-» battrai en dernier lieu toutes vos objections, » & je me flatte de n'employer que des moyens » victorieux pour les détruire. Je commence » par le premier des points que je viens d'éta-» blir. Vous attaquez, à ce qu'il me ſemble, » quatre grands abus.... Faites-nous grace de » votre réponſe, lui dit le Cardinal ; à la tour-» nure que vous lui donnez, il y a grande ap-» parence qu'elle ne finirait pas ſi-tôt. Je vous » en tiens quitte pour aujourd'hui, vous réſer-» vant toutefois le droit de la réplique, que » je remets au premier jour que vous vous » rencontrerez enſemble chez moi. Je vou-» drais de bon cœur que vous en euſſiez tous

» deux le loiſir, je prendrais jour pour de-
» main. En attendant, mon cher Raphaël, je
» déſirerais ſavoir de vous quelles raiſons vous
» déterminent à croire que la peine capitale
» portée par nos loix contre le vol eſt injuſte
» en elle-même, & contraire à l'intérêt pu-
» blic. Quelle autre plus utile à la ſociété
» ſouhaiteriez vous que l'on prononçât con-
» tre les brigands ? car je vois bien que vous
» n'êtes pas d'humeur à vouloir qu'on les to-
» lere. Si, de nos jours, la certitude du ſup-
» plice n'eſt point capable d'en impoſer aux
» voleurs, qui ſemblent renaître de leurs cen-
» dres, que ſerait-ce s'ils n'avaient plus la
» mort à redouter ? Quelle digue aſſez forte
» pourroit-on oppoſer à leur brigandage & à
» leur ſcélérateſſe ? Quelle punition aſſez
» effrayante me propoſerez-vous pour arrêter
» les excès auxquels ils ſe porteraient ? Ne
» penſez-vous pas qu'en laiſſant la vie à ces
à malheureux, ce ſerait leur faire une grace,
» qu'ils regarderaient, ſinon comme une ré-
» compenſe, du moins comme une approba-
» tion tacite de leurs vols, ce qui ne manque-
» rait pas de les encourager. Je penſe que,
» ſur cet article, toute pitié ſerait cruelle,
» puiſqu'en augmentant le nombre des délits,
» elle augmenterait néceſſairement auſſi celui

» de leurs auteurs. — Oui, généreux Prélat,
» il me parait abſolument contre toute juſtice
» d'ôter le jour à un homme, pour cauſe de
» vol, puiſque la vie d'un ſeul être ſurpaſſe
» en valeur tous les tréſors de cet Univers,
» & qu'on ne peut établir aucune proportion
» entre ces deux objets. En vain m'alléguera-
» t-on qu'on punit dans celui qui dérobe,
» moins ſon vol, proprement dit, que l'in-
» fraction qu'il a faite aux lois. Je réponds à
» cette objection, qu'une juſtice extrême eſt
» une extrême injuſtice. Certes, il eſt du
» devoir des Maîtres de la terre, & de ceux
» qui ſont à la tête du Gouvernement des
» Nations, d'abroger des lois dont les diſpo-
» ſitions ne tendent à rien moins qu'à dévouer
» à l'infamie & au ſupplice celui qui tombe
» dans le plus léger oubli. A Dieu ne plaiſe
» que j'adopte le ſentiment des Soïciens, qui
» ſoutiennent que tous les délits ſont égaux,
» & qui n'admettent aucune différence entre
» l'aſſaſſinat & le vol d'un écu ! Les ſimples
» lumieres de l'équité ſuffiſent pour nous
» faire apercevoir l'énorme diſproportion qui
» ſe trouve entre ces deux crimes. Dieu nous
» a expreſſément défendu le meurtre, & vos
» Magiſtrats l'ordonnent journellement pour le
» vol de la moindre bagatelle. Entreprendre

» de faire des exceptions à cette loi divine, & » soutenir qu'elle ne contient la défense du » meurtre, qu'autant que les lois humaines » ne le permettent pas, vous conviendrez que » c'est ouvrir la porte à la licence la plus » effrénée. Qui empêchera désormais les » hommes de composer avec l'Etre suprême, » & de statuer entre eux jusqu'à quel point il » leur est utile de s'abstenir de l'adultere, du » viol, & du parjure? Non seulement Dieu » ne nous a pas donné le droit d'ôter la vie » à notre prochain (1); il nous a même dé- » fendu d'attenter à la nôtre. Les lois portées » par les hommes auraient-elles donc le pou- » voir de légitimer l'accord qu'ils ont fait » entre eux de s'arracher le jour dans de cer- » tains cas, en observant quelques formalités » juridiques? Ces mêmes lois auraient-elles » encore le pouvoir de dispenser de l'étroite » obligation du précepte, les bourreaux, qui,

---

(1) La Bible nous offre ici un exemple bien frappant. Après le meurtre de son frere Abel, Caïn, condamné par Dieu à une vie errante & vagabonde, s'écrie, lorsqu'il entend son arrêt : *Quiconque me rencontrera, aura donc le pouvoir de me tuer?* Non (*répond le Seigneur*), celui qui tuera Caïn souffrira sept fois plus que lui.

» ſans autre déclaration formelle de la part de
» Dieu, enfoncent le couteau dans le ſein des
» victimes que la juſtice humaine ſe choiſit?
» Si vous tenez pour l'affirmative, il eſt clair
» que vous accordez aux hommes la faculté
» de ſoumettre à leur jugement tous les autres
» commandemens de Dieu, qui n'auront force
» de lois parmi nous, qu'autant qu'il leur pa-
» roîtra convenable de les approuver, de les
» ratifier, de leur communiquer leur pouvoir
» & leur ſanction. Sous la loi de grace, qui
» nous offre le gage de l'amour le plus tendre
» d'un bon pere pour ſes enfans, pourrions-
» nous croire que Dieu nous ait accordé le
» fatal privilége de lancer des arrêts de mort
» contre un délit que la loi de Moïſe, cette
» loi ſi dure & ſi rigoureuſe, établie contre
» des eſclaves rebelles, ne punit que d'une
» amende pécuniaire? C'eſt d'après ces conſi-
» dérations que je me ſuis perſuadé de l'injuſ-
» tice de la peine de mort que vous prononcez
» contre les voleurs. Qu'il ſoit abſurde, &
» même nuiſible à la ſociété de punir du même
» ſupplice le voleur & l'aſſaſſin, c'eſt une vé-
» rité, je crois, trop évidente, pour qu'on
» puiſſe la révoquer en doute; une ſeule ré-
» flexion, au ſurplus, ſuffit pour la démontrer.
» Le voleur, convaincu qu'il n'en ſera pas

» moins traîné à l'échafaud pour un ſimple
» vol, que s'il avait commis un meurtre de
» guet-apens, eſt déterminé par cette idée à
» tuer celui qu'il ſe ſerait contenté de dé-
» pouiller. Son raiſonnement à ce ſujet conclut
» à l'aſſaſſinat, comme plus utile pour lui-
» même. Que je tue celui que je dérobe, ſe
» dit-il, ou que je me borne à le voler, je
» n'en ſerai pas moins mis à mort, ſi je ſuis
» dénoncé & pris. Or, en égorgeant, je me
» défais du premier dénonciateur, du princi-
» pal témoin de mon crime; donc ma propre
» sûreté exige que j'enleve également la
» bourſe & la vie à celui qui tombe entre
» mes mains. C'eſt ainſi qu'en croyant réprimer
» l'audace des brigands par des exécutions
» journalieres, vous les mettez dans le cas de
» poignarder quantité de braves citoyens
» Vous ne diminuez point le nombre des
» vols, & vous multipliez beaucoup celui
» des aſſaſſinats.

» Si l'on me demande à préſent quelle pu-
» nition plus avantageuſe au public j'eſtime
» que l'on doive infliger aux voleurs, je ré-
» pondrai que je la crois plus aiſée à trouver
» que n'a dû l'être celle qui, depuis tant de
» ſiecles, lui eſt ſi préjudiciable. Pourquoi,
» par exemple, ne ferions-nous point uſage,

» pour contenir ces brigands, de ce moyen
» si heureusement employé par les Romains,
» ce peuple si renommé dans l'art de bien
» gouverner ? Que ne condamnons-nous à per-
» pétuité, comme ils faisaient, les voleurs aux
» travaux publics ? Au reste, je ne puis vous
» citer sur ce chapitre une coutume plus sage
» & plus judicieuse que celle d'un certain
» peuple, nommé les *Polylerites* (1), que j'ai
» eu occasion de connaître dans mon voyage
» de Perse. Ce peuple est fort puissant, & sa
» police est digne de servir de modele aux
» autres; quoique tributaire du Roi de Perse,
» il est libre d'ailleurs, & a son gouvernement
» particulier. Comme la contrée qu'il habite,
» environnée de toutes parts d'une chaîne de
» hautes montagnes, est située à une grande
» distance de la mer, & que, satisfait du rap-
» port de son sol, il vit sans aucune ambi-
» tion, le Polylérite ne voyage jamais chez
» les autres, qui viennent rarement chez lui. A
» peine connue des peuples limitrophes, cette
» Nation, plus sage que vantée, n'a jamais
» cherché à franchir les bornes que la Nature
» elle-même prit soin de lui circonscrire, &

[1] Peuple fictif.

» qu'elle fortifia de maniere à la mettre à cou» vert de toute entreprise de la part de ses voi» sins. Son exactitude à payer le tribut annuel » au Monarque qui la protege, écarte loin » d'elle le terrible fléau de la guerre, telle» ment qu'on peut regarder les Polylérites » comme un peuple d'amis, qui vivent en» semble sous les auspices de la franchise & du » bonheur.

» Chez eux donc la coutume est de con» traindre tout homme convaincu de larcin, à » la restitution de ce qu'il a pris. Cette restitu» tion se fait au seul propriétaire, & non pas » au Prince, comme cela se pratique dans » quelques pays, où l'on s'imagine apparem» ment que les droits du Souverain sur les » effets dérobés, peuvent entrer en parallele » avec ceux que s'arrogent les voleurs eux» mêmes. Si la chose volée est perdue ou alié» née, alors on en prend la valeur sur le pro» pre bien des coupables, sans toucher à celui » de leurs femmes & de leurs enfans; pour » eux, on les condamne à des travaux de force. » Toutes les fois que le vol est commis sans » violence & sans effraction, on ne met point » le voleur en prison; mais en lui laissant la » liberté, on lui enjoint de travailler aux ou» vrages publics. C'est à grands coups de nerf

» de bœufs, & non pas par des fers d'une pesan-
» teur insupportable, qu'on apprend aux plus
» pareſſeux à devenir diligens. On n'uſe d'au-
» cun mauvais traitement envers ceux qui ſe
» portent d'eux-mêmes au travail. Tous les
» ſoirs ſeulement, on en fait l'appel, & on
» les enferme dans de petites chambres, où ils
» paſſent la nuit. Si l'on en excepte la néceſſité
» de travailler ſans relâche, du reſte ces crimi-
» nels n'ont point à ſe plaindre de la rigueur
» de leur condition. Comme gens utiles au
» public, ils ſont honnêtement entretenus &
» nourris à ſes dépens; on leur rend la vie
» auſſi douce qu'elle l'eſt pour ceux qui, chez
» d'autres peuples, ſont employés au ſervice
» de l'Etat. Dans quelques provinces, le pro-
» duit des aumônes forme le montant des fonds
» affectés à leur entretien. Quoique cette voie
» paroiſſe d'abord aſſez incertaine, cependant
» comme les Polylérites ſont naturellement
» charitables & compatiſſans, ce revenu ca-
» ſuel ſuffit, & au delà, pour ſubvenir à tous
» les beſoins de leurs ouvriers de force. Dans
» d'autres endroits, on a établi une caiſſe pu-
» blique, dont les capitaux ſont deſtinés à cet
» emploi ſeulement. En d'autres lieux encore
» on perçoit une capitation, dont le produit
» ne ſert qu'à cet uſage. Enfin dans pluſieurs
» autres

» autres provinces, les voleurs ne sont point
» astreints à travailler aux ouvrages publics;
» mais comme chaque Artisan a besoin de
» gens de journée, il prend à sa volonté un ou
» plusieurs de ces criminels qu'il loue sur la
» place. Leur salaire, fixé par le Magistrat, est
» toujours un peu au dessous de celui qu'un
» ouvrier libre a droit d'exiger. Au surplus,
» il est permis aux maîtres qui les emploient
» de corriger & de frapper ceux qui ne rem-
» plissent point leur tâche, ou qui oublient la
» subordination. Il résulte de cette police si ju-
» dicieuse, que ces malheureux ne manquent
» jamais d'occupation. Prélevement fait des
» deniers nécessaires à leur nourriture & à leur
» entretien, ils sont obligés d'apporter chaque
» jour une petite somme à la bourse commune.
» Ils ont tous un habit de la même forme, de
» la même couleur, & sont les seuls du pays
» qui portent leurs cheveux. On les rase seu-
» lement près des tempes, au dessus des
» oreilles, de l'une desquelles on coupe un
» morceau. Leurs amis peuvent leur faire ca-
» deau de vin, d'alimens, d'un habit; mais il
» leur est expressément défendu de leur four-
» nir ou prêter la plus petite somme d'argent.
» Il y va de la vie, tant pour celui qui la
» donne, que pour celui qui l'accepte. Un

» homme libre ne peut, ſous quelque prétexte
» que ce ſoit, recevoir de l'argent d'un *eſclave*;
» c'eſt ainſi qu'ils appellent les *condamnés*:
» celui-ci ne peut porter la main ſur des ar-
» mes. Ces deux eſpeces de délits ſont égale-
» ment puniſſables de mort dans l'un & dans
» l'autre. Chaque province diſtingue, par ſa
» marque particuliere, les eſclaves de ſon ter-
» ritoire. Il eſt trois ſortes de contraventions
» que l'on traite comme des crimes capitaux,
» & pour leſquels il n'eſt point de grace à eſ-
» pérer. La premiere, c'eſt d'ôter ces marques
» diſtinctives; la ſeconde, c'eſt d'être pris hors
» des limites de ſon canton; la troiſieme, c'eſt
» d'avoir entretenu un eſclave d'un autre can-
» ton. On condamne au même ſupplice, &
» celui qui s'évade, & celui qui machine ſon
» évaſion. De ces deux partis, l'un n'eſt pas
» plus ſûr que l'autre. Les fauteurs & adhérens
» de la fuite d'un eſclave ſont étranglés, s'ils
» ſont de ſa condition, & perdent leur liberté,
» s'ils n'en ſont point. Ceux au contraire qui
» viennent à révélation du complot, reçoi-
» vent une récompenſe; les libres ont une
» certaine ſomme, les forçats recouvrent leur
» liberté; de plus, on fait grace à l'un & à
» l'autre de leur complicité. Ces heureuſes
» meſures apprennent aux coupables qu'il eſt

» plus sûr & plus utile pour eux de ſe repen-
» tir de leur mauvais deſſein, que de l'exé-
» cuter.

» Telles ſont les diſpoſitions ſages & bien
» réfléchies des lois établies contre le larcin
» chez les Polylérites. Je ne détaillerai pas tous
» les bons effets qu'elles produiſent, il eſt fa-
» cile de les concevoir. Le but de cette légiſ-
» lation eſt, comme on le voit, de ſévir contre
» le crime, en épargnant le criminel : en ton-
» nant contre leurs forfaits, elle protege en-
» core les coupables ; c'eſt ainſi qu'elle par-
» vient à dompter leur naturel vicieux, à leur
» rendre la vertu douce, aimable, & familiere,
» à leur faire réparer, en un mot, par
» une conduite exemplaire, ſoutenue durant
» le reſte de leurs jours, tout le mal, tous les
» torts qu'ils ont pu cauſer avant leur amen-
» dement. Au ſurplus, on craint ſi peu que
» ces malfaiteurs corrigés ne retombent dans
» leurs premiers égaremens, que les voyageurs
» croient n'avoir point de guides plus affidés.
» Ils ſe font accompagner par eux dans leurs
» différentes tournées, & en changent ſur la
» frontiere de chaque province. Tous les ob-
» jets qui ſe préſentent aux yeux de ces forçats,
» lorſqu'ils jettent la vue ſur eux-mêmes, ſont

» autant d'avertiſſemens qui les détournent
» du crime, dont rien ne peut leur rendre
» l'exécution facile. Ils ne portent point d'ar-
» mes, & la moindre piece de monnoie qu'on
» leur trouve, eſt la preuve complette & avé-
» rée d'un crime irrémiſſible : auſſi-tôt pris,
» auſſi-tôt exécutés. Ils n'ont d'ailleurs aucun
» eſpoir d'échapper à la mort; leurs vête-
» mens, différens de ceux des gens libres, &
» leur oreille coupée, s'ils prenaient le parti
» de fuir tout nuds, ſerviraient à les faire re-
» connaître. Peut-être m'objectera-t-on qu'il eſt
» fort à craindre que ces eſclaves ne trament
» en ſecret quelque conjuration contre la Ré-
» publique. Un pareil complot eſt de toute im-
» poſſibilité. Ils ne pourraient concevoir l'eſ-
» pérance de changer l'état des choſes, & leur
» condition, qu'en raſſemblant les divers dé-
» tachemens des forçats répandus dans toutes
» les provinces, pour agir de concert & ſe
» prêter de mutuels ſecours. Mais de quels
» moyens ſe ſerviront, pour ſe réunir & conſ-
» pirer enſemble, des gens qui n'ont ſeule-
» ment pas la liberté de s'aſſembler, de ſe par-
» ler, ni même de ſe ſaluer, lorſqu'ils ſe ren-
» contrent? Iront-ils confier leur projet à
» d'autres eſclaves? Mais oſeront-ils jamais ha-
» ſarder ce moyen ſi périlleux, quand ils ſa-

» vent que la certitude du supplice, si ces der-
» niers se taisent, & celle de la récompense,
» s'ils les découvrent, ne peuvent manquer
» d'en faire des traîtres? aussi ne voit-on pas
» qu'ils s'y soient jamais risqués. Non, non:
» quand d'un côté le glaive menaçant de la
» justice n'est suspendu qu'à un cheveu sur leur
» tête, quand de l'autre ils ont l'espérance
» flatteuse de pouvoir un jour rompre leurs
» fers & de rentrer dans leur premier état, en
» prouvant, par leur soumission & leur pa-
» tience à supporter leur condition présente,
» un repentir sincere de leurs fautes passées,
» & leur retour à la vertu, il n'est pas à présu-
» mer qu'ils renonceront à un parti qui n'est
» pas moins certain qu'avantageux, pour ten-
» ter un projet aussi dangereux dans son en-
» treprise, qu'impossible dans son exécution.
» Il est bon de vous observer que tous les
» ans un certain nombre de ces forçats obtien-
» nent leur liberté pour prix de leur bonne
» conduite. Je ne vois point en vérité de rai-
» son qui puisse vous empêcher d'adopter
» cette coutume des Polylérites; elle est à
» coup sûr plus juste, plus efficace, & plus utile
» que la justice si rigoureuse qu'on vient de
» me vanter. — Le ciel nous préserve, s'écria
» l'homme de loi en se tordant les poings

» & en faisant je ne sais quelle grimace, de voir
» jamais des usages aussi bizarres s'introduire
» & se pratiquer en Angleterre ! Hélas ! ma
» pauvre patrie pencherait bientôt vers sa
» ruine ».

Tous les convives furent de son sentiment. « Certes, dit le Cardinal, on ne peut savoir
» au juste si cette police serait profitable ou
» nuisible, puisque nous n'en avons fait aucun
» essai; mais nous pouvons le faire. Lorsque
» le jugement d'un criminel sera prononcé, on
» obtiendra du Prince un sursis à l'exécution.
» On pourra, pendant ce délai, avoir recours
» à la coutume dont parle Raphaël, en res-
» treignant, sur-tout ici, le privilége des asi-
» les. C'est alors qu'on sera vraiment à portée
» de connaître les suites d'une pareille institu-
» tion. Si l'événement prouve en sa faveur,
» il n'est pas douteux que le bien public doit
» nous déterminer à l'établir. S'il prouve con-
» tre, on sera toujours à tems de hâter l'exé-
» cution des criminels condamnés avant l'é-
» preuve. Moyennant les précautions que l'on
» prendrait, je ne pense pas qu'il résultât au-
» cun accident durant le temps de cette épreuve.
» Je crois même que ces mesures nous fourni-
» raient encore le moyen d'opérer un change-
» ment avantageux dans cette foule de vaga-

» bonds, d'errans, & de gens ſans aveu, qui
» fourmillent ſur le pavé de la capitale, &
» contre leſquels nous avons, ſans aucun fruit
» juſqu'à ce jour, prononcé tant d'arrêts foudroyans ».

Son Eminence eut à peine ceſſé de parler, que tous ceux qui, l'inſtant d'auparavant, regardaient mes diſcours comme d'abſurdes rêveries, me comblerent d'éloges, & trouverent mes idées remplies des meilleures vues. On ne manqua pas ſur-tout d'applaudir à l'article concernant les vagabonds, parce que le Cardinal lui-même l'avait ajouté. Peut-être ferais-je bien de paſſer ſous ſilence le reſte de cet entretien : mais non ; parmi les propos plus ou moins ridicules qui ſe tinrent, il s'en gliſſa d'aſſez judicieux & analogues à l'objet que je traite. Il y avait à table avec nous un certain paraſite qui faiſait le fou ; il y jouait ſon rôle de maniere à me perſuader qu'il approchait plus du naturel que de la plaiſanterie. Ses ſailles étoient ſi froides, ſon air ſi empeſé, qu'on était plus volontiers tenté de rire du perſonnage que de ſes quolibets. Il lui échappait néanmoins, à travers ce fatras, quelques réparties ſenſées ; de façon qu'il vérifiait ce proverbe ſi connu : *A force de lâcher des ſottiſes, un fou dit parfois quelques vérités.*

Un des aſſiſtans ayant donc avancé que je venais de tracer un plan très-ſalutaire pour purger le pays de larrons, & ſon Eminence un pour diminuer la multitude innombrable des vagabonds ; mais qu'il reſtait à pourvoir, par des reſſources publiques, aux beſoins de ceux que leur grand âge ou leurs infirmités mettaient hors d'état de travailler & de gagner leur vie par leur induſtrie : « Repoſez-vous » ſur moi de ce ſoin, dit le bouffon ; je m'en » charge, & vous aurez tout lieu d'être con- » tent de l'expédient que j'ai déjà trouvé. A » vous parler franchement, je ne déſire rien » tant que d'éloigner de mes yeux des êtres » importuns, qui m'ont ſi ſouvent excédé par » le récit de leur profonde miſère, ſans pou- » voir parvenir toutefois à m'arracher un dou- » ble. Il eſt vrai qu'il m'arrive toujours de » deux choſes l'une, ou la bonne volonté, ou » le moyen de leur faire l'aumône me manque ; » car vous ſaurez que très-ſouvent je n'ai pas » moi-même un écu vaillant : auſſi ſont-ils » maintenant fort circonſpects à mon égard. » Comme ils ſont perſuadés que ce ſerait » tems perdu que de venir implorer ma com- » paſſion, ils me laiſſent paſſer, ſans m'étour- » dir par leurs plaintes : d'honneur, ils ne » comptent pas plus ſur ma charité que ſur

» celle d'un Prêtre. Au reste, je vais incessamment faire promulguer une loi qui confinera & répartira tous ces mendians dans les riches Abbayes de Bénédictins, où on les recevra en qualité de *Freres lais* (1); quant aux vieilles bonnes femmes & aux mendiantes, je les renvoie dans des couvens de Religieuses, & j'en fais autant de Nonnes ».

Le Cardinal ne fit que sourire à cette plaisanterie, que les autres prirent pour un projet très-sérieux. Un Capucin, Docteur en Théologie, qui jusqu'alors avait été d'un froid glacial, fut si charmé du trait caustique décoché contre les Prêtres & les Religieux, qu'il commença lui-même à se démasquer, à prêter matiere à la raillerie, & à rire de tout son cœur. « Vous ne pourrez jamais vous débarrasser des mendians, dit-il, tant que vous ne songerez pas à nous assurer un bien-être à nous autres *men-*

(1) *Oblats & Moines Lais*, étaient jadis des Soldats estropiés, auxquels les Rois donnaient une place dans chaque Abbaye, pour sonner la cloche; ce qui s'évaluait dans ces temps-là à une pension de 100 livres. On obtenait ces places par lettres de la grande Chancellerie. Mais cela ne s'observe plus, depuis que ces mêmes pensions ont été employées à entretenir les soldats estropiés dans les maisons des Invalides, *Introduct. à la pratique, par C. J. de Ferriere.*

» *dians de profeſſion.* — Eh! mon pere, repartit » notre plaiſant, on y a pourvu. Son Eminence, » en inſiſtant ſur la néceſſité urgente de réprimer » les vagabonds & de les rendre utiles à la » ſociété, vous a principalement eus en vue; » car vous êtes ſans contredit les premiers & » les plus grands vagabonds qui exiſtent en ce » monde ». Ce ſarcaſme amer fit la plus forte impreſſion ſur l'eſprit de tous les aſſiſtans; chacun jeta les yeux ſur le Cardinal, pour ſe compoſer d'après lui. Son Eminence n'ayant nullement déſapprouvé la liberté cynique du bouffon, chaque convive ſe crut dès lors autoriſé à égayer la converſation par ſes plaiſanteries; tous en débiterent à la hâte, & à qui mieux mieux. Au milieu des longs éclats de rire dont la ſalle retentiſſait, le Capucin ſeul demeura fort long-tems comme pétrifié. Piqué juſqu'au vif cependant par la ſanglante épigramme, il ſort de ſa léthargie, & ſa colere concentrée ſe manifeſte par une irruption ſubite. Le reſpect qu'il doit au Cardinal n'eſt plus un frein qui puiſſe le retenir; il ſe livre à tout ſon reſſentiment contre le ſatirique; il l'accable d'injures, l'appelle garnement, coquin, race de ſatan, & finit par lui lancer à la tête les plus terribles anathêmes que lui fournit l'Ecriture Sainte. Notre paraſite, ſe trou-

vant alors à ſon aiſe, ne garde plus de meſure, & ſe met à railler de plus belle notre pauvre Théologien. « Doucement, mon cher » frere, vous n'ignorez pas qu'il eſt dit, vous » poſſéderez vos ames dans une ſainte pa» tience. — Je ne m'emporte pas, malheu» reux (ce ſont les propres expreſſions du » Moine); ou du moins ſi je m'irrite, c'eſt » comme le Pſalmiſte nous le recommande, » ſans pécher ». Le Cardinal voulut alors interpoſer ſes bons offices pour adoucir le Capucin, qui, ſans changer de ton, lui répliqua: « Eminence, je ne parle ici que par zele pour » les intérêts du Seigneur, ainſi que m'y oblige » mon miniſtere. Les hommes remplis de l'eſ» prit divin ont manifeſté en toute occaſion » ce feu ſacré; c'eſt lui qui embraſait le cœur » du Roi-Prophète, lorſqu'il s'écriait: *O mon » Dieu, le zele que j'ai pour la gloire de ton » ſanctuaire me dévore!* N'eſt-il pas auſſi écrit » dans les leçons de matines, que nous récitons » dans nos égliſes, que les *petits pendarts* qui » ſe moquaient du Prophète Elyſée lorſqu'il » montait au temple, éprouverent le zele de » ce vieillard chauve, qui les maudit? N'en » doutez pas, ce vil hiſtrion ne peut éprou» ver tôt ou tard qu'un ſort pareil au leur. » Je vois bien, répondit le Cardinal, que

» c'eſt le zele d'un vrai dévot qui vous tranſ-
» porte ; j'eſtime cependant qu'il ſerait plus
» ſage & plus prudent à vous de ne point vous
» compromettre, en faiſant aſſaut de ſottiſes
» avec un bouffon qui ne cherche qu'à s'a-
» muſer & à faire rire la compagnie à vos
» dépens. — Non, non, Monſeigneur, ce ne
» ſerait point faire preuve d'une plus grande
» prudence, que de me taire devant cet inſenſé.
» Salomon, le plus ſage des Rois, ne dit-il
» pas qu'il faut répondre au fou ſuivant ſa
» folie ? C'eſt préciſément ce que je fais. Je
» découvre ici à cet enfant de perdition l'a-
» bîme qu'il creuſe ſous ſes pas, & dans le-
» quel il tombera infailliblement, s'il n'y fait
» attention ; car ſi tous les railleurs d'Elyſée,
» qui ne leur offrait dans ſa perſonne qu'un
» chauve, ont tous encouru la colere cé-
» leſte, enflammée par le zele du ſaint homme,
» à combien plus forte raiſon l'éprouvera un
» baladin qui ſe moque de tous nos peres en-
» ſemble, dont la plupart ont la tête pelée ?
» Et d'ailleurs n'avons-nous pas une Bulle de
» notre ſaint pere le Pape, qui lance les fou-
» dres de l'excommunication contre tout impie,
» tout profanateur qui oſe nous tourner en
» ridicule » ? Le Cardinal, s'appercevant que
le dépit du bon pere ne ceſſait point, & qu'il

était fort disposé à recommencer le combat, fit signe à l'assaillant de se retirer : lui-même, ayant fort adroitement changé le texte de la conversation, se leva de table quelques minutes après, pour passer dans sa salle d'audience, & nous prîmes aussi-tôt congé de lui.

Pardon, mon cher Morus, si j'ai abusé de votre complaisance, en vous faisant un si long récit. Je n'aurais jamais pris sur moi d'entrer dans tous ces détails, si vous ne m'en aviez prié, & si l'attention que vous m'avez prêtée ne m'eût, en quelque façon, fait partager le plaisir que vous paraissez goûter à m'entendre. J'aurais de plus abrégé ma narration, si mon but principal n'eût été de vous faire connaître le jugement flatteur que porterent de mes idées, lorsque son Eminence eut paru les approuver, ceux qui les avaient ridiculisées à leur premiere exposition. Leur complaisance servile pour le Prélat allait si loin, que le voyant honorer d'un léger sourire les plans burlesques de son bouffon, ils se récriaient tous sur la finesse d'esprit de cet original, trouvaient du sel attique dans ses moindres réparties, une justesse singuliere & une sagacité peu commune dans toutes ses vues. Jugez, par cet échantillon, des gens de Cour. Quelle estime

pourraient faire de mes conſeils & de ma perſonne Meſſieurs vos honnêtes Courtiſans ? —

« Je ne puis vous exprimer, mon cher Raphaël, tout le plaiſir que vous m'avez fait » en me contant cette anecdote. On trouve » dans tous vos diſcours cet heureux mélange » de l'agréable & de l'utile, qui manque rarement ſon effet. Il m'a ſemblé, en vous » écoutant, que j'étais de retour dans ma patrie, & que nous converſions familierement » enſemble auprès de mes foyers ; d'ailleurs, » en me rappelant le ſouvenir du Cardinal, » vous avez réveillé dans mon cœur une idée » qui m'eſt bien chere. J'ai cru, pour le moment, me retrouver à l'époque de ces brillantes années de ma jeuneſſe que j'ai paſſées » près de ſa perſonne, puiſque j'ai été élevé » dans ſon palais. Ah ! mon ami, les fleurs » que vous jetez ſur le tombeau de ce grand » homme, les éloges que vous donnez à ſa » précieuſe mémoire me pénetrent de joie ! » Votre juſtice à ſon égard ne peut que reſſerrer de plus en plus les nœuds de l'amitié » vive & reſpectueuſe qui déjà m'unit à vous. » Mais quelles que ſoient vos appréhenſions, » je n'abandonne pas ma premiere idée, & » je perſiſte à ſoutenir que ſi jamais vous ſurmontez cette répugnance étrange que vous



» avez pour la Cour & pour le Miniſtere, vous » ſerez l'homme du monde le plus capable de » bien mériter des Peuples & des Empires, & » de contribuer au bonheur de l'humanité en » général. Faites donc tous vos efforts pour » vaincre votre dégoût, & pour en triom- » pher ; c'eſt la plus grande preuve que vous » puiſſiez nous donner de la généreuſe envie » que vous avez de remplir tous les devoirs » que vous impoſent également l'honneur & » la qualité de citoyen. Si Platon ne s'eſt pas » trompé, en diſant que les Nations ne ſe- » raient vraiment heureuſes que quand les » Rois ou feraient philoſophes, ou feraient » aſſeoir la philoſophie (1) à côté d'eux ſur le » trône, que la félicité eſt encore éloignée de » deſcendre du haut des cieux, pour habiter » dans nos villes, puiſque les Philoſophes ne » daignent pas même éclairer les Princes de » leurs lumieres & les aider de leurs conſeils! » — Ah! de grace, ne croyez pas que les Phi- » loſophes pouſſent à ce point l'ingratitude & » l'inſenſibilité. Tous ne demandent qu'à rem-

[1] Il ne faut pas prendre la philoſophie dont parle ici Morus pour celle de nos jours, ou plutôt confondre notre *philoſophiſme* avec la philoſophie. Celle des Rois eſt la juſtice ; cette vertu renferme toutes les autres.

» plir la glorieuse tâche que vous leur prescri-
» vez. Plusieurs ont déjà déposé dans des ou-
» vrages dictés par la raison & l'équité, le
» germe du bonheur des peuples & de ceux
» qui sont à leur tête ; mais pour le féconder
» ce germe, il faut que les Souverains soient
» réellement disposés de cœur & d'esprit à pro-
» fiter des bons avis, à faire exécuter les plans
» utiles qu'on leur trace. Il faut, comme ajoute
» le même Platon, qu'un Monarque descende de
» son trône, qu'il coure au devant de la Philoso-
» phie, qu'il lui tende une main bienveillante,
» qu'il la presse de s'asseoir auprès de lui, enfin
» qu'il devienne Philosophe lui-même : sans
» cela, jamais, non jamais il ne sortira du cer-
» cle étroit des idées, des opinions vulgaires
» qu'on lui aura fait sucer avec le lait ; alors tous
» les écrits, toutes les réclamations des Sages de
» son Royaume n'auront qu'un effet précaire
» & simultané, ou n'en auront point du tout.
» Platon, hélas ! n'en fit-il pas lui-même la
» malheureuse expérience à la Cour de Denis ?
» Si je devenais tout à coup Ministre d'un
» grand Roi, comme dans cette place je n'au-
» rais rien de plus à cœur que de suggérer
» des idées saines à mon maître, & de lui pré-
» senter celles que je croirais les plus essentielles

» au

» au bien de ſes Etats, comme je redoublerais » d'efforts chaque jour pour détruire les abus » & couper juſqu'à la racine des vices de l'ad- » miniſtration, penſez-vous qu'avec la fer- » meté rigide, la ſévérité même que je ſerais » obligé d'employer en pareil cas, je ne me » ferais pas remercier, ou au moins que je » n'apprêterais pas à rire à mes dépens?

» Suppoſons, pour un inſtant, que j'entre » au Conſeil du Roi de France. Ce Monarque » y préſide lui-même; il eſt entouré d'une » foule de Miniſtres & des Politiques les plus » habiles de leur tems. C'eſt là, c'eſt dans » cette auguſte Aſſemblée qu'on diſcute les » moyens les plus propres à conſerver le Mila- » nez (1), ceux qu'il faut employer pour re- » conquérir le Royaume de Naples, abattre la » puiſſance des Vénitiens, réduire l'Italie en- » tiere ſous la domination françaiſe, s'em- » parer de la Flandres, des Pays-Bas, de la » Franche-Comté, de toute la Bourgogne, » & de pluſieurs autres belles & vaſtes provin- » ces, dont Sa Majeſté Très-Chrétienne con- » voite depuis ſi long-tems la poſſeſſion. Que » d'avis différens ne propoſe-t-on pas? L'un

(1) Cette digreſſion a rapport aux premieres années du regne de François I[er].

» ſoutient qu'il faut faire avec les Vénitiens » une alliance qui ne ſubſiſtera que juſqu'au » moment ou le Roi ſera en état de les atta- » quer avec avantage. Il ajoute que, pour » les éblouir, il faut les initier dans les myſteres » du cabinet, les faire entrer dans le partage » des dépouilles qu'on leur reprendra, comme » de raiſon, lorſque le ſuccès des conquêtes » que l'on médite ſera pleinement aſſuré. Un » autre eſt d'avis de ſoudoyer les Allemands » & de gagner les Suiſſes à force d'argent. » Celui-ci penſe qu'il faut s'attacher l'Empe- » reur avec des chaînes d'or; celui-là prétend » qu'il faut d'abord terminer avec le Roi d'Ar- » ragon, & lui céder, comme un gage certain » de la paix, le Royaume de Navarre, dont la » France diſpoſe ainſi à ſon gré, ſans y avoir » aucun droit; un cinquieme veut qu'on » s'aſſure du Prince de Caſtille, en l'amuſant » par l'eſpoir d'un mariage avantageux, & » qu'on ſe ménage de plus, par quelques » bonnes penſions, une intelligence ſecrete » avec les premiers Grands de ſa Cour. Dans » ce flux & reflux d'opinions plus ou moins » contradictoires, le nœud gordien ſe pré- » ſente à dénouer. Quel parti prendre avec » l'Angleterre? Il eſt à propos, dit-on, d'éta- » blir, ſur la baſe la plus ſolide, une alliance

» (toujours fort fragile entre les deux Nations).
» De bouche, nous appellerons les Anglais
» nos bons & fideles Alliés; au fond du cœur,
» nous les déteſterons comme nos plus mortels
» ennemis, & de fait, nous les traiterons
» comme tels. Nous aurons pour véritables
» Alliés, les Ecoſſais, qui, ſans ceſſe en ob-
» ſervation, ſeront toujours prêts à fondre ſur
» les Anglais, & à les contraindre de faire
» diverſion, pour peu que d'ailleurs ils vou-
» luſſent remuer. Pour mieux aſſurer le ſuccès
» de cette ligue ſecrete (car la foi des Traités
» ne permet pas qu'elle ſoit publique), nous
» entretiendrons, à nos frais & dépens, un de
» ces illuſtres proſcrits, qui ſoutiendra publi-
» quement qu'on a uſurpé ſur lui la couronne
» d'Angleterre; par ce moyen, nous tiendrons
» continuellement en échec la Grande-Breta-
» gne, qui ne doit pas ceſſer un inſtant de
» nous être ſuſpecte; mais je reviens à ma ſup-
» poſition. Lorſque tous ces ſyſtêmes politi-
» ques viennent d'être expoſés & débattus
» avec chaleur par tout ce qu'il y a de grands
» Miniſtres dans le Conſeil, me leverai-je,
» moi, homme de néant, pour changer tout
» à coup de theſe, & ouvrir un avis directe-
» ment oppoſé à tous les précédens? Soutien-
» drai-je qu'il eſt de l'intérêt du Roi de renon-

» cer à l'Italie & de refter tranquille dans fes » Etats ? Lui dirai-je que le Royaume de » France eft déjà prefque trop étendu pour » qu'un feul homme puiffe le bien gouver- » ner, loin qu'il doive afpirer à de nouvelles » conquêtes ? Mais que penferait-on de moi ? » que m'arriverait-il encore, fi je propofais, » pour appuyer mon fentiment, l'exemple du » peuple habitant des Achores (1). C'eft une » ifle fituée au fud-oueft, vis-à-vis celle d'U- » topie. En deux mots, voici l'anecdote » qu'elle me fournit, & que j'aurais fans » doute raifon d'adapter à la circonftance. Ce » peuple prit les armes pour foumettre à » l'obéiffance de fon Roi un Etat voifin, que » ce Prince prétendait lui appartenir, fuivant » un ancien titre, par droit de fucceffion. Les » Achoriens réuffirent dans leur entreprife, » mais ils ne tarderent pas à s'apercevoir qu'il » ne leur en coûtait pas moins pour conferver » leur conquête, qu'il leur en avait coûté pour » la faire ; que ce nouveau Royaume était de- » venu le foyer des orages & des féditions qui » éclataient de toutes parts, & défolaient leurs

---

[1] Nom dérivé du grec Ακορως, *filius*, *puer*, *ramus*. *Açoriens* ou *Achoriens*, veut dire, fans enfans, fans poftérité.

» propres Etats ; qu'il fallait avoir sans cesse
» les armes à la main pour ou contre ces nou-
» veaux sujets, qui ne leur laissaient pas le
» tems de respirer. Ce n'est pas tout ; tandis
» qu'on était perpétuellement occupé du soin
» de combattre au dehors, & d'étouffer les ré-
» voltes qui se succédaient, l'intérieur de
» leur Royaume était en proie au plus affreux
» pillage. Tout l'argent passait chez l'étranger ;
» on sacrifiait l'élite des plus braves de la
» Nation pour un faux point d'honneur ; la
» paix n'offrait ni plus de sûreté, ni plus de
» douceur. Cette guerre longue & ruineuse
» avait totalement corrompu les mœurs du
» peuple ; le brigandage était à son comble ;
» les mains, habituées à se tremper dans le
» sang ennemi durant la guerre, étaient
» comme forcées de se tremper dans celui
» des citoyens pendant la paix. Les assassinats
» se multipliaient de jour en jour, les lois
» étaient sans vigueur, l'autorité sans force ;
» tout enfin était plongé dans une confusion,
» dans une anarchie funeste, parce que le
» Roi, partagé entre les soins qu'exige né-
» cessairement l'administration de deux grands
» Empires, ne pouvait donner assez d'atten-
» tion ni à l'un, ni à l'autre. Telle & plus
» déplorable encore se trouvait la situation

» des choſes, lorſque les Achoriens, convain-
» cus qu'elles ne changeraient point de face,
» ſi on ne coupait promptement le mal dans
» ſa racine, tinrent enfin un grand conſeil à
» ce ſujet. Le Monarque était préſent; ils lui
» offrirent humblement l'option de l'une des
» deux couronnes à ſa volonté, en lui an-
» nonçant qu'il fallait abſolument qu'il re-
» nonçât à l'une ou à l'autre. Chaque Maître,
» lui dirent-ils, a ſon Palefrenier qui n'ap-
» partient qu'à lui; chaque maiſon a ſes gens
» qui ne ſont attachés qu'à elle ſeule, pour
» remplir les moindres offices, à plus forte
» raiſon un Royaume doit avoir un Souve-
» rain qui lui ſoit propre, qui ſe livre tout
» entier aux ſoins que ſon gouvernement exige,
» & nos Etats ſont aſſez conſidérables pour
» avoir à leur tête un Prince qui ne ſoit point
» diſtrait ni partagé. Le Roi des Achores,
» touché de la vérité de ces repréſentations,
» conſentit à ne garder que ſon premier
» Royaume, & abdiqua ſur le champ l'Empire
» conquis, qu'il donna à un de ſes amis;
» mais peu de tems après, ce nouveau Mo-
» narque fut honteuſement dépoſſedé.

» Je rentre dans ma ſuppoſition. Après
» avoir cité ce trait d'hiſtoire en préſence de
» tous les Miniſtres, je tirerais auſſi-tôt ma con-

» séquence, & adressant avec le plus profond » respect la parole au Roi lui-même, je lui » dirais : Sire, ces armemens prodigieux que » vous faites, ces troupes innombrables qui » circulent sans cesse jusqu'aux extrémités de » vos provinces, ces cris de guerre qui re» tentissent de toutes parts, & qui portent l'é» pouvante au sein des autres Nations, qu'elles » jettent dans le plus grand désordre; tous » ces mouvemens, Sire, tout cet appareil me» naçant de mort & de carnage ne fait qu'é» puiser vos finances, détruire vos sujets, ap» pauvrir votre Royaume. La fortune qui » vous couvre aujourd'hui de son aîle, de» main, peut-être, fuira loin de vous ; daignez » profiter des heureux instans qu'elle vous » donne ; maintenez la paix, ornez vos Etats, » par la protection particuliere dont vous de» vez honorer les Sciences & les Beaux-Arts ; » enrichissez vos Sujets, en vous appliquant » à faire fleurir le commerce; portez enfin, » par une sage administration, la France au » plus haut point de splendeur & de prospé» rité où elle puisse atteindre; aimez vos peu» ples, qu'ils vous aiment, qu'ils vous réve» rent & vous bénissent. Soyez toujours ac» cessible & bienfaisant, qu'à l'ombre de votre » trône auguste, tous vos Sujets ne forment

Beau discours au Roi de France.

» qu'une même famille, dont vous ſerez le
» pere. Voilà, Sire, voilà les ſeuls droits de
» votre Majeſté à leur amour ; voilà les titres
» ſacrés en vertu deſquels vous pourrez pré-
» tendre à la reconnoiſſance de notre derniere
» poſtérité. Laiſſez en paix les autres Empires ;
» celui que vous poſſédez eſt ſi étendu, qu'il
» doit ſuffire à vos vœux. Juſqu'où ne porte-
» rez-vous pas ſon accroiſſement, ſa puiſſance
» & ſa gloire, s'il vous doit ſa félicité !

» A votre avis, mon cher Morus ; comment
» penſez-vous qu'on recevrait une telle exhor-
» tation ? = Aſſez mal, je crois. = Continuons,
» je ſuis toujours au Conſeil. La nouvelle ma-
» tiere que l'on met ſur le tapis eſt celle des
» édits burſaux : on ſe propoſe d'avoir recours à
» tous les expédiens poſſibles, ſans s'arrêter à
» leur nature, pour remplir les coffres du
» Prince. Un Miniſtre avance qu'il faut hauſſer
» le taux des monnoies, lorſqu'il eſt queſtion
» de payer les dettes de l'Etat, & qu'il faut le
» baiſſer, lorſqu'il s'agit de verſer au tréſor
» royal les deniers du peuple. Par ce moyen, ſi
» court & ſi prompt, le Roi recevra beau-
» coup, & donnera fort peu. Un ſecond con-
» ſeille d'exiger de nouveaux ſubſides, ſous
» le prétexte d'une guerre ſuppoſée. Quand
» les coffres ſeront pleins, dit-il, on jouera une

» autre comédie; on fera également une paix » supposée, que l'on aura soin cependant de » faire célébrer avec toutes les cérémonies re- » ligieuses usitées en pareille circonstance; le » tout pour leurrer ce pauvre peuple, qui » criera *merci*, lorsqu'il entendra dire que Sa » Majesté, docile aux impressions de son cœur, » n'a eu en vue, en cessant les hostilités, & en » donnant la paix aux Puissances belligéren- » tes, que d'épargner le sang humain. Un troi- » sieme, plus fin que les autres, à force de res- » sasser & de remâcher le Code & le Digeste, » déterre à point nommé des lois antiques, » tombées en désuétude depuis un temps im- » mémorial; il prétend les faire revivre. » Comme il est à présumer que personne n'en » ayant connoissance, tout le monde les aura » transgressées, notre Conseiller leur donne un » effet rétroactif, & ajoute que le Prince est en » droit d'exiger des amendes portées par elles » contre leurs infracteurs. Il sera d'autant plus » honorable pour Sa Majesté, selon lui, d'ex- » ploiter les mines de ce nouveau Potose, que » la Justice, toujours complaisante, voudra » bien elle-même se prêter à légitimer ses vues » sur cet objet. Un quatrieme imagine de dé- » fendre l'importation ou l'exportation de cer- » tains objets de commerce, sur-tout de ceux

» qu'il eſt de l'intérêt du peuple de prohiber,
» & ce à peine de fortes amendes; enſuite
» on pourra, dit-il, moyennant une finance
» raiſonnable, accorder des priviléges particu-
» liers à ceux des intéreſſés qui ſeraient léſés
» outre meſure par la défenſe de l'entrée ou
» de la ſortie de ces objets de commerce.
» Cette politique adroite contient deux moyens
» excellens de procurer de l'argent au Roi, &
» ſes Sujets lui ſauront également gré de l'un
» & de l'autre. Le premier ſera le produit des
» amendes encourues par ceux que la cupidité
» fera contrevenir à l'ordonnance; le ſecond
» ſera le prix auquel on vendra les priviléges
» excluſifs. Plus ce prix ſera exorbitant, plus
» le peuple, touché de la bonté d'ame de ſon
» Souverain croira devoir lui rendre des ac-
» tions de graces. On aura grand ſoin de ré-
» pandre que Sa Majeſté ſe fait toujours vio-
» lence, lorſqu'elle favoriſe certains particu-
» liers aux dépens de tous ſes Sujets; mais que
» ne pouvant tout à fait ſe diſpenſer d'octroyer
» quelquefois de ces graces extraordinaires,
» c'eſt pour cette raiſon qu'elle les met à un
» prix ſi exceſſif, qu'il effraye preſque tous ceux
» qui ont intention de les acheter. Un cin-
» quieme enfin propoſe de forcer les Juges
» compétens des affaires dans leſquelles Sa

» Majesté est intéressée, de toujours prononcer » en faveur des droits domaniaux & régaliens. » Son sentiment est, que le Roi doit souvent » mander les Cours Souveraines auprès de lui, » qu'il doit les accueillir & les engager à traiter » ces sortes d'affaires en sa présence. En pre- » nant ces mesures, le Prince n'aura point de » prétention, quelque mal fondée qu'on la sup- » pose, que quelqu'un de ces Juges, soit par » pur esprit de chicane, soit par envie de » pérorer, soit encore pour s'attirer la fa- » veur, ne trouve enfin le moyen de présen- » ter sous les apparences imposantes de l'é- » quité. D'ailleurs, lorsque la contrariété d'o- » pinions de la part des Juges rendra l'évidence » problématique, & mettra en question la vé- » rité même, le Prince saisira cette occasion » propice d'interpréter le droit à son avan- » tage; il n'en saurait trouver de plus belle. » Dès qu'il aura parlé, soit crainte, soit respect » humain, quel Juge osera présenter une idée » contraire à la sienne? Qui d'entre eux ne se » fera pas un devoir d'étouffer le cri de sa cons- » cience, au moins politiquement, pour » adopter le sentiment de Sa Majesté. Quand » toutes les opinions se feront, pour ainsi dire, » fondues dans la sienne, alors on pourra har- » diment, & dans les formes, prononcer l'arrêt

» définitif, qui adjugera au Roi ses conclu-
» sions. Tout Juge qui donne gain de cause
» au Souverain, ne saurait manquer de pré-
» texte pour justifier sa décision; car enfin, en
» supposant que le Roi n'ait pas la justice de
» son côté, il a du moins le sens littéral de la
» loi, le commentaire forcé qu'on y adapte;
» &, ce qui est au dessus de toutes les lois, il a
» pour lui sa prérogative royale, droit inamo-
» vible & sacré, dont un Juge timoré ne fera
» jamais un article de glossaire ».

Définition du despotisme.

Le despotisme affreux & barbare, digne d'un Crassus, est le fondement de tous les avis proposés dans ce Conseil. Quelles horribles maximes n'y débite-t-on pas? « Un Roi, dit-
» on, ne saurait jamais être assez riche, parce
» qu'il est obligé, pour le maintien & la di-
» gnité de sa Couronne, d'entretenir en tout
» tems des armées formidables, prêtes à mar-
» cher au premier signal. Il ne saurait jamais
» rien faire d'injuste, quoique son pouvoir
» doive être arbitraire: corps & bien, tout est
» à lui; le citoyen ne jouit de la propriété de
» son héritage, que sous le bon plaisir du
» Prince, & qu'autant qu'il lui plaît de ne pas
» la lui enlever. Il est de l'intérêt du Souve-
» rain de porter souvent de grands coups à
» ces propriétés, de les miner, de les anéan-

« tir; il faut que ses peuples languissent dans » la misere. La pauvreté des Sujets est le plus » sûr rempart du Monarque; un peuple à qui » la riante fortune ouvre tous les canaux du » luxe, de l'abondance, & de la prospérité, » devient fier, altier, indocile, & voit sans » cesse, d'un œil menaçant, le sceptre de fer » sous lequel il est toujours à propos de le » faire ployer. Ce sont les dures extrémités de » l'indigence, ce sont les humiliations cruelles » qu'éprouve l'homme, pressé par la disette & » par le besoin, qui abâtardissent son esprit, » avilissent son ame, énervent son courage, » lui ôtent, en un mot, jusqu'à l'idée de ces » sentimens nobles & généreux, qui, lui faisant » envisager la liberté comme le bien le plus » sacré de tout être raisonnable, le portent à » briser les fers qu'on lui prépare, & à fuir » loin du despote qui voulait l'en accabler.

Idée d'un grand Roi.

» Pensez-vous que je verrais de sang froid cir- » culer cette absurde morale? Non, non, je » m'éleverais fortement contre; je prouverais » à mon Roi que sa gloire est directement » blessée par cette détestable politique; je lui » prouverais que la richesse de ses Sujets, & » non la sienne, est la base la plus solide de » sa sûreté personnelle & de la puissance iné- » branlable de ses Etats. J'ajouterais que les

» hommes se sont choisi des Maîtres, non » pour la félicité de ces Maîtres eux-mêmes, » mais bien pour la leur propre; que leur in- » tention a été, en mettant un Souverain à » leur tête, de pouvoir, avec plus de com- » modité, jouir, sous ses auspices & par ses » soins, des agrémens d'une vie douce & pai- » sible; que semblable en tout point au fidele » Berger, qui conduit ses troupeaux dans les » vallons les plus fertiles, sur les côteaux les » plus abondans, le bon Prince doit guider » ses Peuples par les routes les plus sûres & » les plus faciles, au Temple du Bonheur, s'il » veut lui-même y parvenir ».

Causes des révolutions.

La misere des Peuples, nous dit-on, est le plus sûr appui de l'autorité royale? Quelle absurdité, quelle horreur! Les hommes avares & farouches qui ont l'audace de nous parler ainsi, ont-ils jamais consulté l'expérience? Non, sans doute; elle leur aurait appris que c'est la misere elle-même qui enfante, & la haîne qu'on porte au Souverain, & les séditions qui déchirent le cœur de son Royaume. En effet, qui doit souhaiter, qui doit accélérer avec plus d'ardeur ces révolutions qui changent la face des Empires, que ceux qui supportent impatiemment le joug appesanti sous lequel ils gémissent? Encouragé par l'es-

poir de trouver quelque occaſion d'améliorer ſon ſort dans le bouleverſement des affaires, qui porte avec plus d'audace & de rapidité dans toutes les veines de l'Etat le feu de la rebellion, que celui qui n'a rien à perdre? Hélas! ſi un Prince avait tellement aliéné les cœurs de ſes Sujets, qu'il ne pût les contenir dans leur devoir, ſans les opprimer, ſans confiſquer leurs biens & les accabler ſous le poids de la plus triſte indigence, n'y aurait-il pas cent fois plus de juſtice & de grandeur d'ame de ſa part à renoncer au Trône, plutôt que de s'y maintenir par un moyen qui, en lui conſervant le pouvoir ſuprême, en dégraderait, en détruirait même toute la majeſté? Quel honneur trouverait-il à commander à des troupeaux d'eſclaves dépouillés? Le plus haut degré de ſa gloire n'eſt-il pas d'étendre ſon empire ſur des ſujets riches, libres, & fortunés? C'eſt ainſi que penſait Fabricius*, cet illuſtre Romain, qui fit un jour cette réponſe ſi ſublime: *J'aime mieux commander à des citoyens opulens, que d'être opulent moi-même.* Et quelle idée ſe former d'un Prince qui ſe livre ſans retenue aux douceurs criminelles d'une vie molle & voluptueuſe, qui, après avoir ruiné ſes peuples, ne fait nulle attention à leurs murmures, à leurs plaintes, à

leurs cris douloureux & réitérés, qui sans cesse frappent son oreille? Ah! sans doute, à ces traits vous reconnaissez moins un Roi qu'un impitoyable & féroce Geolier qui s'engraisse du sang des malheureux confiés à sa garde. On n'en saurait disconvenir, si un Médecin, qui ne vient à bout de guérir une maladie qu'en donnant une autre maladie à celui qu'il traite, est un empyrique, un véritable ignorant; de même un Souverain, qui ne connaît d'autre moyen pour remédier aux désordres de ses Sujets, que de les réduire par famine, est un Prince peu digne de la couronne, peu fait pour gouverner des êtres libres. Qu'il sorte de sa honteuse léthargie, qu'il enchaîne son orgueil; car ce sont là les vices trop ordinaires qui font encourir à un Roi le mépris & la haîne de ses peuples: qu'il s'applique aux affaires, qu'il rende lui-même la justice, qu'il sache se contenter du produit de ses domaines, qu'il établisse une balance exacte entre ses dépenses & ses revenus; par des réglemens aussi sages que rigoureux, qu'il oppose une digue insurmontable aux efforts du brigandage & de la scélératesse; qu'il offre à ses Sujets l'exemple des bonnes mœurs, afin que tous le prenant pour modele, aucun ne le mette un jour dans la fâcheuse

nécessité

néceſſité de punir des crimes qu'il aurait pu arrêter dès leur naiſſance. Qu'il ne donne point au haſard une nouvelle ſanction à des lois abrogées depuis un tems immémorial, ſur-tout à celles qui n'ayant aucun rapport avec le bien public, ne doivent point ſortir de l'oubli auquel on les a condamnées. Enfin qu'il ne reçoive jamais, pour l'abolition de ces forfaits, qu'il importe à la ſociété de ne pas laiſſer impunis, ce qu'il ne ſouffrirait pas qu'un Juge ſubalterne acceptât, parce que ce ſerait violer toutes les regles & bleſſer grievement la juſtice.

De quel poids penſez-vous que ſerait pour les hommes dont je viens de vous parler, la loi des Macariens (1), nation fort voiſine de l'Utopie. Le jour de ſon avénement au trône, après avoir offert aux Dieux des ſacrifices & de ſolennelles actions de grace, le Roi des Macares jure aux pieds des autels de n'avoir jamais dans ſon tréſor plus de mille livres peſant d'or, ou la valeur de pareille ſomme en argent. Cette loi ſi ſage & ſi économe fut, à ce qu'on rapporte, portée par un bon Roi, plus jaloux de faire le bonheur de ſon pays, que d'amaſſer de grandes richeſſes. Son but, en

(1) Autre nom dérivé du grec μακαρ vel μακαριος, *Felix*, heureux.

l'établissant, fut de prévenir jusqu'à la tentation de fouler ses peuples, pour grossir son trésor. Il était persuadé que le Monarque trouverait dans la somme à laquelle il l'avait fixé, de quoi se procurer des secours assez puissans pour écraser l'hydre de la rebellion, au cas qu'elle vînt à se manifester dans son Empire; il pensait de plus que ses Sujets y puiseraient les mêmes secours pour triompher des ennemis de l'Etat, si le désir ambitieux de faire des conquêtes portait ces derniers à former contre lui quelque entreprise. La généreuse envie d'empêcher ce même désir de naître dans son cœur, avait encore été une des principales causes de l'établissement de cette fameuse loi. Ce digne Prince cherchait d'ailleurs à assurer une circulation libre & abondante d'especes dans le commerce, qui *lui seul fait la véritable* richesse d'un Royaume; & comme le Souverain se trouve quelquefois forcé de lever de nouveaux impôts, il voulait que tout ce qu'on porterait de superflu au trésor royal, fût consacré à des actes de bienfaisance & de générosité. Un tel Monarque était né pour être l'effroi des méchans, pour être l'amour & les délices des bons citoyens.

« En conscience, mon cher Morus, si je » m'avisais de discourir au Conseil comme je

» viens de le faire avec vous, & d'étaler tous
» les principes que vous venez d'entendre,
» ne ferait-ce pas crier des fornettes aux oreilles
» des fourds ? = Oui, & des gens les plus
» fourds qui puiffent exifter. Mais, entre nous,
» je ne vois pas qu'il foit fort néceffaire de
» donner certains avis, fur-tout lorfqu'on eft
» bien perfuadé qu'ils feront combattus, &
» même rejetés. Ainfi, je conviens que votre
» politique extraordinaire comme elle eft, ne
» ferait que peu, ou point du tout d'impref-
» fion fur l'efprit de perfonnes imbues dès
» leur enfance de fentimens diamétralement
» oppofés aux vôtres. Auffi penfé-je que cette
» philofophie des écoles eft plus propre à réuf-
» fir dans le cabinet, entre deux amis qui fe
» livrent en liberté au doux épanchement mu-
» tuel de leurs cœurs, qu'à être accueillie dans
» le Confeil des Rois. On fait affez que tous
» ceux qui y ont féance, s'imaginent que les
» coups d'éclat portés par l'autorité abfolue,
» doivent feuls faire mouvoir les refforts du
» Gouvernement. — Vous en venez donc à ce
» que je difais; c'eft que la Philofophie, née
» pour jouer un rôle fi mince auprès des Po-
» tentats, doit s'exiler de leur préfence. — Oui,
» fans doute, cette philofophie fauvage &
» pédantefque, qui, n'ayant aucun égard aux

» circonſtances & aux lieux , brave impru-
» demment la qualité des perſonnes, & prend
» un vol audacieux, pour planer & dominer
» ſur tout. Mais il eſt une autre philoſophie
» plus ſouple & plus liante; inſtruite par l'ex-
» périence, elle ſait s'accommoder au tems
» & reſpecter les perſonnes. Egalement éloi-
» gnée de la baſſeſſe rampante, & de l'inflexi-
» ble roideur, elle joint la franchiſe à l'urbani-
» té, & poſſede au même degré le double talent
» de ſe concilier les eſprits & les cœurs. Voilà,
» mon cher Raphaël, la philoſophie qui doit
» nous ſervir de guide à la Cour, car enfin
» vous m'avouerez que vous feriez une diſpa-
« rate bien pitoyable, ſi, lorſqu'on repréſente
» une comédie de Plaute, vous paraiſſiez ſou-
» dain ſur le théâtre, au milieu d'une ſcene de
» valets, & ſi vous y déclamiez pompeuſe-
» ment le ſuperbe morceau de l'*Octavie* (1),
» qui contient l'explication de Séneque avec
» Néron. Convenez qu'il eût été plus à pro-
» pos de reſter dans la couliſſe, que de venir
» faire un mélange ſi ridicule des deux genres
» de ſpectacles les plus incompatibles. Quoi-

Définition de la vraie philoſophie.

(1) Tragédie que l'on attribue à Séneque, mais que quelques perſonnes lui conteſtent. (*Acte II*, *Scene I*).

» que la tirade que vous auriez récitée valût
» beaucoup mieux que toute la comédie, vous
» n'en seriez pas moins tombé dans une insi-
» gne bévue, en prenant si mal votre tems
» pour venir faire le tragédien. Que votre rôle
» soit toujours adapté à la circonstance, &
» qu'il convienne aux personnes devant les-
» quelles vous devez le jouer du mieux qu'il
» vous sera possible. Ne troublez jamais vos
» interlocuteurs par des disparates choquantes.
» Les meilleures choses, lorsqu'elles sont dé-
» placées, produisent ordinairement les plus
» mauvais effets. Venons à l'application de
» ma comparaison. Si, dans le Conseil, vous
» ne pouvez renverser du premier coup la base
» des principes pernicieux qu'on y adopte; si
» vous ne pouvez déraciner en un instant les
» abus & les vices de l'administration, faut-
» il pour cela jeter feux & flammes, vous dé-
» sespérer, & quitter le timon des affaires?
» Est-ce au fort de la tempête, & sous
» prétexte qu'il ne peut surmonter la violence
» des vents déchaînés, que le brave marin
» abandonne son navire à la merci des flots?
» Qu'avez-vous donc à faire? C'est de ne
» point prêcher avec un zele indiscret, & une
» chaleur inconsidérée, un genre de morale
» absolument inconnu aux habitans du nou-

» veau pays où vous vous trouveriez. La force » de votre éloquence mollirait sur leurs es» prits, & les préjugés qu'on leur inspire dès » leur plus tendre enfance, détruiraient » tout l'effet des belles maximes que vous » vous efforceriez vainement de graver dans » leurs cœurs; car heurter de front, & atta» quer ouvertement les erreurs, c'est s'exposer » à révolter ceux qui en sont imbus, c'est les » aliéner, & perdre son tems.

» *Il est certains esprits qu'il faut prendre » de biais* (1). Pour porter des coups plus » sûrs à leurs fausses idées, il faut employer » d'heureux détours; il faut, par tous les » moyens que nous suggere l'esprit de conci» liation, amener ces gens au point de croire » que le sentiment de chacun d'eux en parti» culier est le seul que l'on choisit de préfé» rence, lorsque tous ne suivent que le nôtre; » il faut enfin, dans tous les cas d'où l'on ne » peut tirer le plus grand bien, faire en sorte » qu'il en résulte le moins de mal possible. On » ne saurait établir une harmonie parfaite » dans les corps politiques, à moins que les » hommes ne soient tous parfaits, & c'est ce

(1) Regnard, Comédie du Légataire.

» qui, je crois, ne fe verra pas encore de plu-
» fieurs fiecles. = Et que gagnerais-je en pre-
» nant la route que vous m'indiquez ? Ne fe-
» rait-ce pas tomber moi-même dans tous
» les excès contre lefquels je chercherais à
» m'élever ? La vérité ne connut jamais l'art
» des ménagemens ; je la trahis, fi je parle à la
» Cour un autre langage que celui dont je me
» fers avec vous. Je ne fais fi un Philofophe
» a le droit d'être fourbe & diffimulé ; quant
» à moi, j'y renonce. Ma morale, j'en con-
» viens, eft abfolument étrangere au pays où
» vos vœux m'appellent; mais parce qu'elle
» paraîtra fâcheufe & incommode au minif-
» tere intéreffé de nos Princes, fera-t-on fondé
» à la traiter de ridicule, d'impertinente, &
» d'abfurde? Quelles réclamations n'exciterait
» donc pas le rêve ingénieux de la République
» de Platon, ou la réalité du Gouvernement
» d'Utopie? Quoique ce foit, fans contredit,
» la plus fage de toutes les inftitutions, on
» réprouverait cependant, comme extrava-
» gante, celle qui ne laiffe aucune propriété
» au citoyen. La raifon de ce jugement erroné
» eft fort fimple, c'eft que parmi nous chaque
» particulier eft propriétaire direct de fon bien,
» au lieu que, dans les Républiques dont je
» parle, tous les biens font en commun.

» Quant à mes principes, je soutiens qu'ils
» ne renferment rien que je ne puisse & que je
» ne doive hautement avouer. Ils ne peuvent
» choquer que ceux qui, s'obstinant à fermer
» les yeux sur les précipices que je leur fais
» voir, ont résolu, n'importe par quelle voie,
» de s'y précipiter; car enfin, si la crainte de
» passer pour novateur, nous fait ensevelir
» dans l'oubli les institutions auxquelles la
» corruption des mœurs & la méchanceté
» des hommes prêtent aujourd'hui le caractere
» des abus le plus dangereux, il faut donc,
» par la même considération, ne jamais par-
» ler de l'Evangile aux Chrétiens. Mais est-ce
» là l'intention de notre divin Législateur,
» qui recommande à ses Disciples de publier,
» jusques sur les toits, les préceptes qu'il ju-
» geait convenable de ne leur donner qu'en
» particulier? La morale de Jésus-Christ est
» néanmoins bien plus contradictoire avec
» nos idées actuelles, que tout ce que je viens
» de vous dire. En vain m'alléguerez-vous
» que nos sermonnaires, gens fins & rusés, ont
» suivi, pour la plupart, le conseil que vous
» me donnez. Lorsqu'ils se sont aperçus que
» les hommes se conformaient avec peine à la
» morale du Sauveur, ils ont subtilement ac-
» commodé sa doctrine au goût du siecle; ils

» ont, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, fait plier » la regle, qui ne devait jamais changer de » forme, ſur les eſprits qu'ils avaient à redreſ- » ſer. Leur but, en prenant ce biais, fut d'é- » tablir un rapport quelconque, une liaiſon » au moins directe entre l'Evangile & les uſa- » ges reçus chez les hommes. Mais ne ſentez- » vous pas qu'en uſant de ce détour, ils leur » ont ouvert & applani tout à la fois les voies » de l'iniquité? La ſottiſe qu'ils ont faite eſt » préciſément celle que je ferais moi-même » dans le Miniſtere, ſi je ſuivais vos avis; car » de deux choſes l'une, ou mes ſentimens ſe- » raient toujours contraires à ceux des autres » Miniſtres; & dans ce cas autant me vaudrait- » il ne point parler, ou j'approuverais au ha- » ſard tous leurs plans, & alors je deviendrais » le fauteur, comme dit le Mition de Té- » rence (1), de leur extravagance. Quant à » ces voies obliques, à ces tempéramens » adroits auxquels vous me conſeillez d'avoir » recours, je vous avoue que je ne vois point » quel fruit je pourrais en retirer. Il faut tâ- » cher, me dites-vous, de préſenter les cho- » ſes ſous le point de vue le plus favorable,

---

(1) Adelphes, *Acte I*, *Scene II.*

» dans le tems le plus opportun, & faire en
» forte qu'il en arrive le moins de mal possi-
» ble, lorsqu'on ne peut pas en tirer tout le
» bien que l'on désire. Mais ne croyez pas que
» ces heureux détours, que ces ménagemens
» dont vous me parlez soient admissibles au
» Conseil; on n'y connaît aucun milieu entre
» la négative absolue & la pleine affirmative.
» Il faut approuver, louer même des lois qui
» sont faites pour attester aux siecles futurs
» l'ignorance barbare de celui qui les vit naî-
» tre. Il faut admettre, sans aucune restriction,
» des plans qui souvent ne tendent rien moins
» qu'à ébranler les fondemens d'un Empire:
» pour peu qu'on s'imagine trouver de la froi-
» deur, de la malignité, ou de la répugnance
» dans mon assentiment, je passerai aussi pour
» un homme suspect, pour un traître & un
» espion. Quel bien au surplus pourrai-je
» faire à l'Etat, tant que j'aurai pour associés
» dans le Ministere, des gens qui aiment cent
» fois mieux tenter l'impossible pour corrom-
» pre un homme integre, que de changer
» eux-mêmes de systême? N'aurai-je pas à
» craindre que la fréquentation journaliere de
» ces hommes, pour qui l'habitude de mal voir
» & de mal penser est une seconde nature, ne
» me communique enfin la lepre dont ils sont

» infectés ? En supposant que je parvienne à
» conserver ma droiture & ma délicatesse dans
» un poste si périlleux, loin de donner une
» tournure favorable aux affaires, en usant de
» détours & de biais, je n'en serai que plus
» exposé à m'entendre imputer tous les jours
» le résultat des fausses combinaisons, des idées
» dangereuses des autres. Je trouve fort ju-
» dicieuse, à mon gré, la comparaison dont
» se sert Platon, pour prouver que le sage agit
» bien sensément, en ne se mêlant point des
» affaires du Gouvernement. Lorsqu'un Philo-
» sophe, dit-il, voit de son appartement un
» peuple innombrable répandu & bayant aux
» corneilles dans les places & les carrefours,
» où la pluie tombe avec le plus d'abondance,
» il ne demanderait pas mieux que de sortir,
» pour inviter chaque particulier à regagner
» au plutôt son logis, afin de s'y mettre à cou-
» vert. Mais comme ce Philosophe sait par-
» faitement bien que son conseil serait mal
» reçu ou peu suivi, & qu'il s'exposerait fort
» inutilement à être mouillé, il préfere ne
» pas bouger de chez lui, & ne cherche avec
» raison qu'à se garantir lui-même de l'incon-
» vénient dont il ne peut préserver les au-
» tres.

» Je vous le dis en confidence, mon cher

» Morus ; jamais, non jamais il ne fera possi-
» ble de fixer une forme de gouvernement
» juste & heureux, chez un peuple où cha.
» que citoyen jouit du droit de propriété ;
» chez ce peuple où l'argent est le mobile uni-
» versel de toutes les actions, où la fortune est
» l'unique dispensatrice des talens, des vertus,
» & de la considération, qui ne devrait appar-
» tenir qu'à ceux qui en sont pourvus. Com-
» ment faire présider la justice à l'administra-
» tion des affaires publiques, lorsque ces ci-
» toyens mal intentionnés, qui sont autant de
» pestes que l'Etat renferme dans son sein,
» sont en possession des emplois les plus im-
» portans, les plus honorables, & les plus lu-
» cratifs ? Comment procurer le bonheur à
» une multitude infinie d'êtres rassemblés,
» lorsque la patrie, qui est leur mere com-
» mune, témoigne une prédilection exclusive
» pour quelques-uns de ses enfans, sur les-
» quels sa main libérale répand journellement
» & avec profusion ses plus rares bienfaits,
» tandis qu'agissant en vraie marâtre avec tous
» les autres, elle les repousse, les abandonne,
» & les voit d'un œil sec lutter sans cesse con-
» tre leur mauvais sort, languir long-tems
» dans l'indigence la plus humiliante, & finir
» par en être les victimes ? Ces considérations,

Des Privilégiés.

» n'en doutez pas, redoublent mon eſtime & » ma vénération pour le gouvernement ſi » bien combiné, ſi ſalutaire des Utopiens. » Leur code, quoique peu volumineux, con» tient néanmoins le nombre de lois ſuffiſant » pour l'adminiſtration générale des affaires; » chez eux la punition ſuit toujours le crime » de fort près, & jamais la vertu ne reſte ſans » récompenſe. La parfaite égalité de biens qui » regne entre les citoyens, les met tous à même » de jouir d'une douce aiſance. Quel con» traſte affligeant j'aperçois, lorſque je com» pare à celui-ci le tableau politique de tant » d'autres nations! Ailleurs on voit conti» nuellement émaner des ordonnances, des » arrêts, des réglemens de cent Tribunaux » divers; & dans cette énorme promulgation » de lois que l'on entaſſe les unes ſur les au» tres, on n'en trouve aucune juſqu'à ce jour » qui imprime une marque aſſez diſtinctive » ſur cette portion de biens dont chaque par» ticulier s'attribue la propriété, pour l'empê» cher de confondre ſes poſſeſſions avec celles » de ſes voiſins. Je ne veux d'autre preuve de » cette vérité, que cette multiplicité effrayante » de procès, d'inſtances, de chicanes, qui re» naiſſent tous les jours, pour ne jamais finir. » Lorſque je fais de ſérieuſes réflexions ſur

» ces abus, je rends à Platon toute la justice » qui lui est due. Je ne suis plus étonné qu'il » ait refusé d'être le Législateur des sociétés » qui ne voulaient point souscrire au partage » égal de tous les biens entre leurs membres, » seule loi qu'il regardait comme indispensa- » ble pour leur procurer à tous la même me- » sure de bien-être & de félicité. Ce malheu- » reux droit *du tien* & *du mien* est la source » féconde & éternelle des querelles, des di- » divisions funestes, des brigandages, des as- » sassinats, des guerres, des dévastations, des » incendies, des massacres, enfin de toutes » les abominations qui font de notre Univers » un vrai séjour d'horreur. Tels que des ani- » maux féroces acharnés à leur proie, les » hommes ne s'occupent, sur le sol qu'ils ha- » bitent, qu'à se disputer, qu'à s'arracher » leurs biens, qu'à se dépouiller réciproque- » ment de leurs possessions particulieres. La » fraude & la violence s'arment en faveur d'un » petit nombre d'entre eux, plus puissans que » les autres. Tout ce qui est à leur bienséance » leur appartient; ils s'en emparent, ils en- » vahissent tout. Que reste-t-il à la foule des » plus faibles? La misere qui les mine, la faim » qui les dévore, le mépris qui les accable & les » anéantit. O comble de l'injustice! Et quels

Des riches déprédateurs

» ſont donc ces mortels tout-puiſſans pour mal
» faire, qui enlevent à leurs ſemblables juſqu'à
» la mince portion néceſſaire à leur ſubſiſtance?
» Que ſont-ils? D'inſolens parvenus, d'heu-
» reux ſcélérats, qui diſſipent dans des plaiſirs
» criminels, ou abſorbent dans une honteuſe
» inutilité les meilleures productions de la
» terre, & qui regorgent du plus pur ſang de
» l'Etat. Mais cette multitude de citoyens hon-
» nêtes & ſenſibles qu'ils écraſent, n'en ſou-
» tient-elle pas tout le fardeau? Le produit de
» ſes fatigues & de ſes ſueurs ne tourne-t-il
» pas cent fois plus à l'avantage de la patrie
» qu'au ſien propre? Oui, je le répete avec
» confiance, point de bonheur à eſpérer pour
» un peuple, tant que le droit de propriété
» ſubſiſtera chez lui. La plus grande partie des
» citoyens, des mieux intentionnés ſur-tout,
» ſera continuellement expoſée à ne recueillir,
» dans la douleur & dans les larmes, que la
» plus faible part de ce qu'elle aura ſemé avec
» bien de la peine.

» Je ne prétends pas néanmoins ſoutenir
» qu'il ſoit poſſible de changer entierement
» l'ordre des choſes dans l'hypotheſe actuelle;
» mais ne ſerait-ce pas faire une innovation
» très-avantageuſe, que de fixer, dès à préſent,
» l'étendue de terrein & la ſomme d'argent

» que chaque particulier pourra posséder à l'a-
» venir? En suivant ce systême, il sera facile
» de poser entre le Prince & le peuple une
» barriere insurmontable, qui mettra l'un à
» couvert de la puissance excessive du premier,
» & l'autre à l'abri de la mutinerie toujours in-
» solente du dernier. On détruira les brigues
» & les cabales, pour parvenir aux grands
» emplois, aux charges publiques; on en abo-
» lira la vénalité, & principalement la repré-
» sentation, qui jetant les titulaires dans des
» dépenses énormes, les force d'avoir recours
» à la rapine, pour se rembourser du prix de
» leur acquisition. Cette vénalité supprimée,
» il arrivera que les hommes d'un vrai mérite,
» d'une capacité reconnue, auront seuls droit
» de prétendre à des places, dont l'avarice
» traitait journellement avec les plus offrans &
» derniers enchérisseurs, malgré leur stupide
» ignorance. Des lois de cette nature procure-
» raient aux différens maux qui affligent les
» sociétés humaines, le soulagement qu'appor-
» tent tous les adoucissans aux maladies in-
» curables. Mais que l'on ne se flatte point de
» guérir radicalement les corps politiques,
» tant qu'on s'obstinera à y maintenir la pro-
» priété personnelle. Les remedes qu'on em-
» ploiera

Suppression de la vénalité des Charges.

» ploîera ne feront que des palliatifs. Le mal
» qu'on fera difparaître d'un côté, reparaîtra
» de l'autre avec plus d'irritation; car il eft un
» fait dont vous conviendrez; c'eft que, dans
» un Royaume où les poffeffions font en pro-
» pre, vous ne pouvez faire du bien à l'un,
» fans caufer un préjudice quelconque à
» l'autre, parce qu'il faut néceffairement di-
» minuer l'*avoir* de ce dernier, pour l'ajouter
» à celui du premier. = Pardonnez; mais je
» fuis fur cet article d'un fentiment bien op-
» pofé au vôtre. Je ne crois pas que le bon-
» heur puiffe exifter dans un état où fubfifte
» la communauté des biens, ou, ce qui re-
» vient au même, l'égalité. Qui fera naître l'a-
» bondance, fi chacun fe refufe au travail? Et
» qui voudra travailler, fi l'efpoir du gain n'é-
» veille la pareffe, n'excite l'induftrie, n'é-
» chauffe l'imagination, & n'électrife en quel-
» que façon l'ame de l'Artifan & du Négo-
» ciant? Qui travaillera, fi chaque individu,
» affuré de fon bien-être, fe repofe fur la di-
» ligence & le favoir-faire de fon voifin? Mais
» cette pareffe d'habitude traînant à fa fuite la
» pauvreté, on verra bientôt la force & la
» violence lever la hache, pour défendre, au
» défaut des lois, la propriété des épargnes &
» des bénéfices qu'on aura pu faire. Comment

» remédier à ces abus étranges chez un peuple
» où tous les citoyens vivant pêle-mêle, sans
» distinction de rangs & de qualités, ne peu-
» vent conserver ni respects, ni égards pour
» les Magistrats auxquels ils doivent refuser
» de se subordonner? — Vous n'avez nulle
» connaissance de la République que je vous
» propose pour modele; ainsi vos préjugés
» ne m'étonnent point. Mais si vous aviez
» voyagé comme moi en Utopie; si vous
» aviez fait, pendant cinq ans, une étude
» réfléchie de ses lois & de ses coutumes,
» vous avoueriez, sans balancer, qu'il n'est
» point de Nation, si bien policée que vous
» la supposiez, dont le gouvernement puisse
» l'emporter sur le sien. Ah! je serais encore
» habitant de cette Isle fortunée, si l'envie dé-
» mésurée d'en raconter les merveilles à mes
» proches & à mes amis, ne m'en avait fait
» sortir presque malgré moi.

» Je vous avoue, dit Pierre Gilles, que
» vous aurez bien de la peine à me persua-
» der qu'il existe dans ce nouveau monde,
» que vous vantez tant, un peuple plus
» éclairé, mieux gouverné qu'aucun de ceux
» qui habitent notre hémisphere, où les es-
» prits ne sont pas moins profonds & subtils,
» où les Monarchies & les Républiques sont

» plus anciennes, où le long usage, en un mot,
» des Arts libéraux & mécaniques a fait dé-
» couvrir tant de moyens surprenans de multi-
» plier les commodités, les agrémens de la
» vie, & de les porter à leur plus haut pé-
» riode. Remarquez que je ne vous parle pas
» ici de ces découvertes précieuses que l'on
» doit au hasard, & auxquelles l'esprit hu-
» main n'aurait jamais pu parvenir. — Quant
» à l'ancienneté des Etats, vous en parleriez
» plus pertinemment, reprit Raphaël, si vous
» aviez lu l'histoire des Utopiens. En la sup-
» posant fidele, on voit qu'il existait chez eux
» des villes bien peuplées & florissantes, avant
» que l'on connût des hommes sur notre hé-
» misphere. Pour les inventions de l'esprit
» humain, les découvertes & les progrès faits
» dans les arts, j'estime que les deux Mondes
» ont sur ce point un pareil avantage. Au
» reste, si les Utopiens nous sont inférieurs
» du côté de l'esprit, ils sont sans contredit
» nos maîtres du côté de l'industrie, du juge-
» ment, & de l'activité. Leurs fastes nous ap-
» prennent que douze siecles avant notre abord
» chez eux, ils n'avaient aucune idée de tou-
» tes les connaissances des *Ultraquinoxiaux*,
» c'est le nom qu'ils donnent aux Européens.
» Mais à l'époque ci-dessus, un bâtiment

L'Anydre prend sa source à quatre-vingts milles au dessus d'Amaurote, d'une petite fontaine dont le courant se grossit de plusieurs rivieres qui s'y mêlent, & parmi lesquelles il s'en trouve deux assez considérables. Devant la ville, le lit du fleuve est de cinq cents pas de large; ses eaux, après s'être fort accrues encore dans leur cours, vont enfin se perdre dans l'océan, à soixante milles au dessous de la Capitale. Le flux & reflux s'y fait sentir à des heures très-régulieres, dans l'espace de trente milles au dessus de son embouchure; lors du reflux, ses eaux, repoussées par celles de la mer qui occupent son lit, contractent une certaine âcreté, qui est sensible à quelques milles encore au delà, mais elles s'adoucissent peu à peu; de sorte que celles qui coulent sous les murs de la ville, n'ont que leur goût naturel, qu'elles conservent jusqu'à leur source. Il regne un fort beau quai tout le long de la riviere; & pour traverser à l'autre bord, qui est aussi garni de maisons, on a construit un pont tout en pierres de taille dans l'endroit où la ville se trouve à une plus grande distance de la mer. Ainsi les vaisseaux parcourent le canal en pleine liberté, & on n'est point obligé d'abattre leur mâture, pour passer sous les arches.

arches. Il sort du sein de la montagne, sur laquelle la ville est bâtie, une autre riviere; quoiqu'elle soit moins considérable que l'Anidre, dans lequel elle se jette, après avoir traversé Amaurote, elle ne laisse pas d'avoir ses agrémens & ses commodités. Par plusieurs lignes de circonvallation qu'ils ont tracées, les Amaurotes ont enfermé sa source dans l'enceinte même de leur ville. Leur but, en prenant cette sage précaution, a été, au cas qu'ils eussent un siége à soutenir, d'empêcher l'ennemi de leur couper ses eaux, ou de les empoisonner. Ils ont pratiqué sous terre des aquéducs bâtis en brique, qui fournissent de l'eau à la basse ville; & dans les quartiers où ils n'ont pu en procurer par cette voie, les habitans ont des citernes; l'eau du ciel qui les remplit, sert également à leurs différens usages. Trois côtés de la ville sont entourés d'une muraille aussi haute qu'épaisse, & fortifiée d'un grand nombre de tours, de bastions, & de parapets. Au pied de la muraille est un fossé large & profond, sans eau à la vérité, mais tout hérissé, tout couvert de broussailles & de haies vives, qui en rendent le passage impraticable. L'Anidre sert de fortification au quatrieme côté situé sur sa rive. Les rues sont percées commodément pour le charoi, &

pour garantir les habitans, des vents qui regnent en ces climats; elles ont vingt pieds de large. Les maisons, dont l'extérieur est de la plus grande simplicité, mais propre, sont toutes bâties les unes auprès des autres, sur les mêmes alignemens & dans la même forme. Cette symétrie réguliere dans tous les bâtimens offre un coup-d'œil très-agréable. Chaque maison a son jardin attenant. Tous ces jardins réunis paroissent n'en former qu'un seul, qui s'étend le long de chaque rue, & qui se trouve borné par le derriere de la rue parallele. Toutes les maisons ont deux portes, l'une desquelles donne sur le jardin, l'autre sur la rue. Il suffit de pousser ces portes à deux battans, pour les ouvrir; elles se rabattent d'elles-mêmes. Ainsi chacun a la liberté d'entrer quand il lui plaît; & comme ceux qui habitent ces maisons n'ont rien qui leur appartienne en propre, ils n'ont besoin ni de verroux, ni de ferrures, pour se mettre à l'abri des voleurs. Tous les dix ans, il se fait un déménagement général. Chaque famille cede la maison qu'elle occupe, pour prendre celle que le sort lui donne. Leurs jardins sont les seuls objets auxquels les Utopiens sont particulierement attachés, & dont ils prennent les plus grands soins. Ils y cultivent avec un

égal succès les plantes, les arbustes, les fleurs, les fruits & la vigne. Je n'ai vu nulle part des jardins plus fertiles & plus rians. Le plaisir d'en avoir un superbe pour sa propre satisfaction, n'est pas le seul motif qui détermine chaque Bourgeois à prendre tant de soins de celui qui lui est échu. C'est une émulation aussi douce qu'utile entre tous les citoyens, qui les porte à redoubler d'efforts, pour se surpasser les uns & les autres dans la culture & dans l'entretien de ces vergers délicieux. On prétend que le Fondateur de la République a pris lui-même toutes les mesures qu'il a jugées les plus efficaces pour conserver cet esprit d'émulation, dont il résulte un profit si clair pour le général & pour le particulier. Il est bon de vous dire que le plan actuel d'Amaurote est le même qu'Utope a tracé. Mais comme aucun établissement humain ne peut être parfait au moment de sa naissance, les descendans des premiers Républicains ont considérablement augmenté, par succession de tems, & les agrémens & les commodités de leurs maisons. Suivant les annales de ce peuple, recueillies avec autant d'exactitude que de vérité, & qui comprennent l'histoire de près de dix-huit siecles, on voit qu'à l'époque de la fondation de la Capitale, les maisons

» Morus ; jamais, non jamais il ne ſera poſſi-
» ble de fixer une forme de gouvernement
» juſte & heureux, chez un peuple où cha.
» que citoyen jouit du droit de propriété ;
» chez ce peuple où l'argent eſt le mobile uni-
» verſel de toutes les actions, où la fortune eſt
» l'unique diſpenſatrice des talens, des vertus,
» & de la conſidération, qui ne devrait appar-
» tenir qu'à ceux qui en ſont pourvus. Com-
» ment faire préſider la juſtice à l'adminiſtra-
» tion des affaires publiques, lorſque ces ci-
» toyens mal intentionnés, qui ſont autant de
» peſtes que l'Etat renferme dans ſon ſein,
» ſont en poſſeſſion des emplois les plus im-
» portans, les plus honorables, & les plus lu-
» cratifs ? Comment procurer le bonheur à
» une multitude infinie d'êtres raſſemblés,
» lorſque la patrie, qui eſt leur mere com-
» mune, témoigne une prédilection excluſive
» pour quelques-uns de ſes enfans, ſur leſ-
» quels ſa main libérale répand journellement
» & avec profuſion ſes plus rares bienfaits,
» tandis qu'agiſſant en vraie marâtre avec tous
» les autres, elle les repouſſe, les abandonne,
» & les voit d'un œil ſec lutter ſans ceſſe con-
» tre leur mauvais ſort, languir long-tems
» dans l'indigence la plus humiliante, & finir
» par en être les victimes ? Ces conſidérations,

Des Privilégiés.

» n'en doutez pas, redoublent mon eſtime &
» ma vénération pour le gouvernement ſi
» bien combiné, ſi ſalutaire des Utopiens.
» Leur code, quoique peu volumineux, con-
» tient néanmoins le nombre de lois ſuffiſant
» pour l'adminiſtration générale des affaires;
» chez eux la punition ſuit toujours le crime
» de fort près, & jamais la vertu ne reſte ſans
» récompenſe. La parfaite égalité de biens qui
» regne entre les citoyens, les met tous à même
» de jouir d'une douce aiſance. Quel con-
» traſte affligeant j'aperçois, lorſque je com-
» pare à celui-ci le tableau politique de tant
» d'autres nations! Ailleurs on voit conti-
» nuellement émaner des ordonnances, des
» arrêts, des réglemens de cent Tribunaux
» divers; & dans cette énorme promulgation
» de lois que l'on entaſſe les unes ſur les au-
» tres, on n'en trouve aucune juſqu'à ce jour
» qui imprime une marque aſſez diſtinctive
» ſur cette portion de biens dont chaque par-
» ticulier s'attribue la propriété, pour l'empê-
» cher de confondre ſes poſſeſſions avec celles
» de ſes voiſins. Je ne veux d'autre preuve de
» cette vérité, que cette multiplicité effrayante
» de procès, d'inſtances, de chicanes, qui re-
» naiſſent tous les jours, pour ne jamais finir.
» Lorſque je fais de ſérieuſes réflexions ſur

de l'Isle, cinquante-quatre grandes villes, qui ont, autant que le site du terrein sur lequel elles sont bâties a pu le permettre, la même exposition & la même forme. Elles se servent toutes du même idiôme, des mêmes coutumes, & sont gouvernées par les mêmes lois. Les plus proches de ces cités sont à vingt-quatre milles de distance ; les plus éloignées les unes des autres ne le sont que d'une journée de chemin à pied. De chacune de ces villes, trois citoyens, également respectables par leur âge & leur longue expérience, s'assemblent tous les ans à *Amaurote*, pour y traiter des affaires qui concernent l'Isle en général. Amaurote est la capitale du pays, parce que, se trouvant placée au centre, les Députés des autres villes peuvent tous s'y rendre avec une égale commodité. Le partage des terres labourables a été fait avec une proportion si exacte, que le territoire de chaque ville est au moins de vingt mille pas de circonférence. Quelques villes en ont davantage; ce sont celles qui sont plus éloignées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, chaque cité, satisfaite de la portion de terrein qui lui a été assignée, ne cherche point à en étendre les bornes. Cette heureuse modération vient de ce que les habitans des campagnes s'en regardent

moins comme les maîtres & les propriétaires, que comme de simples Cultivateurs. Chaque champ a sa métairie agréablement disposée, & pourvue de tous les instrumens nécessaire au labour & à l'agriculture. Ces maisons rustiques sont habitées par des citoyens qui y vont chacun à leur tour. Une famille qui a son domicile à la campagne, ne peut être composée moins de quarante personnes, tant hommes que femmes, & de deux esclaves. Un vieillard & une matrone sont à la tête de la maison, & la gouvernent. Il y a, sur trois cents de ces maisons, un Inspecteur général, qui est chargé de leur direction. Des quarante personnes qui composent chaque famille, vingt retournent tous les ans à la ville, après avoir fini leur apprentissage d'agriculture, qui est de deux ans; la ville en renvoie un pareil nombre à leur place. Ces nouveaux venus sont instruits par ceux qui, ayant déjà l'experience d'une année, sont en état de former des éleves; l'année suivante, ces derniers enseignent l'agriculture aux novices qui leur arrivent. On prend ces sages précautions, pour prévenir la cherté des grains, qui ne manquerait pas d'être occasionnée par l'impéritie des Laboureurs, s'ils arrivaient tous aux champs sans avoir aucune connaissance de leur culture. Le Législateur

n'établit cette émigration annuelle des habitans de la ville à la campagne, & de la campagne à la ville, que pour prévenir les dégoûts & l'ennui qu'éprouveraient à la fin des citoyens obligés de se livrer toute leur vie à des travaux fatigans, pour lesquels ils pourraient avoir d'ailleurs une répugnance naturelle. Nombre de ces Colons, qui font leurs délices de l'agriculture, & qui se trouvent bien à la campagne, obtiennent facilement la permission d'y rester tout le tems qu'il leur plaît. Leur emploi journalier est de mettre la terre en valeur, de pourvoir également à la multiplication & à la conservation du gros & du menu bétail, de faire des coupes de bois réglées, & d'en approvisionner les villes, en le chariant ou le voiturant à leur plus grande commodité, soit par mer, soit par terre. Ce que j'ai le plus admiré chez eux, c'est un art surprenant qu'ils ont pour faire éclore une prodigieuse quantité de poulets. Comme leurs poules ne couvent point, ils déposent un grand nombre d'œufs en certain lieu, où ils entretiennent une chaleur douce & égale. Dès que ces poussins sortent de leur coque, des valets de ferme, uniquement destinés à cet office, en prennent tous les soins nécessaires, & les élevent. Ils sont tellement habitués à ce métier, qu'ils

distinguent parfaitement entre eux tous ces petits animaux. Les Utopiens nourrissent fort peu de chevaux ; ceux qu'ils ont sont des plus fougueux ; ils ne les conservent que pour exercer leur jeunesse, & lui apprendre à les dompter. On ne se sert que de bœufs, tant pour le labour que pour le charois. Ils conviennent que cet animal, par sa lenteur, est bien inférieur au cheval, toujours vif, toujours impatient de marcher; mais ils trouvent au bœuf plus de doilité ; il a aussi plus de force & de nerfs ; il supporte plus long-temps la fatigue : & la principale raison qui les détermine à n'employer que lui, c'est qu'il n'est sujet à aucune de ces maladies qui mettent si souvent les chevaux hors d'état de rendre service. Une autre considération, appuyée sur leurs principes économiques, c'est que le bœuf coûte beaucoup moins à nourrir que le cheval, & que lorsqu'il cesse d'être propre au travail, il n'en est pas moins utile à l'homme, puisqu'il devient alors un de ses premiers alimens. Ils ne sement guere d'autre grain que du blé ; leur boisson est composée de vin, de cidre, de poirée, & d'une liqueur faite avec du miel & de la réglisse qui abondent dans le pays ; souvent ils ne boivent que de l'eau pure. Quoiqu'ils sachent précisément, car ils excellent

dans ce genre de supputation, la quantité de toutes les denrées qui se consomment annuellement dans la ville & aux champs, ils ne laissent pas de semer au delà de ce qu'exigent leurs propres besoins, & de nourrir plus de bétail qu'il ne leur en faut pour leur usage; ils font part du superflu à leurs voisins. Ils tirent de la ville tout ce qu'on ne trouve pas à la campagne, & ne sont pas obligés de payer, ou de rien donner en échange pour l'avoir. Le Magistrat auquel ils s'adressent, se fait un plaisir de leur donner *gratis* tout ce dont ils ont besoin. La plupart des Cultivateurs se rendent à la ville tous les mois, pour y célébrer un certain jour de fête. Au tems de la moisson, les Inspecteurs généraux du labourage font savoir aux Magistrats de la ville le nombre d'ouvriers qu'il est à propos de leur envoyer, & ils l'obtiennent sur le champ. Dès qu'ils sont arrivés, on commence la récolte, qui peut aisément se faire en un seul jour, si le tems est favorable.

CHAPITRE II.

Description des villes d'Utopie, & principalement de celle d'Amaurote sa capitale (1).

Qui a vu l'une de ces villes, peut dire en quelque façon qu'il les connaît toutes ; elles n'ont d'autre différence entre elles que celle qui provient du sol même qui leur sert d'emplacement. Je ne vous ferai donc la description que d'une seule ; & quoiqu'il importe fort peu de laquelle, je choisirai cependant *Amaurote*, comme étant la Capitale ; toutes les autres lui cedent le pas, parce que le Sénat y tient sa Cour. De quelle autre d'ailleurs pourrais-je vous parler plus pertinemment, que de celle où j'ai demeuré pendant cinq années de suite. Cette ville, qui a la forme d'un amphitéâtre carré, est agréablement située à mi-côte. Sa largeur, qui commence au dessous du sommet de la colline, s'étend environ deux mille pas, jusqu'au fleuve d'Anydre (2), qui baigne ses murs dans presque toute leur étendue.

---

(1) Amaurote, nom dérivé du grec, qui veut dire, *inconnu*.

(2) *Anydre* veut dire sans eau.

L'Anydre prend sa source à quatre-vingts milles au dessus d'Amaurote, d'une petite fontaine dont le courant se grossit de plusieurs rivieres qui s'y mêlent, & parmi lesquelles il s'en trouve deux assez considérables. Devant la ville, le lit du fleuve est de cinq cents pas de large; ses eaux, après s'être fort accrues encore dans leur cours, vont enfin se perdre dans l'océan, à soixante milles au dessous de la Capitale. Le flux & reflux s'y fait sentir à des heures très-régulieres, dans l'espace de trente milles au dessus de son embouchure; lors du reflux, ses eaux, repoussées par celles de la mer qui occupent son lit, contractent une certaine âcreté, qui est sensible à quelques milles encore au delà, mais elles s'adoucissent peu à peu; de sorte que celles qui coulent sous les murs de la ville, n'ont que leur goût naturel, qu'elles conservent jusqu'à leur source. Il regne un fort beau quai tout le long de la riviere; & pour traverser à l'autre bord, qui est aussi garni de maisons, on a construit un pont tout en pierres de taille dans l'endroit où la ville se trouve à une plus grande distance de la mer. Ainsi les vaisseaux parcourent le canal en pleine liberté, & on n'est point obligé d'abattre leur mâture, pour passer sous les

arches. Il sort du sein de la montagne, sur laquelle la ville est bâtie, une autre riviere ; quoiqu'elle soit moins considérable que l'Anidre, dans lequel elle se jette, après avoir traversé Amaurote, elle ne laisse pas d'avoir ses agrémens & ses commodités. Par plusieurs lignes de circonvallation qu'ils ont tracées, les Amaurotes ont enfermé sa source dans l'enceinte même de leur ville. Leur but, en prenant cette sage précaution, a été, au cas qu'ils eussent un siége à soutenir, d'empêcher l'ennemi de leur couper ses eaux, ou de les empoisonner. Ils ont pratiqué sous terre des aquéducs bâtis en brique, qui fournissent de l'eau à la basse ville ; & dans les quartiers où ils n'ont pu en procurer par cette voie, les habitans ont des citernes ; l'eau du ciel qui les remplit, sert également à leurs différens usages. Trois côtés de la ville sont entourés d'une muraille aussi haute qu'épaisse, & fortifiée d'un grand nombre de tours, de bastions, & de parapets. Au pied de la muraille est un fossé large & profond, sans eau à la vérité, mais tout hérissé, tout couvert de broussailles & de haies vives, qui en rendent le passage impraticable. L'Anidre sert de fortification au quatrieme côté situé sur sa rive. Les rues sont percées commodément pour le charoi, &

pour garantir les habitans, des vents qui regnent en ces climats; elles ont vingt pieds de large. Les maisons, dont l'extérieur est de la plus grande simplicité, mais propre, sont toutes bâties les unes auprès des autres, sur les mêmes alignemens & dans la même forme. Cette symétrie réguliere dans tous les bâtimens offre un coup-d'œil très-agréable. Chaque maison a son jardin attenant. Tous ces jardins réunis paroissent n'en former qu'un seul, qui s'étend le long de chaque rue, & qui se trouve borné par le derriere de la rue parallele. Toutes les maisons ont deux portes, l'une desquelles donne sur le jardin, l'autre sur la rue. Il suffit de pousser ces portes à deux battans, pour les ouvrir; elles se rabattent d'elles-mêmes. Ainsi chacun a la liberté d'entrer quand il lui plaît; & comme ceux qui habitent ces maisons n'ont rien qui leur appartienne en propre, ils n'ont besoin ni de verroux, ni de ferrures, pour se mettre à l'abri des voleurs. Tous les dix ans, il se fait un déménagement général. Chaque famille cede la maison qu'elle occupe, pour prendre celle que le sort lui donne. Leurs jardins sont les seuls objets auxquels les Utopiens sont particulierement attachés, & dont ils prennent les plus grands soins. Ils y cultivent avec un

égal succès les plantes, les arbustes, les fleurs, les fruits & la vigne. Je n'ai vu nulle part des jardins plus fertiles & plus rians. Le plaisir d'en avoir un superbe pour sa propre satisfaction, n'est pas le seul motif qui détermine chaque Bourgeois à prendre tant de soins de celui qui lui est échu. C'est une émulation aussi douce qu'utile entre tous les citoyens, qui les porte à redoubler d'efforts, pour se surpasser les uns & les autres dans la culture & dans l'entretien de ces vergers délicieux. On prétend que le Fondateur de la République a pris lui-même toutes les mesures qu'il a jugées les plus efficaces pour conserver cet esprit d'émulation, dont il résulte un profit si clair pour le général & pour le particulier. Il est bon de vous dire que le plan actuel d'Amaurote est le même qu'Utope a tracé. Mais comme aucun établissement humain ne peut être parfait au moment de sa naissance, les descendans des premiers Républicains ont considérablement augmenté, par succession de tems, & les agrémens & les commodités de leurs maisons. Suivant les annales de ce peuple, recueillies avec autant d'exactitude que de vérité, & qui comprennent l'histoire de près de dix-huit siecles, on voit qu'à l'époque de la fondation de la Capitale, les maisons

n'étaient d'abord que des huttes, des cabanes éparses çà & là, & toutes construites en bois, sans aucun apprêt; leurs couvertures, qui se terminaient en pyramides, n'étaient que de chaume. La bâtisse en est bien différente aujourd'hui. Toutes les maisons, élevées de trois étages, ont une façade en pierres de taille & en briques; l'intérieur est de moëlon, les toits sont plats, & enduits d'un certain plâtre ou ciment qui ne coute presque rien. Ce ciment est à l'épreuve du feu, & résiste aux injures de l'air tout autant que le plomb. Comme l'usage du verre est fort commun en ce pays, les habitans s'en servent pour les châssis de leurs fenêtres, & par ce moyen se garantissent du vent. D'autres emploient des châssis de toile très-fine, & imbibés d'une huile transparente, ou d'ambre fondu, ce qui produit deux bons effets. Le jour que l'on reçoit à travers ces carreaux est plus clair, & l'abri qu'ils fournissent contre le vent ou le serein, est plus solide.

CHAPITRE III.

De l'administration de la Justice, & des Magistrats.

A la tête de chaque trentaine de familles est un Magistrat qu'elles choisissent tous les ans. Il se nomme, suivant le vieux langage du pays, le *Syphogrante*, & suivant le langage moderne, le *Phylarque*. Un Directeur, jadis appelé *Tranibore*, aujourd'hui *Protophylarque*, commande à dix Syphograntes & aux trois cents familles de leurs districts. Enfin les Syphograntes, qui forment en tout un Corps de deux cents Magistrats, ont un Président. Ce sont eux-mêmes qui font son élection, & voici de quelle maniere ils y procedent. La ville étant distribuée en quatre quartiers, les habitans réunis de chaque quartier jettent leur vue sur un citoyen, qu'ils adoptent & qu'ils présentent au Sénat. De ces quatre personnes ainsi votées, les Syphograntes en élisent une pour Président. Cette élection se fait par la voie du scrutin, serment préalablement prêté par ceux qui y assistent, de choisir celui qu'ils jugeront le plus capable de bien mériter

Du scrutin pour les élections.

de la patrie. Quoique la place de Prince ou de Préſident ſoit à vie, on le deſtitue cependant, pour peu que l'on ſoupçonne qu'il viſe au deſpotiſme. Celle des Tranibores eſt annuelle ; on les continue néanmoins, quand ils la rempliſſent à la ſatisfaction du peuple. Tous les autres offices publics ne paſſent point le terme d'une année. Tous les trois jours, les Tranibores tiennent conſeil avec le Prince, & plus ſouvent encore, ſi le cas le requiert. On délibere dans ce Conſeil ſur les affaires d'Etat : on y examine auſſi celles des particuliers. Ces dernieres, qui ſont toujours en très-petite quantité, ſe jugent avec la plus grande diligence. Tour à tour deux Syphograntes ont ſéance au conſeil ; on n'y ſtatue rien concernant les affaires de la République, dont la motion n'ait été diſcutée & admiſe en plein Sénat trois jours auparavant. Hors de cette auguſte Aſſemblée, ou de celle des Etats Généraux, c'eſt un crime capital que de prononcer ſur les queſtions relatives à l'adminiſtration. On a voulu, par cette loi, prévenir les ligues que le Préſident & les Tranibores pourraient faire entre eux pour opprimer le peuple & changer la forme du Gouvernement. C'eſt par cette même raiſon que l'on renvoie les matieres les plus importanres à l'examen des Phylarques, qui

en conferent avec les familles de leur dépendance. Après une mûre délibération, ils font leur rapport au Sénat. Dans certains cas, on affemble les Etats Généraux pour décider des affaires majeures. Une coutume ftriétement obfervée par le Sénat, c'eft de ne jamais ftatuer fur une queftion, le jour qu'elle eft propofée; il en remet toujours la décifion à la féance prochaine. Ici l'intention du Légiflateur fut d'empêcher les jugemens précipités. Il favait que tout homme qui parle au hafard, aime mieux foutenir opiniâtrément une idée fauffe qui lui eft échappée, que de rifquer fa réputation en fe rétractant. Il connaiffait encore cette mauvaife honte qui nous ôte la liberté de revenir fur nos pas, lorfque nous nous fommes imprudemment avancés. Il voulut en conféquence donner aux Magiftrats le tems de l'examen & de la réflexion, préférables cent fois à cette préfence d'efprit, à cette promptitude de difcourir & de prononcer fur tout qualités funeftes, dont nos jeunes étourdis fe piquent fort mal à propos. Des Etats Généraux.

CHAPITRE IV.

Des Arts & des Artisans.

Ce peuple exerce une profeſſion commune aux deux ſexes, & dans laquelle tous ſont également verſés, c'eſt l'agriculture ; ils l'apprennent dès leur plus bas âge, ſoit par théorie, dans les écoles publiques, ſoit par pratique, dans les campagnes voiſines. Les jeunes gens vont voir travailler les anciens Laboureurs ; eux-mêmes mettent la main à la charrue, ce qui n'eſt pas moins un amuſement pour eux, qu'un exercice qui contribue ſingulierement à leur former une conſtitution robuſte, à leur donner de la vigueur, de la ſoupleſſe & de l'agilité. Outre cet art, qui leur eſt commun à tous, comme je viens de le dire, chaque habitant apprend un métier qui lui eſt propre. Les uns ſont ouvriers dans les manufactures d'ouvrages en laine, les autres ſe font Tiſſerands, ceux-ci Maçons, ceux-là Serruriers ou Charpentiers. Les autres Arts mécaniques occupent ſi peu de perſonnes, qu'il eſt même inutile d'en faire mention. La mode des habits eſt uniforme dans toute l'Iſle, & ne change jamais. La ſeule différence qu'on y re-

marque, est celle qui distingue les deux sexes, & les personnes mariées d'avec celles qui sont veuves ou célibataires. Au surplus, cette forme d'habit que chaque particulier se fait pour lui-même, est très-agréable; elle ne gêne aucun des mouvemens du corps, & est également propre à le garantir de la rigueur du froid & de l'excessive chaleur. Les femmes, ainsi que les hommes, apprennent un métier; comme elles ont moins de force que nous autres, elles ne s'occupent qu'à tricoter, à coudre, & à filer. Les ouvrages les plus rudes sont réservés aux hommes. Chaque enfant suit ordinairement la profession de son pere, qui lui est familiere, & comme naturelle. Si cependant un enfant annonce du goût & une vocation marquée pour un autre état, on le met en apprentissage dans une maison où l'on exerce le métier qui lui convient. Dans ce cas, ses parens & les Magistrats ont le plus grand soin que le jeune apprenti devienne le fils adoptif d'un pere de famille, généralement estimé pour ses bonnes mœurs & sa capacité. Chaque citoyen a la liberté d'apprendre plusieurs métiers, & de faire celui qui lui plaît davantage, à moins que le nombre suffisant d'ouvriers dans un art nécessaire ne vienne à manquer; alors le Magistrat oblige celui qui le professe,

de s'y adonner de préférence à tous les autres. L'emploi le plus important, je dirais presque l'unique fonction des Syphograntes, est d'avoir l'œil à ce que tout le monde fasse le meilleur emploi possible de son tems, & de veiller sur-tout à ce que personne ne se livre à la paresse. Les Utopiens ne sont cependant pas attachés au travail, ainsi que des chevaux qui tournent la meule sans relâche, & d'autres bêtes de somme qui n'ont jamais de repos. Cette contention continuelle est un esclavage dur, plus fait pour un galérien que pour un homme libre. Cette vie malheureuse & accablante, qui dans les autres pays est celle de tous les Artisans, n'est point connue en Utopie. Ainsi que chez nous, on divise le jour en vingt-quatre heures; on n'en consacre jamais que six au travail, trois avant midi, qui est l'heure du dîner. Après ce repas, on prend deux heures de récréation. Les trois autres heures du travail se terminent par le souper. On se couche sur les huit heures, on en dort à peu près autant; c'est à dire, qu'on se leve sur les quatre heures du matin. Il est permis à tout artisan d'employer, comme bon lui semble, tout le tems qui se trouve entre son sommeil, son travail & ses repas. Loin de le saisir avec avidité, pour s'abandonner à un

lâche repos, pour se plonger dans la débauche & dans l'ivrognerie, ils l'emploient tous à des jeux aussi innocens qu'instructifs; quantité d'ouvriers en profitent pour étudier les belles-lettres. Il n'est enjoint qu'aux personnes seules choisies par le Gouvernement pour apprendre les sciences relevées, d'assister aux leçons publiques qui s'en donnent tous les jours avant le lever du soleil; cependant les Colléges sont remplis d'une foule d'auditeurs empressés des deux sexes qui y accourent, pour entendre traiter les objets qui flattent le plus leur goût dominant. Ceux qui, pendant les heures de loisir, préferent aux études abstraites, qui ne sont pas de la compétence de tout le monde, l'exercice de leur métier sont fort libres à cet égard. On leur fait bon gré d'employer ce tems à multiplier les ouvrages d'un art utile à la société. Après souper, la récréation est d'une heure. En été, on s'amuse dans les jardins; en hiver, c'est dans les grandes salles à manger, qui sont communes à toute une famille. Dans ces réfectoires, ils font entre eux d'agréables concerts, ou ils s'entretiennent & dissertent paisiblement sur plusieurs matieres instructives. Loin d'eux ces jeux insensés du hasard, que l'avarice inventa de concert avec la friponnerie; ils ne les connaissent pas même

de nom. Ils en ont deux, qui ont quelque rapport avec celui des échecs; l'un consiste en une espece de guerre algébrique, dans laquelle les nombres se livrent bataille, & cherchent à se faire prisonniers; l'autre est un combat entre les vices & les vertus figurés: on y voit tous les efforts, tous les grands mouvemens de ces ennemis naturels & irréconciliables, fort ingénieusement représentés: on y apperçoit le choc & le désordre des vices qui s'entre-détruisent, & leur ligue puissante contre les vertus. On distingue dans les premiers les plus terribles antagonistes de telle ou telle de ces dernieres, & les moyens d'attaque qu'ils emploient contre elles. Ici on voit qu'ils déploient toutes leurs forces, là qu'ils se replient sur eux-mêmes, & qu'ils se bornent à la guerre de ruse. La belle & vigoureuse défense des vertus est également bien développée: on voit les moyens qu'elles emploient pour combattre les vices avec succès, & les avantages signalés qu'elles remportent sur eux; en un mot, ce jeu offre un plan régulier de bataille, qui retrace aux yeux tous les campemens, toutes les marches & contre-marches que font deux armées ennemies pour s'arracher mutuellement la victoire, & la fixer en leur faveur.

Mais je crois nécessaire, pour ne pas vous

expoſet à tomber dans quelque erreur, d'entrer ici dans un détail plus circonſtancié, au ſujet de l'emploi du tems (1) des Utopiens. Je vous ai dit qu'ils ne travailloient que ſix heures; peut-être ne concevez-vous pas qu'un travail ſi court puiſſe ſuffire pour leur fournir tout ce qui eſt de néceſſité premiere, ou d'agrément utile dans la vie? Cependant, loin de manquer de rien, ils ſont pourvus de tout, même au delà de leurs beſoins. Pour vous convaincre de la poſſibilité de ce que j'avance, faites attention, je vous prie, à la grande partie du peuple qui reſte oiſif chez les autres Nations. Premierement, les femmes compoſent une moitié du monde; mais dans les pays où elles travaillent, les hommes nés lâches & pareſſeux, paſſent toute leur vie dans une honteuſe léthargie. Supputez encore le nombre des Eccléſiaſtiques & des Moines: que de fainéans! que de gens oiſifs! Ajoutez à ceux-ci les riches, les propriétaires de fonds, les Gentilshommes, & les Seigneurs; n'oubliez pas ſur-tout leur nombreuſe valetaille, ces régimens de mauvais ſujets, de vagabonds, de li-

Des Moines & autres oiſifs.

(1) On ne peut rien de plus ſage & de plus judicieux que cet important morceau ſur l'emploi du tems. Quelle matiere de réflexions pour tous nos Politiques!

bertins qui sans cesse les entourent & se pressent sur leurs pas ; calculez enfin ces légions formidables de mendians, de gens qui, pour vivre sans travailler, se disent malades, contrefont les impotens & les infirmes, quoiqu'ils soient gros & gras, & tout aussi bien portans que vous & moi. Tout compte fait & débattu, vous verrez qu'il s'en faut bien que, dans nos pays, la quantité des Artisans & des Ouvriers soit aussi considérable que vous vous l'étiez d'abord imaginé. Autre observation. Combien, parmi ces Ouvriers & ces Artisans, ne s'en trouve-t-il pas qui font des métiers très-peu nécessaires à la société ? Mais il est moralement impossible que ces arts profanes, ces arts corrupteurs & pestilentiels n'abondent pas dans un Etat où l'on soudoye l'industrie, où l'on force le génie à se prostituer à prix d'argent. Si, de nos jours, les Artisans ne s'adonnaient qu'aux seuls métiers dont on ne peut absolument se passer, l'abondance des choses essentielles seroit si grande, qu'elles n'auroient plus de valeur, & la main-d'œuvre du Fabricant ne lui rapporterait bientôt plus de quoi vivre. Si donc tous ces individus qui s'occupent d'arts inutiles ; si tous ces fainéans, dont un seul consume le produit du travail de deux Ouvriers ; si tous les gens de luxe & de bonne chere

s'appliquaient à l'exercice des feules profeffions indifpenfables, vous concevez fans peine le peu de temps qu'il leur faudrait pour nous fournir tout ce que les befoins, les commodités, & même les plaifirs naturels & honnêtes peuvent exiger. C'eft ce que l'expérience prouve clairement en Utopie. A peine compte-t-on dans la Capitale & dans fes environs, cinq cents perfonnes des deux fexes, ayant l'âge & les forces requifes pour le travail, qui en foient exemptes? Les lois en difpenfent les Syphograntes; mais eux-mêmes, jaloux de donner le bon exemple, ne s'en difpenfent pas. Les autres, qui jouiffent encore du privilége d'exemption, font ceux que leur propre vocation & le vœu du peuple, fur l'avis des Prêtres & du confentement des Magiftrats, appellent à la connaiffance des fciences métaphyfiques. Si, parmi ces fujets, il s'en rencontre un dont le génie & la capacité ne répondent pas à l'efpérance qu'on en avait d'abord conçue, de l'Académie on le fait auffitôt defcendre à la boutique. Si au contraire un Artifan profite avec ardeur du tems de fes récréations pour s'inftruire, & fait de rapides progrès dans les Belles-Lettres, du rang de fimple Ouvrier, on l'éleve à celui des Savans. C'eft dans ce dernier ordre, plus éclairé que

tous les autres, que l'on choisit les Députés aux assemblées, les Prêtres, les Tranibores, & même le Président du Sénat, ou, si vous voulez, le Prince, Chef de la République. Autrefois on le nommoit *Barzane*, aujourd'hui on l'appelle l'*Ademe*. A la réserve des Lettrés, tous les autres particuliers d'une ville étant astreints à embrasser une profession mécanique, utile à la société, il est aisé de concevoir qu'on vient à bout de pourvoir à tout, & en fort peu de tems.

A tout ce que je viens de vous dire, j'ajouterai, pour derniere observation, qu'en raison du bon ordre que les Utopiens mettent dans leurs affaires, ils s'épargnent ces embarras & ces difficultés sans nombre, que chez les autres peuples les Ouvriers ont quelquefois toutes les peines du monde à surmonter.

De la bâtisse des maisons.

Vous conviendrez, par exemple, que chez nous, les soins & les frais extraordinaires que coûtent la bâtisse entiere, ou les réparations, viennent de ce que les enfans dissipés laissent tomber en ruine, par leur coupable négligence, des maisons que leurs peres attentifs avoient toujours entretenues en très-bon état. N'arrive-t-il pas journellement que, faute de quelques menues réparations, la reconstruction urgente d'une partie essentielle d'un bâtiment

bâtiment nous jette dans des dépenses énormes? N'eſt-il pas encore ordinaire de voir un héritier vain & orgueilleux, regarder d'un œil de dédain la maiſon qui vient de lui écheoir, la traiter de *bicoque*, la laiſſer dépérir, &, coûte qui coûte, élever un hôtel ſpacieux & magnifique ſur un terrein qu'il achete au poids de l'or? Aucun de ces abus n'a lieu en Utopie. Dès que le Gouvernement a une fois aſſigné les emplacemens propres à bâtir, il ne permet preſque jamais d'en changer. Les habitans font toujours les réparations néceſſaires à tems, & plus ſouvent ils les préviennent; auſſi leurs maiſons durent-elles des ſiecles: les Ouvriers ſeraient même expoſés à ſe trouver ſans ouvrage, ſi d'ailleurs ils n'étaient continuellement occupés à charier des matériaux, à les amaſſer, à les mettre en état d'être employés dès que le beſoin le requiert. C'eſt ce qui fait qu'on voit le lendemain s'élever à ſon comble, la maiſon que la veille on a vu ſortir de ſes fondemens.

Quant aux Tailleurs, jamais la beſogne ne les preſſe. Tous les Artiſans ne portent dans leurs boutiques ou dans leurs ateliers, qu'un habit de peau, qui leur dure ſept ans. Si leurs affaires les appellent en ville, ils paſſent par deſſus leur habit de travail un ample pourpoint, De l'habillement.

dont ils s'enveloppent. Ce dernier vêtement, qui eſt commun aux citoyens de toutes les claſſes, a la couleur naturelle de la laine avec laquelle le drap eſt fabriqué : ils en uſent beaucoup moins que par-tout ailleurs. La fineſſe du drap n'eſt d'aucun prix à leurs yeux ; ils ne recherchent que ſon extrême propreté, & ſur-tout ils s'épargnent toutes ces façons qui ſont ſi diſpendieuſes pour nous. Il en eſt de même du linge, dont ils font le plus grand uſage. La ſeule qualité qu'ils eſtiment dans la toile, c'eſt ſa blancheur ; ils en ſont tous fort curieux ; tandis que chez nous un particulier qui n'a dans ſa garde-robe que cinq ou ſix habits de drap, & autant d'étoffe de ſoie, & même dix ou douze, ne peut pas dire qu'elle ſoit bien montée, un Utopien trouve dans ſes principes d'économie les moyens d'être toujours à la mode de ſon ſiecle, de pouvoir ſe préſenter par-tout, & de n'avoir cependant beſoin que d'un ſeul habit en deux ans. On ſe moquerait avec raiſon d'un particulier qui affecterait d'en avoir davantage ; car il n'en ſerait ni mieux paré, ni plus à couvert de l'intempérie des ſaiſons. C'eſt par une ſuite de cette ſage économie, qu'avec peu de métiers, & beaucoup d'Artiſans, tout abonde à tel point dans le pays, que, faute d'occupations

plus pressantes, on voit souvent les Bourgeois sortir par bandes de la ville, & courir, de gaîté de cœur, raccommoder un grand chemin, réparer une chaussée, renforcer une digue, ou employer leur tems à plusieurs autres travaux publics de ce genre. Je vous le répete, tout cela se fait de bonne volonté. En pareil cas, la regle des Magistrats est de ne contraindre personne. Quand la ville est bien pourvue, & que tout se trouve en bon état, alors on abrege le tems du travail. L'intention du Gouvernement n'est point de faire perdre ce tems dans des ouvrages absolument superflus; il veut au contraire que chaque citoyen, après avoir rempli la tâche qu'on a droit d'exiger raisonnablement de lui, ait, de son côté, le droit de jouir paisiblement, & en pleine liberté, du reste de ses journées. En diminuant, autant que cela ne nuit point à l'intérêt public, les heures du travail manuel, son but est d'en laisser davantage pour l'étude, pour la culture de l'esprit, & la perfection du cœur; avantages inestimables, dans lesquels les Utopiens font consister leur souveraine félicité.

CHAPITRE V.

Du Commerce des Utopiens.

Je crois devoir vous parler maintenant du commerce des Utopiens, & vous faire connoître la maniere dont ils font entre eux l'échange des diverſes choſes néceſſaires à la vie. La ville eſt peuplée de pluſieurs familles, qui ſont compoſées de tous les parens de différentes branches. Dès qu'une fille ſe marie, elle paſſe dans la famille de ſon époux; pour les enfans mâles & les neveux, ils reſtent dans leur propre famille, & doivent une entiere obéiſſance au Chef, à moins que ſon grand âge ne l'ait privé du jugement: en ce cas, c'eſt le plus proche & le plus ancien des parens que l'on met à la tête de la maiſon. Chaque ville contient ſix mille familles, ſans compter celles des Magiſtrats. Pour que la population ſe ſoutienne toujours au même degré, on a fait le reglement ſuivant. Chaque famille ne doit avoir ni moins de dix, ni plus de ſeize perſonnes adultes. Comme il ſerait difficile de fixer le nombre des individus au deſſous de l'âge de puberté, le Légiſlateur n'en a point parlé. Le réglement ſur la quantité des adultes

s'obſerve avec tant de rigueur, qu'on réunit aux familles qui n'ont pas le nombre preſcrit, les ſurnuméraires qui ſe trouvent dans les autres. Quand toutes les familles d'une ville ſont complettes, on fait paſſer l'excédent des jeunes gens dans les villes qui éprouvent quelque perte du côté de la population. S'il arrive que la République ait plus d'habitans que ſon ſol n'en peut nourrir, alors on tire de chaque ville un certain nombre de citoyens qu'on tranſporte ſur le continent voiſin, dont les habitans ont beaucoup plus de terres labourables qu'ils n'en peuvent mettre en valeur. Ces nouveaux Colons continuent à ſuivre les coutumes d'Utopie, à ſe gouverner ſelon ſes lois; ils conſervent ſur-tout pour la Mere-Patrie un attachement inviolable. Ils offrent d'abord leur alliance aux Naturels de la Colonie; ſi ceux-ci l'acceptent, il en réſulte un avantage réciproque; car les Utopiens, à force de travaux, & par leur induſtrie, parviennent à dompter la Nature ingrate de ces climats, & le ſol qui, avant leur arrivée, ne pouvait ſuffire aux beſoins d'une peuplade, offre bientôt l'abondance à deux grands peuples.

Si les anciens habitans refuſent de faire ſociété avec eux, & de vivre ſuivant leurs lois, ils levent auſſi-tôt la hache, leur déclarent

la guerre, les combattent, & les chassent du pays, dont ils se rendent maîtres absolus. Vous remarquerez à ce sujet que les Utopiens estiment que la guerre la plus juste est celle qu'on entreprend pour conquérir une contrée, que ses habitans, également avares, jaloux & paresseux, ne veulent ni cultiver, ni laisser cultiver par ceux qui sont déterminés à ne point épargner leurs bras pour répondre au vœu de la Nature. Ne sait-on pas, disent-ils, que cette Mere commune de tous les hommes a abandonné par indivis la terre à ses enfans, pour la faire valoir, pour tirer de son sein leur subsistance? Si quelque calamité extraordinaire, comme la peste, dont ils ont deux fois éprouvé les ravages depuis leur fondation, diminue à tel point la population d'une ville, qu'on ne puisse la réparer, sans porter un préjudice notable à celle des autres villes; alors, plutôt que d'enfreindre les réglemens faits à ce sujet, ils rappellent chez eux leurs Colons; car ils aiment mieux dépeupler une Colonie, que de souffrir la moindre diminution dans aucune des villes de la République. Mais j'en reviens à l'administration domestique de chaque famille. Le plus ancien en est, comme je vous l'ai déjà dit, le Supérieur. Les femmes servent leurs maris, les enfans leurs peres, & les jeunes

gens sont soumis aux vieillards. Chaque ville est divisée en quatre quartiers égaux. Au centre de chaque quartier se trouvent des marchés publics, qui sont abondamment pourvus de toutes les denrées nécessaires au peuple. Ce qui flatte le plus, c'est l'admirable propreté qu'on aperçoit dans tous les magasins qui regnent autour de la place; c'est là, c'est dans ces magasins que tous les Artisans portent le tribut de leur travail & de leur industrie. Les Chefs de famille vont demander dans ces dépôts publics tout ce dont ils ont besoin pour eux & pour les personnes de leur dépendance; ils l'obtiennent sans bourse délier & sans donner de gages. On est d'autant plus empressé à leur donner tout ce qu'il leur faut, que l'abondance de tout est réellement extraordinaire. On est d'ailleurs bien persuadé qu'aucun particulier n'exigera rien au delà de ses besoins. Quel motif plausible déterminerait un citoyen à faire des amas superflus, quand il est assuré qu'à sa premiere demande on lui fournira toujours un ample nécessaire? La crainte de n'en avoir jamais assez, produit cette rapacité vorace que l'on remarque dans tous les animaux. L'homme le moins raisonnable de tous est travaillé d'une manie bien plus étrange; il aspire sans cesse, dans son fol orgueil, à dominer sur

Des Marchés.

ses semblables; il veut les éblouir par le fastueux appareil de sa puissance & de sa grandeur. Rempli d'une sotte vanité, il se fait gloire de posséder plus à lui seul que cent autres ensemble; prétentions absurdes, avarice infame, détestable gloriole, vous ne fîtes jamais le tourment de nos sages insulaires. L'unique satisfaction de leurs besoins est le terme de tous leurs désirs. Attenant les magasins dont je viens de vous parler, sont les halles, où l'on porte certains comestibles, comme le pain, les herbages, les fruits, & les légumes. Les boucheries, les marchés aux poissons & aux volailles sont hors de la ville, sur les bords de la riviere: on a choisi le voisinage de l'eau, pour procurer à ces endroits la propreté qui leur est si essentielle, & sans laquelle ils ne seraient que d'infects cloaques. Les esclaves seuls exercent la profession de Bouchers. On a craint avec raison que les citoyens, en se familiarisant dans l'art d'égorger les animaux, ou de les assommer, ne perdissent peu à peu cette heureuse sensibilité, cette douceur naturelle, qualités si cheres & si précieuses à tous les cœurs bien nés. Quant à l'emplacement des tueries & des étaux, on a encore eu en vue, en les transportant hors de l'enceinte des villes, de prévenir les maladies épidémiques que les

Des Boucheries.

exhalaiſons qui corrompent l'air, ne manquent point à la longue d'occaſionner. Il y a dans chaque rue pluſieurs grands hôtels, qui tous ont un nom particulier, & ſont bâtis a une égale diſtance l'un de l'autre. C'eſt dans ces lieux diſtingués que les Syphograntes font leur domicile. A chaque côté latéral de leur demeure ſont ſitués, moitié par moitié, les maiſons des trente familles qu'ils ont ſous leur direction. Aux heures des repas, elles ſe rendent dans le vaſte réfectoire de l'hôtel du Syphogrante, pour y manger en commun. Les pourvoyeurs de ces différens hôtels vont à une heure fixe aux marchés & à la halle; & ſur la liſte qu'ils préſentent des perſonnes qu'ils ont à ſervir, on leur diſtribue toutes les proviſions de bouche qui leur ſont néceſſaires. Un des principaux objets qui fixe l'attention des Magiſtrats, c'eſt le ſoin des malades; ils ſont traités dans des hôpitaux publics, qui ſont au nombre de quatre, ſitués proche les portes de la ville; ils ſont ſi vaſtes, qu'on les prendrait volontiers pour autant de gros bourgs. Quelle que ſoit la quantité des malades, les Magiſtrats veulent qu'ils ſoient à leur aiſe; ils veillent ſur-tout à ce qu'on ne permette aucune cohabitation entre ceux qui n'ont que des maladies purement accidentelles, & ceux qui ſont atta-

Des Hôpitaux.

qués de maladies contagieuses, La pharmacie de chaque hôpital est des plus complette, les gardes-malades sont des plus attentifs, & les Médecins des plus habiles. Je vous assure, en un mot, que tout ce qui peut contribuer au prompt rétablissement des malades, s'y trouve réuni. On ne contraint personne d'aller se faire traiter dans les hôpitaux; mais il n'est aucun Utopien, qui, se voyant attaqué d'une maladie sérieuse, ne s'y rende de son plein gré; il est persuadé qu'il y sera soigné avec plus de zele & d'empressement encore que dans sa maison. Quand le pourvoyeur des malades a fait le choix des viandes ordonnées par les Médecins, ce qui reste de meilleur dans les boucheries est divisé par portions égales, pour l'approvisionnement de chaque réfectoire. On ne manque pas de servir d'abord le Prince, les Pontifes, les Tranibores, les Députés, & les Etrangers. Ces derniers sont toujours en petit nombre. Durant leur séjour dans l'Isle, ils sont défrayés de tout par le Gouvernement. Aux heures des repas, un héros sonne de la trompette; toutes les familles d'une *Syphograntie*, à l'exception des malades, se rendent aussi-tôt au réfectoire. Après que les salles sont fournies, le particulier a la liberté d'emporter des viandes chez lui, pour y man-

ger, si bon lui semble; dans ce cas, on présume qu'il a de bonnes raisons pour en agir ainsi. Il n'est donc pas défendu de dîner ou de souper chez soi; mais fort peu de gens prennent cette habitude. En premier lieu, c'est qu'elle blesserait les usages de la civilité, fort estimée chez les Utopiens; en second lieu, c'est qu'il serait peu raisonnable de prendre la peine d'apprêter un mince dîner au logis, tandis qu'on en a un tout préparé & beaucoup meilleur à sa porte. Les esclaves seuls sont chargés des travaux les plus rudes, & des offices les plus bas, sois au réfectoire, soit à la cuisine. Le soin d'apprêter les mets, de mettre le couvert, ne regarde que les femmes; tour à tour celles de chaque famille sont chargées de ce détail. On dresse toujours trois tables, & plus s'il est nécessaire. Les hommes sont assis du côté du mur, les femmes se placent vis-à-vis, afin que s'il leur prend quelque faiblesse, comme il arrive souvent à celles qui sont enceintes, elles puissent se lever & sortir du réfectoire sans déranger personne. En cas d'incommodité, elles vont dans la chambre des nourrices, qui n'est séparée de la salle à manger que par un mur mitoyen. Là, celles qui nourrissent, trouvent toujours du feu, de l'eau propre, & des langes tout prêts pour changer

leurs enfans, qu'elles peuvent, à leur aise & tant qu'il leur plaît, égayer par leurs tendres caresses. Chaque mere allaite ses enfans, à moins que les maladies (*ou la disposition de son tempérament*) ne le lui permettent pas. Dans ces deux cas, les épouses des Syphograntes cherchent promptement une nourrice à l'enfant; elles n'ont aucune peine à en trouver. Toutes celles qui sont en état de nourrir, s'offrent de bon cœur pour remplir ce ministere sacré, qui est l'objet de la plus grande vénération des femmes d'Utopie. Le nourrisson devient alors le fils adoptif de celle qui lui a donné son lait; toute sa vie il conserve pour elle les sentimens qu'un bon fils doit avoir pour sa propre mere. Les enfans au dessous de cinq ans restent à la chambre des nourrices. Ceux au dessus de cet âge, tant filles que garçons, servent au réfectoire, ou s'ils ne sont pas assez forts pour servir, ils se tiennent debout dans un silence respectueux derriere ceux qui sont à table. Leurs parens & leurs amis leur présentent par intervalle quelques morceaux de pain & des viandes découpées, qu'ils mangent à la hâte; car ils n'ont pas d'autre tems pour prendre leurs repas. La premiere table de toutes est celle qui occupe le fond de la salle. La place du milieu est la plus honorable & la

plus élevée ; elle domine ſur toutes : c'eſt celle du Syphogrante ; ſon épouſe eſt à ſa droite, & les deux vieillards les plus anciens ſont à ſa gauche. Il eſt bon de vous dire que la diſtribution des convives eſt de quatre par quatre. Si le Temple ſe trouve dans cette Syphograntie, le Miniſtre & ſon épouſe prennent place auprès du Magiſtrat, comme devant naturellement préſider à l'aſſemblée : on mêle enſuite les jeunes gens avec les perſonnes d'un âge mûr. Ces dernieres ont l'inſpection ſur eux ; & comme on ne peut rien dire, ni rien faire dans ces réfectoires qui ne ſoit vu ou entendu, le reſpect qu'imprime le grand âge, retient les étourdis. Si par haſard il leur échappe quelque parole trop libre, ou quelque geſte déplacé, les anciens qui ſont auprès d'eux les reprennent ſur le champ, & leur impoſent ſilence. On ne ſert point toute une file de ſuite, mais on préſente les mets les plus ſucculens, d'abord aux perſonnes les plus âgées, dont les places ſont diſtinguées ; enſuite on diſtribue ſans façon à la jeuneſſe tout ce qui reſte ſur les plats. Les vieillards partagent, ſi bon leur ſemble, avec leurs voiſins, ce qu'ils ont de plus appétiſſant. La quantité de mets délicats n'eſt pas aſſez abondante pour les prodiguer indiſtinctement à

tous les convives. Quoique, par égard pour l'âge, on destine les meilleurs morceaux aux Chefs de famille, cela n'empêche pas que chacun ne soit bien nourri, & même ne fasse bonne chere. Au commencement du dîner & du souper, on lit quelque traité de morale. Cette lecture est fort courte, parce qu'on craint qu'elle ne devienne plus fastidieuse qu'instructive. Dès qu'elle cesse, les peres entament la conversation, qui roule ordinairement sur des sujets agréables & divertissans; ils ne se permettent jamais cependant le récit d'aucune anecdote scandaleuse, ou aucune saillie indécente. Ne vous imaginez pas qu'ils vous étourdissent par leur babil tout le long du repas; non, ils laissent très-volontiers le champ libre aux jeunes gens, auxquels même ils font beau jeu. C'est dans ces momens où la liberté de la table leur permet de déployer leur esprit, qu'on est plus à portée de le connaître & d'en juger. Le dîner n'est pas, à beaucoup près, aussi long que le souper. Ils pensent qu'en surchargeant à midi son estomac de nourriture, le corps, affaissé par les fonctions laborieusesde la digestion, perd les forces nécessaires pour le travail; le soir on peut, sans inconvénient, contenter son appétit, parce que l'inaction du corps pendant la nuit, & le sommeil sont deux ex-

cellens digeſtifs. On exécute toujours, durant le ſouper, différentes ſymphonies, & les deſſerts y ſont exquis. Les caſſolettes ſont allumées, & répandent les odeurs les plus ſuaves dans l'intérieur de la ſalle; enfin on n'oublie rien de tout ce qui peut flatter & chatouiller les ſens des convives; car nos Utopiens adoptent pour maxime que toute volupté, dont la ſuite n'eſt point dangereuſe, eſt légitime & permiſe. Tel eſt le genre de vie que l'on mene à la ville: celui de la campagne eſt un peu différent. Comme les habitations y ſont plus éloignées les unes des autres, chaque Colon mange en ſon particulier. Au ſurplus, il s'en faut bien qu'on manque de vivres aux champs, puiſque c'eſt leur territoire même qui fournit les proviſions de la ville.

CHAPITRE VI.

Des Voyages des Utopiens.

Quand il prend fantaiſie à un Utopien de voyager, ſoit pour aller voir ſes amis qui habitent dans une autre ville, ſoit pour connaître le pays, il en obtient, ſans difficulté, la permiſſion des Syphograntes & des Tranibores, à moins que ſa préſence & ſon aſſiduité au tra-

vail ne ſoient d'une abſolue néceſſité pour ſes concitoyens. D'ordinaire, les voyageurs marchent par caravane ; ils ſont munis d'un paſſe-port du Prince, qui, jour pour jour, fixe la durée de leur voyage. On leur donne un chariot avec un eſclave public, pour le conduire, & avoir ſoin des bœufs qui y ſont attelés. S'il ne ſe trouve point de femmes dans la caravane, les hommes aiment mieux aller à pied, & laiſſent là le char, qui retarderait leur courſe. Ils n'emportent rien dans leur tournée ; ils ſont traités *gratis* tout le long de la route. On leur fournit tout ce dont ils ont beſoin. Chez les différens particuliers où ils logent, l'hoſpitalité s'exerce avec tant de courtoiſie & de ſi bonne grace, que les voyageurs ne s'aperçoivent jamais qu'ils ſont hors de chez eux. Celui qui paſſe plus d'un jour dans un endroit, y travaille de ſon métier, & les Artiſans ſes confreres ont pour lui toutes les déférences imaginables. Si quelqu'un s'aviſe de quitter ſes foyers ſans permiſſion, & de ſe mettre en voyage ſans un paſſe-port du Prince, on le ramene comme un fuyard, dès qu'on peut l'attraper, & il eſt ſévèrement repris de juſtice ; s'il tombe dans la récidive, il perd ſa liberté. Un Utopien ne peut faire le tour de la ville & parcourir les champs voiſins, ſans

De l'Hoſpitalité.

ſans l'agrément de ſon pere & de ſa femme : comme il ne trouve ni à boire, ni à manger, il eſt obligé de revenir aux heures préciſes du travail, s'il veut dîner ou ſouper. A cette condition, on lui permet de ſe promener, pendant la récréation, hors des murs de la ville, qui n'en ſouffre aucun préjudice, puiſqu'il eſt contraint d'y rentrer au moment où il devient utile. Vous concevez, d'après ce que je viens de vous dire, qu'on a mis tout en œuvre pour forcer l'oiſiveté juſques dans ſes derniers retranchemens. On ne rencontre, dans toute l'étendue de l'Iſle, ni cabaret, ni tabagie ; point de ces lieux infames de proſtitution ; point de ces Académies de jeu, où ſouvent, au péril de leur vie, les dupes font le profit des eſcrocs & des fripons. L'œil vigilant du miniſtere embraſſe tellement toutes les parties de la police, qu'il faut, bon gré malgré, faire un bon emploi de ſon tems, ſoit en travaillant, ſoit en ne prenant aux heures de loiſir que des délaſſemens honnêtes. L'abondance eſt l'heureuſe ſuite de ces ſages meſures ; & comme la répartition des biens eſt égale & commune entre tous les citoyens, on ne connaît en Utopie ni pauvres, ni mendians. Dans l'Aſſemblée des Etats Généraux, qui ſe tient tous les ans à Amaurote, & où aſſiſtent trois

Des Etats Généraux.

Députés de chaque ville, on présente un état détaillé de toutes les productions de chacune de ces villes & de leur territoire. Après l'examen qui en est fait, on établit une balance exacte de rapport & de consommation entre toutes, après on donne à celles qui se ressentent de la disette, le superflu de celles qui ont de tout à foison. Ce don est gratuit, & sans espoir de retour. Si, l'année suivante, la ville qui a donné, vient elle-même à manquer, elle ne va point demander ce qu'il lui faut à celle qui a reçu son superflu, mais elle accepte ce qui lui manque de la premiere ville qui s'offre à le lui fournir. Tous ces prêts & ces échanges se font sans aucune vue d'intérêt : on les regarde comme autant de devoirs naturels, dont on ne saurait se dispenser sans inhumanité. De pareils traits vous prouvent assez sans doute que toute la République ne compose qu'une seule & même famille. Comme on ignore si l'année qui suit la derniere récolte sera bonne ou mauvaise, on a grand soin de toujours approvisionner le pays pour deux ans : on permet ensuite l'importation chez l'étranger de l'excédent des denrées en tout genre. Ces productions nationales consistent en blé, miel, laine, lin, chanvre, bois, peaux, vermillon, coquillages, cire, suif, cuir, & même

Précautions contre la disette.

en quantité de gros & menu bétail. Ils donnent un ſeptieme de leurs marchandiſes aux pauvres du pays où ils vont commercer, & vendent le reſtant à un prix très-borné. Ils rapportent de ces traites, non ſeulement le fer, qui eſt preſque la ſeule choſe qui leur manque, mais encore des ſommes conſidérables en or & en argent. On ne ſaurait s'imaginer combien les Utopiens ſe ſont enrichis depuis le long eſpace de tems qu'ils font ſi heureuſement ce commerce: auſſi leur eſt-il abſolument égal aujourd'hui de vendre à crédit ou au comptant. La plus grande partie de leurs affaires ſe fait en papier. Pour en aſſurer la ſolidité, ils ne ſe contentent pas de la garantie & de la ſolvabilité du tireur ou de l'endoſſeur, ils ont ſoin, en ſe conformant aux uſages des lieux, d'en faire dreſſer des actes authentiques par des Officiers publics. Ils chargent enſuite les Corps municipaux des villes de commerce, du recouvrement de ces dettes. Ceux-ci font payer avec d'autant plus d'exactitude les débiteurs à l'échéance de leurs obligations, que leurs villes perçoivent les intérêts des créances remburſées & dépoſées en maſſe au tréſor public, juſqu'au jour où les Utopiens font la demande de leurs capitaux. Ils n'en répetent ſouvent que la plus faible partie, &

Du recouvrement des dettes de commerce.

abandonnent le reste à leurs débiteurs, parce qu'ils estiment que c'est blesser la justice, que d'enlever aux autres ce qui leur sert, & ce dont on ne fait soi-même aucun usage. Mais s'ils veulent obliger un peuple voisin, menacé d'une invasion, ou s'ils se trouvent sur le point d'avoir la guerre, alors ils redemandent la totalité de leurs créances. Tous les trésors qu'ils amassent dans leur propre pays, sont destinés à écarter loin d'eux les calamités publiques, à leur acquérir des secours dans les dangers pressans & imprévus. En tems de guerre, ils donnent une forte paye aux soldats étrangers qu'ils soudoient, & qu'ils exposent plus volontiers que les leurs; car ils sont très-avares du sang de leurs compatriotes. Ils sement d'ailleurs avec tant de profusion l'or & l'argent sur les pas de leurs ennemis, qu'ils occasionnent la désertion de leurs troupes, qui passent de leur côté; ou ils enflamment à tel point la cupidité des Généraux, que ceux-ci tournent leurs armes contre eux-mêmes, & s'entre-détruisent. Voilà les raisons qui les déterminent à conserver toujours au besoin un trésor considérable. Mais vous dirai-je le cas qu'ils font de l'or en géneral? Peut-être ne voudrez-vous pas me croire? car enfin, si quelqu'un venait me raconter tout ce dont j'ai été témoin à ce sujet,

je vous avoue que je ne pourrais guere m'empêcher de ſoupçonner la vérité de ſon récit. Rien cependant de plus vrai que tout ce que je vais vous apprendre ; mais les choſes nous paroiſſent d'autant plus incroyables, qu'elles ſont plus éloignées des coutumes & des mœurs de notre patrie. Des hommes ſenſés cependant, des hommes qui réfléchiront ſur les uſages, ſur les lois de ces Républicains, ſi différentes des nôtres, s'étonneront moins de ce que je vais vous raconter, & ſe le perſuaderont plus facilement. Il ne s'agit point ici d'avoir égard à l'emploi que nous faiſons de l'or & de l'argent ; il faut uniquement conſulter la façon de penſer & de juger des Utopiens ſur ce premier objet de notre culte. Comme ils n'ont aucunement beſoin d'eſpeces, dont le cours eſt inconnu chez eux, ainſi que je l'ai remarqué plus haut, ils ſe bornent à garder leur or & leur argent pour s'en ſervir à propos dans les conjonctures difficiles & fâcheuſes. Il eſt poſſible, diſent-ils, que ces momens de criſe ne ſe rencontrent pas dans la ſérie des événemens que le ciel nous prépare ; il eſt prudent toutefois de chercher à nous précautionner contre un avenir toujours incertain. L'uſage qu'ils font, en attendant, de l'or & de l'argent, eſt bien propre à fixer le juge-

De l'emploi de l'or.

ment que tout le monde devrait raisonnablement porter sur ces métaux. Cet usage n'est autre que la mesure du mépris qu'on doit avoir pour eux. Sans prévention, qui pourra disconvenir que le fer, dont on ne peut pas plus se passer que du feu & de l'eau, ne soit bien plus necessaire & plus précieux que l'or & que l'argent? L'homme néanmoins, toujours irréfléchi, toujours inconséquent dans ses procédés, assigne une valeur aux métaux, sans faire la moindre attention aux divers degrés de mérite qu'ils peuvent avoir, par rapport à son utilité personnelle. Il avilit, il méprise, malgré leurs qualités usuelles, ceux qui sont les plus communs, & met un prix ridicule aux autres, en raison de leur extrême rareté, quoique d'ailleurs ils ne puissent être d'aucun usage proprement dit utile & nécessaire. Mais la Nature, cette tendre mere, dont la sagesse se manifeste dans toutes ses vues, raisonne d'une maniere bien différente de celle de ses enfans; elle place sous nos yeux & sous notre main tout ce qu'elle juge essentiel au soutien de notre existence; elle affermit la terre sous nos pieds, balance & fait circuler autour de nous l'air, qui est notre élément; elle nous indique la source & le cours des rivieres, rien ne lui échappe de ce qui peut nous rendre la vie

douce & agréable; mais elle enfouit dans des gouffres profonds, qu'elle-même a creusés au centre de la terre tout ce qui ne peut nous être d'aucune utilité réelle. Le Gouvernement d'Utopie ne fait point enfermer dans des tours l'or & l'argent, afin de prévenir les jugemens du vulgaire, sottement ingénieux, dans tous les mondes possibles, à se forger des idées bizarres. Il pourrait croire ici que le Prince & le Sénat abusent de sa bonne foi, qu'ils ourdissent ensemble quelque trame avantageuse pour eux, & nuisible à ses intérêts. On n'emploie pas non plus ces métaux à fabriquer de la vaisselle, & d'autres ouvrages travaillés par les plus grands Artistes. Quand il faudrait fondre les matieres, & en faire de la monnoie pour payer les troupes, ce serait un embarras & un sujet de chagrin; car, dès qu'une fois on s'est laissé séduire par le luxe, dès qu'on est attaché à ses inventions, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on y renonce. Pour prévenir ces inconvéniens, ils ont sur cet objet une politique marquée au coin de cette singularité qui frappe d'abord dans toutes leurs institutions. Cette coutume est si contraire à nos idées, si opposée au profond respect, à la passion que nous avons pour l'or & pour l'argent, qu'il faut, je le répete, avoir vu les choses pour les croire.

Toute la vaisselle des Utopiens est de terre cuite ou de verre, d'une forme, il est vrai, aussi propre qu'agréable; mais la matiere n'est rien moins que rare & coûteuse. Quant à nos métaux les plus précieux, ils les emploient à la fabrique de leurs vases nocturnes, & des ustensiles les plus vils du ménage. On en voit quantité, tant dans les maisons publiques que chez les particuliers. Ils en font aussi de fortes chaînes, pour attacher aux pieds & aux mains de leurs esclaves. On condamne encore tous ceux qui sont notés d'infamie, à porter des pendans d'oreille d'or, une quantité prodigieuse d'anneaux aux doigts, des colliers, & une large plaque sur le front, le tout de même métal. Vous voyez par-là que nos Républicains ont cherché tous les moyens imaginables d'ôter à l'or & à l'argent tout leur crédit, de les avilir, & des les mettre au niveau de la fange, qu'on méprise & qu'on rejette avec horreur. Ainsi la possession de ces mines si riches, que tant d'autres peuples chérissent comme leurs propres entrailles, & de la perte desquelles ils seroient inconsolables, n'est d'aucun prix aux yeux de nos Insulaires, & on leur enleveroit d'un seul coup toutes les richesses pécuniaires, qu'ils ne s'en croiroient pas plus pauvres d'une obole. Ils ramassent des perles sur leurs rivages; ils

trouvent des diamans & des pierres fines dans le creux des rochers ; mais ils ne se donnent pas la peine de les chercher. Ils se contentent de faire usage de ceux qui tombent par hasard sous leurs mains. Ils les taillent, les polissent, & en font des ornemens & des joyaux à leurs petits enfans. Dès que ceux-ci grandissent, & qu'ils sont susceptibles de raison, ils se défont de leur propre mouvement de ces babioles, comme nos jeunes gens quittent les marques extérieures de l'enfance, & les jeux innocens, qui, au sortir du berceau, amusaient leurs facultés naissantes. Ces usages, diamétralement opposés à ceux des autres Nations, donnent quelquefois lieu à d'étranges méprises, & de la part des Utopiens, & de la part des étrangers qui abordent chez eux. Je n'ai jamais été plus à portée de voir ces erreurs réciproques qu'à l'arrivée des Ambassadeurs d'*Anémolie* (1), qui firent leur entrée à Amaurote durant mon séjour. Comme ils venaient pour traiter d'affaires de la plus haute importance, trois Députés de chaque ville, & les Ministres étrangers qui se trouvaient alors dans l'Isle, vinrent se rendre au-

---

(1) *Anemolii Anemolicus*, nom dérivé du grec, qui veut dire, *nation vaine, peuple frivole.*

près d'eux, au milieu de la Capitale. Ces derniers, qui séjournaient depuis quelque tems en Utopie, n'ignoraient pas les coutumes des habitans, & le profond mépris qu'ils avaient pour le faste, & pour tout ce qui s'appelle pompe extérieure : ils se présenterent en conséquence fort simplement vêtus ; mais les Anémoliens, qui, par rapport à leur éloignement & au peu de commerce qu'ils faisaient avec nos Insulaires, n'avaient aucune connaissance de leurs mœurs & de leurs usages, commirent à leur égard une bévue fort grossiere. Les premiers Utopiens qui s'offrent à leurs yeux sous le costume national, leur font juger aussi-tôt que ce peuple est pauvre & misérable. Plus orgueilleux que sages, ils s'avisent de vouloir lui en imposer par leur richesse & leur magnificence. Nos trois Ambassadeurs, qui étaient des personnes du premier rang dans leur pays, s'habillent donc aussi superbement que des Acteurs qui doivent monter sur la scene, pour y représenter des Héros & des Dieux. Les voilà qui se mettent en marche, accompagnés d'une suite de cent personnes au moins, toutes couvertes d'habits de soie, brodés de diverses couleurs. Ceux de leurs Excellences étaient de drap d'or, enrichis de pierreries ; ils portaient en outre des bagues,

des bracelets, des colliers, & des pendans d'oreilles de perles & de diamans. Leurs chapeaux étaient garnis d'une large broderie en or, & d'agraffes d'un travail aussi précieux que le métal. Parés de tous ces riches ornemens, qui, chez les Utopiens, sont précisément la marque distinctive de l'esclavage, de l'infamie, ou de l'enfance, ils s'imaginaient éblouir tous les yeux, & se donner le spectacle de ces coups de surprise qui flattent si agréablement l'orgueil & la vanité de ceux qui les font naître. Tous trois portaient fierement la tête au vent, se rengorgeoient, & se pavanaient de la belle maniere, en faisant tomber par-ci par-là quelques regards de pitié sur le peuple, qui accourait en foule pour les voir passer. Mais le plaisant de l'aventure, c'est que, malgré leur air d'importance & la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, nos trois Excellences furent completement moquées & bernées tout le long de la représentation. Je vous ai dit qu'en général bien peu d'Utopiens voyagent, très-peu par conséquent sont instruits des mœurs & des usages des autres peuples. Il ne faut donc pas s'étonner si nos bons bourgeois d'Amaurote, qui s'imaginaient que tout se passait ailleurs comme chez eux, prenaient ici les maîtres pour les valets, & les Ambassa-

deurs pour les esclaves de leur suite. Ils saluaient respectueusement ceux qui portaient les habits les plus simples, parce qu'ils croyaient voir en eux les nouveaux Ministres plénipotentiaires. Des enfans de sept à huit ans, qui avaient renoncé à tous ces joyaux de l'enfance, dont ils voyaient les Ambassadeurs surchargés, criaient de bonne foi à leurs meres : *Maman, maman, regardez donc ces grands nigauds qui portent des joujoux & des babioles, comme s'ils n'étaient encore qu'au maillot. Taisez-vous*, répondaient sérieusement les meres, *ce sont à coup sûr les bouffons de leurs Excellences.* D'autres portant la vue sur leurs chaînes d'or, disaient tout haut, en se moquant : *De quelle utilité, je vous prie, peuvent être ces chaînes ? Elles sont si minces, que ces esclaves peuvent aisément les briser, & si peu serrées, qu'il leur est plus facile encore de les ôter, & de prendre la fuite.* Après avoir séjourné quelques jours dans la Capitale, les Anémoliens, plus instruits des usages du lieu, reconnurent leur prévention. Ils s'aperçurent bien que l'or ne manquait pas en Utopie, puisqu'un seul esclave en portait plus dans les chaînes dont il était garrotté, qu'ils n'en avaient à eux trois dans leurs riches habits; mais que ce métal était aussi vil, aussi

abhorré chez les Utopiens, qu'il était chéri & révéré dans leur pays. Honteux & confus de leur méprise, ils s'empresserent de retrancher tout leur train, & déposerent humblement leur fierté & leur arrogance. Ils se trouverent encore bien plus éloignés du but qu'ils s'étaient proposé, lorsque différens entretiens avec les habitans les eurent mis à même de connaître à fond la maniere de penser du peuple avec lequel ils venaient traiter. J'avoue que ses opinions sur ce point durent leur paraître bien étranges. Est-il possible, disent les Utopiens, qu'un homme qui est tous les jours en état de contempler les astres & la beauté du soleil, puisse, avec quelque plaisir, repaître ses yeux de la lueur fugitive de ces petits morceaux de cristal ou de roche, qu'il nomme pierres précieuses? Se peut-il qu'il se rencontre des êtres assez dépourvus de sens & de raison, pour se croire plus nobles, plus excellens que leurs semblables, parce qu'ils sont couverts d'un drap plus fin & plus rare? Mais la laine dont ce drap est fabriqué, ne provenait-elle pas également de la toison d'une brebis; & au bout du compte, toute belle qu'était cette toison, la brebis qui la portait n'était-elle pas une bête comme une autre? Vous adorez l'or (prenez que c'est un Utopien qui parle); mais

ce métal, par la nature de ſa trempe, ne peut vous être d'aucune utilité; s'il a quelque prix, c'eſt vous qui le lui avez indiſcretement donné. Ce prix eſt idéal & fictif; ce n'eſt qu'une valeur conventionnelle & relative à vos beſoins. Cependant cette matiere eſt aujourd'hui en ſi haute vénération chez tous les peuples de la terre, qu'on ne rougit point de la préférer à l'homme même. En voulez-vous la preuve? La voici. Regardez ce maître ſot, enſeveli dans ſa craſſe ignorance; ne vous ſemble-t-il pas voir une miſérable ſouche qui conſerve à peine quelques reſtes de végétation? Ce lâche individu n'eſt d'ailleurs qu'un fou décidé, un juré fripon. Cependant une Cour nombreuſe s'empreſſe de lui offrir ſes hommages; il tient ſous ſa dépendance & à ſes gages, des hommes ſenſés & vertueux, des ſages & des gens à talens. A quel titre leur commande-t-il? Sur quoi fonde-t-il ſes droits? Sur quoi? Sur ſon coffre-fort. Le malheureux eſt riche, & ſa richeſſe eſt tout à la fois la baſe de ſon ſtupide orgueil & de ſon injuſte domination. Mais ſi l'avare chicane, qui met tout ſon plaiſir à dévorer les tréſors des hommes, & à réduire les plus opulens aux dernieres extrémités de l'indigence; ſi la fortune encore, par un caprice bien digne d'elle, vient à précipiter du haut

de ſa roue ce mortel bourſoufflé de ſottiſes & d'ennui, naguere ſi fier de ſes richeſſes, ſi elle les fait paſſer dans les mains du plus inſigne pendart de tous ſes valets, alors quelle ſera la reſſource du millionnaire ruiné ? Vous le verrez bientôt ramper à ſon tour dans la pouſſiere, traîner ſa honteuſe exiſtence dans l'obſcurité, & finir par mendier un refuge chez ſon propre laquais, qui ne regardera ſon ſervice auprès de lui que comme une dépendance néceſſaire de la totalité de ſes biens, dont le ſort l'a mis en poſſeſſion. Ce qui m'irrite, ce qui me révolte ſur-tout, eſt de voir les reſpects, les honneurs preſque divins que vous rendez à un homme qui ne vous eſt de rien, & auquel vous ne devez rien. Je vous ſurprens néanmoins fléchiſſant le genou devant lui, vous l'encenſez ; & pourquoi ces adorations ? Parce qu'il a de l'or & de l'argent. Mais vous ſavez que c'eſt un ladre, un uſurier, & que de ſon vivant vous n'aurez pas un ſou de toute ſa fortune. Que vos grimaces ſont mépriſables, extravagantes, & abſurdes ! Telle eſt ſur les richeſſes la façon de penſer des Utopiens. L'éducation publique qu'ils reçoivent dès leur plus bas âge, & l'étude des belles-lettres, dont ils s'occupent très-ſérieuſement eux-mêmes, contribuent pareillement à la leur inſpirer, &

à la perfectionner. Quoiqu'ils ne destinent particulierement à la connaissance intime des hautes sciences que ceux qui annoncent dès leur tendre enfance une saine judiciaire, un génie élevé, un goût invincible pour la philosophie & la métaphysique, on donne néanmoins à tous les enfans une teinture de ces sciences, ainsi que des arts libéraux. D'ailleurs je vous ai dit que les hommes & les femmes se font un plaisir de consacrer à leur étude les heures que leur laisse l'interruption du travail. Les Utopiens ne connaissent que leur langue maternelle; c'est la seule qu'on emploie dans tous les Colléges, dans toutes les Ecoles, & les Académies. Cet idiome est riche, & sa prononciation est fort douce. Aucun autre ne saurait leur prêter des expressions plus propres à rendre leurs pensées avec autant de précision & de clarté, que de justesse & d'énergie. Cette langue est d'ailleurs presque universelle dans leur monde; elle a différens dialectes. Ils n'avaient point entendu parler, avant notre arrivée, de tous les Philosophes si célebres parmi nous. Mais en Musique, en Logique, dans l'Arithmétique & la Géométrie, leurs découvertes n'étaient nullement inférieures à celles de nos plus grands Maîtres. Si toutefois

ils

ils peuvent aller de pair avec les Anciens dans les inventions vraiment utiles, il s'en faut bien qu'ils égalent nos dialecticiens & nos sophistes modernes. Ils n'ont trouvé aucune regle de restrictions, d'amplifications, de suppositions, ni aucune de ces subtilités de logique que nos grimauds de collége savent sur le bout du doigt. Ils sont peu propres à la recherche des *idées secondes*; ils n'ont jamais pensé à l'homme dans l'*universalité*, comme s'exprime le jargon scientifique de nos écoles. Malgré la grandeur démesurée de ce colosse, au dessus de toutes les statures gigantesques; malgré toutes les démonstrations que nous employâmes pour le leur rendre palpable, ils ne purent jamais l'apercevoir. Mais s'ils n'ont point fait un pas dans ce fatras d'abstractions métaphysiques, on peut assurer qu'ils ont en revanche poussé fort loin leurs connaissances dans l'Astronomie. Ils ont fabriqué divers instrumens de mathématique, comme des télescopes, des quarts de cercle, & plusieurs autres, à l'aide desquels ils mesurent exactement la hauteur du soleil, ils fixent même la durée de son cours, ses déclinaisons, ainsi que les phases de la lune, les mouvemens ordinaires ou rétrogrades des astres & des planètes qui

brillent ſur leur horiſon. Quant à l'aſtrologie judiciaire & à tous ces contes bleus de la magie blanche, leur ignorance ſur ce point eſt des plus parfaite. Ils pronoſtiquent les pluies, les vents, le froid & le chaud ſur certains ſignes apparens, & d'après une foule d'obſervations confirmées par une longue expérience, qui rarement nous induit en erreur. Au ſurplus, relativement à ces objets, ainſi qu'au flux & reflux de la mer, à ſa ſalaiſon, à l'origine du Monde tel qu'ils le concoivent, à la nature des divers corps céleſtes, ils ont des opinions qui different entre elles, comme en ont eu nos anciens Philoſophes : quelquefois ils quittent les vieilles pour s'attacher aux nouvelles, lorſqu'ils les croient plus ſolides, & ils finiſſent, ainſi que nous, par ne pas tout à fait s'accorder ſur ces points de croyance arbitraire.

Ils agitent en philoſophie morale les mêmes queſtions que nous. Ils ſe demandent en conſéquence ſi le nom de *bien* peut convenir également aux qualités de l'ame, à celles du corps & de la fortune, ou s'il n'appartient qu'aux premieres. Leurs diſſertations ſur la vertu & ſur ce qu'on appelle plaiſir ou volupté, ſont très-étendues. L'objet le plus noble & le plus intéreſſant de toutes leurs

questions & de toutes leurs recherches, est de savoir en quoi consiste le vrai bonheur de l'homme, si c'est dans une seule ou dans plusieurs choses réunies. La plupart des Utopiens embrassent sur cet article le systême d'Epicure, (1), ils sont persuadés que si la volupté n'est pas entierement dispensatrice du bonheur, elle seule du moins contribue le plus à nous le procurer. Ce qui va vous étonner sans doute, c'est qu'ils fondent sur la Religion même, toute triste & toute sévere qu'elle est, une morale si facile & si douce. Jamais ils ne différent sur le souverain bien de l'homme, qu'ils n'invoquent le secours de leur religion; ils déduisent leurs conséquences de ses principes mêmes; ils mêlent ses maximes aux raisonnemens de la philosophie, & pensent que, sans le concours de leurs lumieres réciproques, ils feraient pendant toute leur vie des recherches infructueuses pour trouver la félicité.

Voici leurs dogmes principaux. L'ame est Dogmes des Utopiens.

(1) Non pas l'Epicure de Lucrece, qui prétend que le Philosophe grec faisait consister le bonheur uniquement dans les plaisirs des sens, tandis qu'Epicure soutenait que la félicité de l'homme est dans la volupté, non des sens & du vice, mais de l'esprit & de la vertu.

immortelle; Dieu, dans les décrets éternels de sa bonté, l'a créée *capable de bonheur.* Il est une vie future dans laquelle le vice sera puni & la vertu récompensée. Quoique la religion seule établisse & enseigne ces articles de foi, les Utopiens soutiennent que la raison doit suffire pour nous déterminer à les adopter & à y croire. Si ces points fondamentaux n'étaient point autant de vérités incontestables; si la mort, en nous retranchant du nombre des vivans, anéantissait tout notre être, il n'est pas d'homme, si borné qu'on le suppose, qui n'eût encore assez d'esprit pour sentir qu'il est de son intérêt de se faire, même des crimes les plus atroces, autant de dègrés pour atteindre au bonheur de la vie présente. On le verrait donc sans cesse tourmenté de la soif des plaisirs; il les saisirait tous avec une égale avidité, en s'arrêtant néamoins avec complaisance au choix des plus raffinés, des plus exquis, & de ceux dont la douleur n'accompagne ou ne suit point la jouissance.

Qui pourrait le blâmer de suivre un pareil systême? Quel excès de folie de renoncer à soi-même & aux agrémens de la vie, de pratiquer les vertus les plus difficiles & les plus austeres, de s'exposer volontairement aux tribulations, de supporter avec patience les dif-

graces & les maux les plus cuiſans, ſi notre eſpoir ne s'étend pas au delà du tombeau, ſi notre ame & la félicité dont elle eſt ſuſceptible ſe perdent & s'abîment avec le corps dans une nuit éternelle!

Quant à la volupté dont ils font dépendre le bonheur de cette vie, ce n'eſt point cette volupté ſenſuelle qui n'a pour but que la ſatisfaction des appétits déſordonnés, c'eſt cette volupté douce & honnête, fondée principalement ſur l'amour & la pratique de la vertu, ſans laquelle ils ne lui trouveraient aucun prix. Or la vertu, ſelon eux, n'eſt autre choſe que l'obſervation rigide de la loi naturelle, ſeule loi univerſelle, invariable & permanente que Dieu a profondément gravée dans nos cœurs pour nous ſervir de regle en ce monde. Vivre ſelon la loi naturelle, c'eſt, diſent les Utopiens, ne conſulter que la raiſon, pour ſavoir d'elle ce que nous devons ou ne devons pas faire, ce qui doit être l'objet de nos déſirs ou de notre averſion. Le premier & le plus important de tous les devoirs que nous impoſe la raiſon, c'eſt de révérer, de bénir l'Etre ſuprême, ſeul auteur de notre exiſtence & du bonheur auquel nous aſpirons. Cette raiſon nous engage enſuite à mener une vie douce & paiſible, à

resserrer & à cimenter les liens de la société, en partageant avec tous nos semblables, qui sont nos freres, les aisances, les agrémens, & les biens que nous parvenons à nous procurer. Car enfin le partisan le plus zélé de la vertu, l'ennemi le plus irréconciliable du plaisir, en vous faisant un devoir de porter votre croix, d'être dur envers vous-même, ne vous ordonne-t-il pas en même tems d'aimer votre prochain, de l'aider dans son infortune, de le consoler dans ses afflictions? Quelque austere qu'on suppose un homme, il n'en est point qui ne fasse l'éloge de la charité, comme de la vertu la plus excellente & la plus essentielle. Il n'en est point qui ne s'attendrisse, qui ne laisse échapper des marques précieuses de sensibilité, en vous disant : Oui, les seuls plaisirs purs & délicieux, les seuls plaisirs qui rapprochent un faible mortel de la Divinité, sont ceux qu'il goûte lorsqu'il trouve & saisit l'occasion d'essuyer les larmes de son semblable, de le soulager du poids de la douleur qui l'accable, de le rappeler des portes du trépas & de le rendre aux charmes d'une vie tranquille, qui seule renferme la vraie volupté. Que chacun de nous descende dans son cœur, qu'il l'interroge, il lui répondra que c'est là

le vœu le plus ardent que la nature, c'eſt-à-dire, le déſir de ſa propre conſervation, de ſon propre bonheur, ne ceſſe de lui faire former pour lui-même. Poſons d'abord pour principe, que la vie paſſée dans les délices, qui n'eſt autre que la vie voluptueuſe, eſt bonne ou mauvaiſe. Si elle eſt réellement mauvaiſe, loin d'en procurer la jouiſſance à votre Prochain, vous devez la lui ôter, comme d'une choſe contraire à ſon bien-être; ſi elle eſt bonne, s'il eſt permis, je dis plus, ſi nous ſommes obligés de lui offrir les moyens d'en jouir, pourquoi ne commencerions-nous pas par nous? Il eſt une vérité univerſellement reconnue, c'eſt qu'on n'eſt intéreſſé à faire du bien à perſonne au monde plus qu'à ſoi-même : tandis que la nature diſpoſe nos cœurs à l'amour du Prochain, tandis qu'elle nous fait un devoir de cet amour, pourrait-elle nous ordonner de haïr notre propre individu & de ſévir contre nous-mêmes? Non, ſans doute; le but de tous nos ſoins & de toutes nos recherches doit donc être de mener la vie la plus agréable poſſible; c'eſt-à-dire, d'embellir le cercle étroit de nos jours de toutes les délices, de toutes les jouiſſances que la nature nous indique; car la ſeule & vraie vertu

de l'homme eſt de vivre ſelon ſes lois. Attentive à nous procurer tout ce qui peut nous être d'un bien réel, elle ſe ſert de la voix du plaiſir pour appeler au bonheur ſes enfans qu'elle voit tous du même œil & qu'elle chérit avec une égale tendreſſe. En les preſſant de s'aider mutuellement, de partager à l'amiable entre eux & ſes faveurs & ſes tréſors, elle ne ceſſe de leur répéter de fuir ces délices perfides, ces voluptés inſidieuſes, que ſouvent quelques ingrats n'ont pas honte d'acheter aux dépens du bien-être de tous ceux qui les entourent.

C'eſt par une ſuite de ces principes que les Utopiens ſoutiennent qu'on doit ſcrupuleuſement obſerver les conventions rédigées entre particuliers, & les lois promulguées par un Prince bon & juſte, ou par un Peuple libre & bien intentionné. Cette inviolable obſervation, ajoutent-ils, doit avoir lieu, ſur-tout à l'égard de nos lois, qui, revêtues de la ſanction publique, établiſſent le partage égal, la communauté de ces biens & de ces avantages de la vie dans leſquels nous faiſons conſiſter la ſouveraine volupté. Reſpecter les lois dans les moyens que l'on prend pour ſe procurer le bonheur, c'eſt prudence; ſe propoſer le bien général pour

but de toutes ses démarches, c'est humanité; chercher son bien aux dépens de celui d'autrui, c'est une injustice criante. Le comble de la grandeur d'ame & de l'héroïsme civique, c'est de sacrifier son intérêt personnel à celui de son concitoyen, c'est de ne plaindre ni soins, ni peines, ni argent lorsqu'il est question de l'obliger; c'est, en un mot, de préférer son bien-être au nôtre propre. Loin de nous nuire, cette générosité officieuse devient pour nous la source d'une infinité d'avantages. Outre qu'un bienfait porte toujours avec lui sa récompense, la chaîne invisible qui nous lie les uns aux autres, nous fait une nécessité de nous rendre des services réciproques, & d'user entre nous de justes represailles. Mais sans parler ici de ce retour que nous avons droit d'attendre, les impressions vives & délicieuses que nous éprouvons au fond du cœur lorsque nous avons fait une action bonne & louable, n'en sont-elles pas le plus doux prix? Et ce prix si flatteur ne nous dédommage-t-il pas au centuple de la privation que nous avons eu le courage de nous faire? A ces considérations purement humaines, qui résultent d'un acte d'humanité, il faut joindre un motif plus consolant encore, c'est la certitude

intime qu'a tout homme pénétré de sa religion, qu'il est un Dieu-tout puissant, dont la justice souveraine récompense les œuvres de bienfaisance & de charité par des biens éternels & inépuisables. C'est d'après ces principes qu'ils se persuadent que les plaisirs, dont la continuité forme le bonheur, sont l'unique fin à laquelle doivent tendre toutes les actions & même toutes les vertus de l'homme. Ils définissent la volupté, cet état de l'ame & du corps, que l'instinct naturel nous fait préférer à tout autre, parce qu'il nous affecte d'une maniere plus douce & plus agréable. Remarquez, je vous prie, ces mots, *l'instinct naturel.* Ce n'est pas sans de très-fortes raisons qu'ils les emploient dans cette définition. Les seuls plaisirs avoués par la nature sont, disent-ils, ceux qui ne causent de préjudice à personne, qui ne nous font point sacrifier un plus grand avantage à un moindre, qui n'engendrent ni la douleur ni le remords, qui ne portent enfin aucune atteinte, soit à nos facultés physiques, soit à nos facultés intellectuelles. Les plaisirs que la nature condamne & rejette sont ceux que se forge cette multitude d'hommes aveugles qui se repaissent d'illusions, qui donnent aux choses le degré de bonté, de valeur, & d'ex-

cellence qu'il leur plaît, comme s'il dépendait d'eux d'en changer aussi facilement l'essence, qu'ils en changent la dénomination. Tous ces désirs déréglés, tous ces appétits fougueux, toutes ces convulsions de l'ame & ces épuisemens des sens ne sont point la vraie félicité : loin de nous rapprocher d'elle, ils ne font que l'éloigner de nous, ils la détruisent même entierement. Dès qu'une fois l'homme prend plaisir à savourer de pareilles jouissances, dès qu'il est tourmenté de semblables vertiges, plus de repos, plus de douceurs à espérer pour lui ; son cœur, dupe de son imagination exaltée, s'échauffe & s'enflamme pour des objets fantastiques, dont la recherche lui cause autant de peines & de soins, que la possession lui cause de douleurs & de repentir. Regardez ce malheureux aveugle, il s'élance, il court, il vole dans une route, qu'il prend pour celle du bonheur ; dans le délire de sa passion il croit y parvenir, il double la vîtesse de sa marche, il touche au bout de sa carriere : qu'y trouve-t-il? Le précipice affreux dans lequel il se précipite !

Les Utopiens mettent au rang de ces plaisirs, de ces voluptés chimériques, la folie de ces hommes dont je vous ai parlé plus haut, qui, mesurant leur mérite à leurs habits, Des faux plaisirs.

s'estiment sottement au dessus des autres, en proportion du faste & de la magnificence qu'ils déploient dans leur extérieur. Cette façon de penser & de s'apprécier, disent nos sages, renferme deux erreurs bien grossieres. Priser son habit plus que sa personne, premiere sotise. Dans le fait, à ne considérer l'habit, ainsi qu'on doit le faire, que relativement à son usage ; quelle simplicité de mettre une différence entre les draps, & de préférer le plus fin? Quelle foule d'inconséquences absurdes cette premiere n'entraîne-t-elle pas? Les partisans du luxe, persuadés, à la vue de leur pompeux étalage qu'ils ne s'abusent point, & qu'ils sont réellement au dessus du commun des hommes, exigent nos hommages comme un tribut qui leur est dû, & qu'on ne peut se dispenser de leur payer, sans s'exposer à leur ressentiment. Ils nous forcent à des égards, à des respects auxquels ils n'auraient jamais osé prétendre, sous l'extérieur simple & uni de la bourgeoisie. Autre sotise. Quel profit, quel bien réel retirent-ils de ces vains honneurs, de ces déférences suspectes dont ils sont si fiers & si jaloux? De quelle sensation agréable, vous affecte un courtisan qui vient humblement embrasser vos genoux & vous

prodiguer son encens? La forte odeur de sa fumée appaise-t-elle les douleurs de votre sciatique ou guérit-elle votre cerveau perclus? Les Utopiens placent dans la même classe de fous ces nobles à seize quartiers qui, déployant à tout propos leur généalogie, vous montrent avec un orgueil insultant la longue suite de leurs ancêtres, vous font l'énumération de tous les fiefs qu'ils ont possédés (car, disent-ils, point de noblesse sans seigneurie), & qui ne s'en croient pas moins nobles d'un cheveu, quoique les terres & les châteaux de leurs peres ne soient pas parvenus jusqu'à eux, ou quoiqu'ils les aient vendus & qu'ils en aient sottement dissipé les fonds. Auprès de ces fous fieffés, nos Insulaires placent ces amateurs de bijoux, ces curieux qui s'extasient à la vue d'une perle ou d'une pierre quelconque, & qui s'imaginent jouir d'un bonheur vraiment divin, lorsqu'ils en trouvent une qui est de mode & de grande valeur aux yeux des connaisseurs; car il est bon de remarquer que les joailleries & les bijoux ont leur vogue & leur discrédit, comme toutes les autres modes du siecle. Si-tôt donc que nos amateurs rencontrent une de ces pierres, ils l'achetent sans monture, après avoir

préalablement pris le ferment de garantie du vendeur qu'elle eft fine; car ces meffieurs font défians & croient toujours qu'on veut les tromper. Mais, puifqu'ils ne favent pas diftinguer un diamant fin d'avec un faux, quel plaifir trouvent-ils à faire l'acquifition de l'un plutôt que de l'autre? Ne vous femble-t-il pas voir un aveugle né, qui s'avife de choifir les couleurs? Aux antiquaires & aux curieux, ils joignent ces avares intraitables qui toujours affamés d'argent, n'en ont jamais affez, quoiqu'ils en regorgent. Que veulent-ils faire de tous ces tréfors qu'ils entaffent? Ils ne peuvent fe raffafier de leur vue, tant que dure le jour ils les contemplent, la nuit ils fe relevent pour les regarder encore, les careffer, les baifer, y toucher du bout des doigts: frénéfie infenfée, délire cruel! non, non, tu n'es point le bonheur. A la fuite de ces derniers, je vois ces malheureux harpagons qui, toujours travaillant, toujours fuant, portent des regards avides fur la moindre parcelle d'or qui s'offre à leurs yeux, fe dérobent jufqu'au néceffaire pour ne point entamer leur tréfor, ou pour l'enfler de quelques grains; après lui avoir prodigué mille témoignages extravagans de leur paffion, ils l'enfouiffent fecrétement dans la terre,

de forte qu'ils le perdent par la crainte feule de le perdre : en effet, n'eft-ce pas le perdre réellement que de fe priver foi-même, que de priver les autres de fon ufage, & de l'enterrer au fond de fa cave ou dans fon jardin? *Mon cher, mon pauvre argent, te voilà donc en fûreté*, fe dit tout bas notre avare, qui trépigne de joie en regardant la place où il l'a mis. Mais fuppofons qu'on le découvre & qu'on l'enleve dix ans avant la mort du propriétaire & à fon infçu, fa poffeffion idéale équivaudra à fa poffeffion réelle, & fera de même fon bonheur. Pourvu qu'il n'ait point connaiffance du vol, il lui eft fort indifférent, puifqu'il ne s'en fert pas, que fon or refte ou ne refte pas dans l'endroit où il l'a dépofé. Mais, d'après ces raifonnemens fi fimples, n'eft-il pas clair que tout avare eft un imbécille décidé & la plus fotte des dupes?

Quoique les Utopiens ne connaiffent aucun jeu de hafard, ils favent très-bien cependant qu'il en exifte; mais ils traitent, & les joueurs de profeffion, & les chaffeurs déterminés, avec le même mépris que les harpagons & les autres fous que je viens de vous citer. Quel miférable paffe-tems, vous difent-ils, que de s'affembler autour d'un

tapis vert pour ressasser & jeter des dez, dont la chance incertaine vous met dans des transes continuelles, & renouvelle à chaque instant vos angoisses ! Mais je vous accorde que le jeu est un plaisir, convenez, de votre côté, que ce plaisir doit à la fin devenir fastidieux & insipide à force de le répéter. Dites-moi encore, de quelle titillation voluptueuse votre oreille est-elle affectée en entendant les jappemens, les aboiemens des chiens qui s'entre-disputent l'honneur de coiffer les premiers le cerf ou le sanglier que vous relancez ? Pouvez-vous prendre plus de plaisir à voir courir un levrier après un lievre, qu'un basset après un autre chien ? Si vous ne voulez vous procurer que le divertissement de la course, faites courir vos chiens les uns après les autres; ils égalent les lievres en vîtesse. Mais si c'est l'espérance de voir étrangler, déchirer sous vos yeux l'animal épuisé, qui doit nécessairement succomber, convenez que ce barbare spectacle devrait bien plutôt émouvoir votre pitié, s'il vous en restait encore. Est-il possible que vous puissiez voir de sang froid un dogue irrité se jeter sur un lievre & le déchirer à belles dents ? Vous ne sentez donc pas toute l'injustice d'un combat si inégal & si révoltant? Faites attention que l'animal,

De la Chasse.

de

de la mort duquel vous aimez à vous repaître, est faible, timide, innocent ; au lieu que celui qui le terrasse & le dévore, est vigoureux, irascible & sanguinaire. Ces spectacles dégoûtans inspirent une telle horreur aux Utopiens, qu'ils ont abandonné la chasse à leurs Bouchers, qui sont, comme je vous l'ai dit, tous esclaves. Nos insulaires la regardent comme la partie la plus vile & la plus abjecte de l'art de tuer les animaux & d'apprêter leur chair. Ils pensent que les autres parties de cet art sont plus honnêtes, parce qu'elles sont plus utiles. Dans le fait, si on égorge un mouton, c'est pour s'en nourrir : c'est donc une nécessité que de le tuer. Mais le Chasseur, en faisant déchirer & dévorer par ses chiens la proie qu'il prend, ne cherche qu'un divertissement conforme à son goût particulier, & ce goût est toujours la preuve d'une ame dure & d'un caractere féroce. Si, par hasard, un Chasseur conserve encore quelque sensibilité, l'habitude de voir le sang ne peut manquer de la lui faire perdre tôt ou tard, & de lui faire contracter des sentimens cruels & barbares. Les Utopiens prétendent donc que tous les genres de bonheur dont je viens de vous faire l'énumération, & beaucoup d'autres encore, auxquels les hommes se livrent avec fureur, sont totalement opposés au vrai

bonheur, loin d'avoir aucune ressemblance, aucun rapport avec lui. Comme les plaisirs factices n'ont, de leur nature, aucune qualité douce & agréable, comme l'imagination abusée leur prête celles qu'on leur trouve, il faut en conclure que les hommes prennent pour l'ouvrage du plaisir même, les diverses sensations voluptueuses dont ils s'affectent, tandis qu'elles ne sont en effet que la suite de leurs préjugés & de leur prévention. Il en est du goût dépravé de ces gens, comme de ces envies de femmes enceintes, qui s'imaginent trouver plus de douceur dans l'absynthe que dans le miel. Cependant, comme la vue d'une personne attaquée de la jaunisse ne change point le fond des couleurs, quoique tous les objets qui s'offrent à ses regards prennent une teinte jaunâtre, de même les fausses idées de quelques extravagans, séduits par de vains prestiges, ne sauroient changer la nature & l'essence de cette volupté qui fait le vrai bonheur.

Les Utopiens distinguent deux sortes de plaisirs, sans le concours desquels il ne peut subsister. Ceux du premier ordre sont les plaisirs de l'ame, ceux du second sont les jouissances du corps. Dans la classe des plaisirs de

l'ame, ils font entrer les impreſſions touchantes qu'occaſionne en nous la découverte ou la connoiſſance de la vérité, l'eſpoir certain d'une vie future dans laquelle nous jouirons éternellement de biens ſans aucun mélange & ſans altération. Les jouiſſances des ſens ſe ſubdiviſent en deux autres claſſes. On comprend dans la premiere les ſenſations douces & voluptueuſes que nous procure la ſatisfaction de tous les beſoins corporels. Outre ces plaiſirs, il en eſt d'autres qui ont ſur l'individu une influence moins immédiate; mais quoique leur action ne ſoit pas auſſi vive, & que nous ne puiſſions clairement démontrer de quelle maniere elle a lieu, elle n'en eſt pas moins très-agréable. Ainſi l'exécution d'une bonne muſique charme notre oreille, nous ravit, nous tranſporte, & la vue d'une belle femme fait errer ſur nos levres le ſourire de la volupté. Les plaiſirs du corps de la ſeconde claſſe conſiſtent dans la bonne diſpoſition des ſens & de leurs organes, dans ce juſte équilibre des humeurs, qui ſont les preuves manifeſtes d'une parfaite ſanté. On ne ſaurait diſconvenir que la ſanté ne ſoit elle-même un très-grand bien. Quoique l'ame ne ſoit point doucement agitée par des impreſſions extérieures,

elle n'en jouit pas moins d'un calme délicieux, lorsque tous nos membres sont sains & bien dispos. Il est vrai que ce plaisir est moins vif, moins apparent que celui qui résulte de la satisfaction de nos besoins; cependant les Philosophes Utopiens le regardent comme la base sur laquelle porte toute la félicité humaine. Ce systême est fort de mon goût; & en effet, quelle douceur peut-on espérer dans la vie, sans la santé ? La langueur répand goutte à goutte le poison & l'amertume sur toutes nos jouissances. L'état physique d'un homme, qui, sans souffrir des douleurs aiguës, n'a qu'une santé foible & chancelante, un corps cacochyme, est, selon nos Insulaires, moins un état flatteur & désirable, qu'une obstrusion totale, qu'un engourdissement funeste de toutes ses facultés. La santé est-elle un bien réel ? sa possession doit-elle être mise au rang des voluptés? Cette question a jadis excité de grands débats parmi les Utopiens. Plusieurs tenaient pour la négative, & donnaient pour raison que le mot volupté signifiant une impression actuelle faite sur les sens par un objet extérieur, elle ne pouvait exister sans cette action: un plus grand nombre soutenait l'affirmative, & prétendait que la santé était la premiere de toutes les voluptés; leur

ſentiment eſt aujourd'hui le plus général ; celui des premiers eſt tombé dans un diſcrédit preſque abſolu. Voici con.me raiſonnent les partiſans de l'affirmative. La douleur eſt la compagne inſéparable de la maladie : or ſi la douleur eſt l'ennemie mortelle de la ſanté & du plaiſir, le plaiſir ou la volupté doit être, par une conſéquence aſſez naturelle, la ſuite de la bonne ſanté. Il importe fort peu que la maladie ſoit la douleur même, ou qu'elle n'en ſoit que l'occaſion, cela revient au même, & les effets ſubſéquens ſont entierement ſemblables. Que la ſanté ne ſoit autre choſe que le plaiſir, ou qu'elle n'en ſoit que l'occaſion, comme le feu eſt celle de la chaleur, il s'enſuit que ſi ceux qui s'approchent du feu doivent néceſſairement reſſentir la chaleur, ceux qui jouiſſent d'une ſanté parfaite doivent également jouir de ce bien réel, que nous appelons *volupté ;* d'ailleurs, ajoutent-ils, prendre ſes repas, n'eſt-ce pas repouſſer la faim ; repouſſer la faim, n'eſt-ce pas rétablir les forces épuiſées ; c'eſt-à-dire, corroborer la ſanté, qui commençoit à éprouver quelque altération, & le plaiſir de ſatisfaire ſon appétit n'eſt-il pas un des plaiſirs les plus ſenſibles ? Or ſi l'on trouve du plaiſir à contenter ſon appétit, ne

doit-on pas en goûter un plus grand encore, lorſque la faim entierement appaiſée, l'eſtomac fait une paiſible & facile digeſtion ? Peut-on alors tomber dans une léthargie aſſez profonde, pour ne pas ſentir la diſpoſition harmonique de toutes les parties de ſon corps, & ſi on la ſent, comme on n'en ſauroit douter, cette ſenſation, dont il nous eſt ſi aiſé de nous rendre compte, n'eſt-elle pas encore une jouiſſance vraiment voluptueuſe ? C'eſt donc ſe tromper que de dire que la ſanté n'eſt point un bien réel, parce qu'elle n'a pas ſur nos ſens d'action extérieure, ou qu'elle manque d'un ſentiment qui lui ſoit propre ; car quel homme bien éveillé ne s'aperçoit pas que ſon corps eſt dans un état tranquille, & qu'il fait fort bien toutes ſes fonctions ? Quel homme n'eſt point agréablement affecté de cet état, & ne demande pas à le conſerver ? Tous ces raiſonnemens, ſi clairs, ſi démonſtratifs, prouvent donc que la ſanté a des effets très-ſenſibles, & qu'on doit par conſéquent la regarder comme un bien réel, & la mere de toutes les autres voluptés ; mais il eſt tems de me réſumer.

Les Utopiens donnent aux plaiſirs de l'ame la préférence qui leur eſt due, tant à cauſe de leur nobleſſe, que de leur ſolidité. Le témoi-

gnage d'une bonne conſcience, & d'une vie ſans reproches, eſt, ſelon eux, le premier de tous ces plaiſirs. Un bon tempérament, une ſanté à l'épreuve ſont les premiers biens réels du corps. On ne doit, diſent-ils, prendre de nourriture que pour vivre, c'eſt-à-dire, pour ſoutenir ſa ſanté. Le boire & le manger n'ont par eux-mêmes aucunes bonnes qualités, celles que nous leur trouvons ne ſont que relatives à nos beſoins. Il ne faut voir dans les alimens que des moyens propres à réparer les forces que nous perdons continuellement, à entretenir la vigueur du corps, & à repouſſer la mort qui s'avance à pas lents, & qui nous retranche à chaque minute une partie de nous-mêmes. Ainſi, comme le ſage a raiſon d'aimer mieux écarter loin de lui les maladies, plutôt que d'appeler la médecine à ſon ſecours, comme il a raiſon encore de préférer les remedes qui guériſſent radicalement, à ceux qui ne font que pallier le mal; de même nous devrions former le vœu de ne jamais ſavourer les délices de la table, plutôt que de nous voir aſſujettis à un beſoin qui nous eſt commun avec tous les animaux, & qui marque tout à la fois notre foibleſſe & notre imperfection. Ceux qui font leur ſouverain bien de la gour-

mandiſe, doivent donc ſe perſuader qu'ils auraient atteint au plus haut degré de bonheur, s'ils avaient trois ventres, une faim que rien ne pût appaiſer, une ſoif toujours dévorante, & une démangeaiſon continuelle au palais. Mais qui ne conçoit pas qu'un individu qui paſſerait toute ſa vie à table, ſans pouvoir jamais ſe raſſaſier, ſerait le plus étrange & le plus à plaindre de tous les êtres? Les plaiſirs de la bonne chere ſont, ſans contredit, les moins nobles de tous les plaiſirs des ſens. Cette ſorte de volupté a d'ailleurs ſes douleurs inſéparables qui l'empoiſonnent. Le plaiſir de manger naît de la faim; mais la partie n'eſt pas égale entre eux. Le mal-aiſe que la faim nous fait éprouver, eſt de beaucoup plus long que le plaiſir que nous éprouvons à ſatisfaire notre appétit. La faim naît avant le plaiſir, & le plaiſir ceſſe avec elle. Les Utopiens ſoutiennent donc qu'on ne doit faire cas des plaiſirs de la table, qu'autant qu'ils nous ſont néceſſaires. Ils uſent avec ſobriété, avec une reconnaiſſance vraiment filiale de tous les dons que la main libérale de la Nature leur préſente. Ils ſont pénétrés ſur-tout de ce que cette bonne mere a attaché des ſenſations agréables, dont le charme ſecret nous attire, & nous fait trouver

une volupté réelle à satisfaire des besoins qui sont autant de tyrans impérieux, qu'il faut contenter par nécessité.

Que notre vie serait triste & déplorable, s'il nous fallait chasser, par des drogues & des potions ameres, les incommodités journalieres de la soif & de la faim, comme nous chassons les autres maladies, qui sont bien moins fréquentes! Les Utopiens regardent la beauté, la force, la souplesse, l'agilité, comme autant de qualités estimables, & ils ne négligent rien de ce qui peut les augmenter, & leur en faire retirer les plus grands avantages. Ils sont fort sensibles aux plaisirs des yeux, de l'ouie, & de l'odorat. Les jouissances attachées à ces trois sens sont particulieres à l'homme. Aucun autre animal ne peut s'amuser à contempler l'ordre, la structure, l'admirable chef-d'œuvre de l'Univers. Toutes les brutes n'ont qu'un flaire plus ou moins borné, qui leur sert uniquement à distinguer leur pâture; aucune d'elles n'est agréablement affectée par la respiration des odeurs suaves, aucune n'est mollement agitée par les sons touchans de la mélodie & l'harmonie de la musique. Mais, quel que soit le goût de nos sages pour les plaisirs des trois sens dont je vous parle, ils prennent toujours garde, avant de s'y livrer, que la possession

d'un moindre ne nuise à la jouissance d'un plus grand, ou que la possession de ceux qu'ils se procurent ne soit suivie de douleurs & de regrets ; ce qui ne manquera pas d'arriver, vous disent-ils, si ces plaisirs ne portent point un caractere visible d'honnêteté. Ils pensent que le comble de la folie est de mépriser les graces, la beauté, & les forces du corps; ils regardent même comme coupable d'un lent suicide, ceux qui pratiquent les jeûnes, les abstinences, & les autres macérations de ce genre qui épuisent nos sens, minent peu à peu, & finissent par détruire totalement la santé. Négliger les qualités extérieures, dans la vue de procurer un bien quelconque, soit au prochain, soit à la patrie, & dans une ferme confiance que Dieu qui voit tout, qui nous tient compte de tout, nous dédommagera amplement de cet oubli volontaire de nos propres intérêts, c'est un sacrifice noble & généreux, dont les Utopiens font le plus grand cas. Mais qu'un homme, séduit par un vain fantôme de vertu, ou par l'idée de se faire une habitude du mal-aise, pour lequel il n'est peut-être pas né, s'impose de rudes mortifications, des pénitences meurtrieres, lesquelles sont en pure perte pour lui & pour ses semblables, c'est un excès de démence, c'est une

cruauté envers lui-même, une ingratitude criminelle envers la Nature, dont il ne s'empresse de rejeter les plus doux bienfaits, que pour acquérir plutôt le droit de la méconnaître.

Telle est l'opinion de ce peuple touchant les vertus & les plaisirs. Il croit que le seul secours de la raison est suffisant pour procurer à l'homme cette félicité si douce & si solide à laquelle il doit tendre, & qu'il n'appartient qu'à une Religion, émanée du Ciel même, de lui inspirer des idées plus pures encore & plus sublimes. Ce systême de morale est-il bon, est-il mauvais? Cette question pourrait faire la matiere d'une longue dissertation dans laquelle mon tems ne me permet pas d'entrer. Je la crois d'ailleurs trop étrangere à mon objet. Je me suis engagé à vous faire le récit de mon voyage, à vous donner une idée sommaire des mœurs, des coutumes, de la politique & du gouvernement des Utopiens; mais je n'ai point entendu me rendre le garant & devenir le censeur ou le panégyriste de leur morale & de leurs dogmes. Quelle que soit votre opinion sur ces articles, n'en tenez pas moins pour certain qu'il est impossible de voir une République plus éclairée, plus florissante, & plus heureuse.

Les Utopiens sont de moyenne taille, &

ont plus de force qu'elle n'en promet. Leur climat n'eſt point des plus fertiles : l'air, en général, y eſt aſſez mal-ſain. Grace à leur induſtrie, il ne réſulte aucun danger pour eux de ces inconvéniens. Ils viennent à bout, par leurs travaux continuels, de changer la nature de leur ſol & de le fertiliſer : par leur ſobriété, leur tempérance, & ſur-tout leur grande propreté, ils ſe garantiſſent de toutes les influences du mauvais air. Auſſi ne trouve-t-on nulle part une plus grande abondance du néceſſaire & des êtres mieux conſtitués, plus robuſtes, dont la ſanté ſoit moins expoſée aux maladies, & dont le cours de la vie ſoit plus étendu. Outre les travaux ordinaires à nos laboureurs, ils en font de bien plus étonnans pour ſurmonter les obſtacles & vaincre l'ingratitude du ſol qu'ils cultivent. Souvent pour enſemencer un terrein qui leur paraît propre au labour, ils déracinent une forêt entiere, coupent les arbres & en plantent une dans un autre endroit. Le beſoin de ſe préparer d'abondantes récoltes a moins de part encore à ces travaux prodigieux, que la précaution d'entourer les villes de bois, pour s'épargner dans le tranſport les embarras & les fatigues d'une longue route. Ils plantent toujours leurs bois

Sages précautions pour les bois.

auprès de la mer, & en bordent les rivieres, pour la commodité du charoi : ils pensent que celui des autres denrées se fait plus aisément par terre, de tel endroit éloigné qu'on les tire. Ce peuple est d'un commerce facile & agréable, il a le caractere doux, l'humeur enjouée, l'esprit perçant, & sur-tout le jugement fort sain. En général, les Utopiens aiment le repos ; mais dès que l'utilité publique parle, ils volent par tout où elle les appelle, & dans ce cas aucun travail ne les étonne, aucune fatigue ne les rebute. Leurs désirs, qui sont en tout fort modérés, semblent n'avoir point de bornes lorsqu'il s'agit d'apprendre, de connaître, & de s'instruire; de sorte que l'étude est presque leur unique passion. Nous ne jugeâmes pas à propos de leur donner d'abord connaissance de Auteurs latins ; nous avions bien prévu que, parmi ces Ecrivains, les Poëtes & les Historiens pourraient seuls flatter leur goût ; mais si-tôt que nous leur eûmes parlé des Grecs & des Philosophes fameux qui se trouvent chez ce Peuple, le plus célebre de l'antiquité, il n'est point de prieres & d'instances qu'ils ne nous firent, pour nous déterminer à leur en donner une traduction. Nous cédâmes à leurs pressantes sollicitations, plutôt par politesse,

que dans l'eſpérance de leur voir retirer quelque profit de nos veilles; mais nous eûmes la ſatisfaction de nous apercevoir, dès no premieres leçons, que, grace à leur avidité pour les ſciences & à leur infatigable application, nous ne perdrions point le fruit de notre travail. Dès qu'ils eurent quelque teinture de la langue grecque, ils formerent des caracteres avec tant d'aiſance, la prononcerent ſi nettement, & apprirent par cœur avec tant de facilité, qu'ils nous étonnerent au dernier point. J'aurais regardé la rapidité de leurs progrès comme un miracle, ſi d'ailleurs les écoliers, dont le Sénat nous avait ſpécialement chargés, n'euſſent été les plus intelligens de leurs colléges, & n'euſſent joint aux merveilleuſes diſpoſitions d'un âge mûr, le déſir le plus ardent de s'avancer. Au bout de trois ans, ils poſſédaient parfaitement le nouvel idiome, & expliquaient couramment les meilleurs Auteurs, à moins que les fautes d'impreſſion qui ſe rencontraient dans les exemplaires, ne leur fiſſent faire quelque contre-ſens. Je ne ſais au juſte ce qu'il en eſt, mais je crois devoir attribuer leurs progrès en cette langue à l'affinité qui ſe trouve entre elle & la leur. Je conjecture à ce ſujet que les Utopiens tirent leur origine des Grecs. Quoique

l'idiome des premiers ſoit preſque tout à fait perſan, on retrouve néanmoins des veſtiges de la langue grecque dans la dérivaiſon des noms des villes & des Magiſtrats. Lors de ma quatrieme navigation, au lieu de me charger d'un ballot de marchandiſes, comme les autres paſſagers, j'emportai avec moi une aſſez grande quantité de livres; car mon intention étoit bien plutôt de paſſer mes jours chez cet heureux peuple, que de hâter mon retour dans un monde auſſi pervers que le nôtre. Je ne ſais quelle fatalité m'a entraîné malgré moi, & m'a fait renoncer à un ſi louable deſſein. A mon départ, je fis préſent à nos Inſulaires de ma petite bibliotheque; elle était compoſée des œuvres de Platon, d'une partie de ceux d'Ariſtote, du traité de Théophraſte ſur les plantes. Mais ce qui me cauſait bien des regrets, c'eſt que cet excellent livre était tout lacéré, tout mutilé. Comme je n'avais pas eu la précaution de le ſerrer ſous clef, un maudit ſinge, ſous la patte duquel il tomba, s'amuſa, pendant la traverſée, à déchirer quantité de feuillets, & même à en arracher pluſieurs tout à fait. Je ne leur ai laiſſé en Grammairiens que *Laſcaris*; car je n'avais point apporté avec moi Théodore Gaza, & je n'avais pour tout dictionnaire qu'Heſichius & Dioſcoride. Ils font le plus

grand cas des mélanges de Plutarque, & s'amusent des plaisanteries de Lucien. Parmi les Poëtes, ils ont Aristophane, Homere, Euripide, & un petit Sophocle de la jolie impression d'Alde. Entre autres Historiens, je leur ai donné Thucydide, Hérodote, & Hérodien; ils ont en outre plusieurs livres de Médecine, car mon compagnon de voyage Tricius Apinatus avait apporté avec lui quelques traités d'Hippocrate, & le petit manuel de Galien, pour lequel ils ont une estime singuliere. Quoique je ne connaisse point de pays où la Médecine soit moins essentielle, il n'en est cependant pas où cette science soit plus honorée & plus respectée. Les Utopiens la placent au rang des connaissances les plus utiles & les plus importantes de la philosophie. Premierement ils jouissent d'un plaisir inexprimable, en voyant qu'il leur est permis de soulever, à la lueur du flambeau de cet Art sublime, un coin du rideau qui nous cache les secrets merveilleux de la Nature; en second lieu, ils pensent que l'Eternel, créateur de toutes choses, leur sait bon gré des peines qu'ils se donnent pour connaître, détailler, examiner, approfondir tous les ressorts du plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti de sa main. Ils sont persuadés que Dieu, qui est le premier de tous les Artistes, n'est pas

Pensées sublimes sur Dieu.

pas moins jaloux que les autres de voir admirer ses ouvrages ; en conséquence, ils croyent que cet Etre suprême n'a créé l'homme seul à son image, ne l'a doué de la raison, qui est une émanation de sa divine essence, que pour livrer à ses regards & a ses réflexions le spectacle miraculeux de l'Univers, & recevoir ensuite de la bouche de sa créature le tribut de louanges & de reconnaissance que méritent ses œuvres, dans lesquelles on voit éclater à la fois sa bonté, sa sagesse, & sa toute-puissance. Aussi disent-ils que Dieu comble de ses graces les plus particulieres ces hommes qui, animés d'une sainte curiosité, se plaisent à contempler ses ouvrages, à s'élancer, du cercle étroit où ils sont placés, dans la profondeur de ses secrets ; tandis qu'il traite à l'égal des brutes ces êtres stupides, dont l'œil morne, sans cesse attaché à la terre, les rend semblables aux vils animaux qui cherchent leur pâture, ces êtres pareisseux, qui n'ont jamais osé briser, par la pensée, les liens qui les retiennent, & s'élever jusqu'à la voûte étoilée qui les environne, pour l'examiner, en parcourir toutes les beautés, & ensuite former des actes d'adoration & de reconnaissance envers leur Auteur. Mais je rentre dans mon sujet.

Je vous dirai donc que le génie des Uto-

piens, exercé dès leur bas âge par l'étude des ſciences & des belles-lettres, a toute la ſagacité néceſſaire, tant pour l'invention que pour la perfection de ces arts qui font éclore, fécondent & multiplient les agrémens de la vie. Entre ces Arts, il en eſt deux très-importans, dont ils nous ſont redevables ; le premier eſt l'imprimerie, le ſecond eſt la fabrique du papier. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas peu contribué à en faire par eux-mêmes la découverte. Nous n'eûmes beſoin que de leur montrer les livres d'Alde, imprimés, de leur indiquer les matériaux qui entrent dans la compoſition du papier, & de leur faire connaître la facilité & la promptitude avec laquelle on imprime. Comme aucun de nous n'en ſavait davantage, il nous fut impoſſible de leur donner de plus grandes lumieres. Il ne leur fallut rien de plus, puiſqu'ils parvinrent, ſur notre ſimple expoſé, à pénétrer tous les ſecrets de ces deux Arts. Au lieu de feuilles d'arbuſtes & d'écorces de roſeaux dont ils s'étaient ſervis juſqu'alors, ils eſſayerent de fabriquer du papier & de fondre des caracteres. Faute de quelques procédés, ils manquerent leurs opérations dans les premiers eſſais ; mais loin de ſe rebuter, ils les recommencerent tant de fois & de tant de façons ſi différentes, qu'à la fin ils réuſſirent, &

perfectionnerent même leurs découvertes. S'ils avaient entre les mains une plus grande quantité d'Auteurs Grecs, les exemplaires ne leur en manqueraient pas; car ils ont déjà fait plusieurs éditions de ceux que je leur ai laissés. Ils accueillent avec bonté tous ceux qui voyagent chez eux, dans l'intention de les connaître. Comme ils sont fort curieux d'apprendre tout ce qui se passe chez les autres peuples, ils témoignent des déférences particulieres aux étrangers, recommandables par leurs vertus, leurs talens, leur savoir, & la longue expérience qu'ils ont acquise, soit par leurs voyages, soit par leurs études. C'est à ces titres que nous dûmes la réception flatteuse dont ils nous honorerent. Le commerce attire peu d'étrangers chez eux. On ne pourrait leur apporter que du fer, de l'or, & de l'argent; mais les Négocians en général préferent l'importation de ces deux derniers métaux à leur exportation. Quant aux marchandises & aux denrées d'Utopie, les habitans aiment mieux les transporter eux-mêmes, que de laisser aux habitans des autres pays la liberté de venir les chercher. Une bonne raison les a déterminés à prendre ce parti. Ils ont voulu se ménager par-là des occasions favorables de voyager chez leurs voisins, & de se perfectionner dans l'art de la

Navigation, qu'ils font extrêmement curieux de bien connaître.

CHAPITRE VII.

Des Esclaves.

Les Utopiens ne se servent pour esclaves, que des prisonniers de guerre qu'ils ont faits eux-mêmes, & ne réduisent point les enfans de ces malheureux à la condition de leurs peres. Ils ne veulent pas même employer les esclaves des peuples voisins. Sur qui donc, me demanderez-vous, tombe le poids & l'infamie de la servitude? Sur le crime seul & sur la scélératesse. Ils achetent des autres Nations tous ceux qui, par leurs forfaits, ont mérité la mort à laquelle ils sont condamnés. Voilà ceux qui composent en grande partie leurs esclaves. Leur Isle n'en fournit qu'un très-petit nombre. Ils ont ces misérables à fort bon compte, & souvent pour rien. Toujours chargés de fers, ils sont, dans cet état, condamnés à perpétuité aux travaux publics. Il est à propos de vous observer qu'ils traitent les esclaves compatriotes avec plus de rigueur que les étrangers, parce qu'ils jugent que leur bassesse est moins digne de pitié, puisque la bonne

éducation qu'ils ont reçue, les exemples de vertu qu'ils ont eus ſans ceſſe ſous les yeux, n'ont pu corriger leur naturel vicieux, & leur inſpirer l'horreur du crime. Outre ces eſclaves, ils en ont d'une autre ſorte. Ce ſont ces gens qui, forcés dans d'autres pays de gagner leur pain à la ſueur de leur front, viennent en Utopie, parce qu'ils ſavent que ſes habitans, juſtes appréciateurs de la peine & du tems d'autrui, accordent un honnête ſalaire aux pauvres journaliers qu'ils emploient. On uſe de la plus grande douceur envers ces derniers; on double leur tâche, il eſt vrai, parce qu'ils ſont, par nature & par état, endurcis au travail; à cela près, ils jouiſſent du droit de bourgeoiſie, & de tous les priviléges des autres citoyens. Lorſqu'ils veulent retourner dans leur pays, ce qui arrive aſſez rarement, on ne les retient point, encore moins les laiſſe-t-on partir les mains vides.

Les Utopiens, comme je l'ai dit plus haut, ont pour les malades mille ſoins, mille attentions, & des complaiſances ſans bornes. Ils ont recours à tous les moyens qui peuvent contribuer à leur rendre la ſanté. Tous les ſecours que fournit la médecine leur ſont prodigués, on leur fait ſur-tout obſerver le régime le plus propre à les rétablir. C'eſt principalement pour

les infortunés affligés de maux incurables ; qu'ils réservent les remedes les plus efficaces ; c'est pour eux qu'ils réservent ces consolations douces & insinuantes, qui, sans rien changer à la nature du mal, semblent néanmoins le diminuer de moitié. Mais si une maladie résiste à tous les efforts de l'art, & fait éprouver à celui qui en est attaqué, des douleurs trop aiguës, des souffrances continuelles ; alors les Prêtres & les Magistrats sont les premiers à presser le malade d'abréger avec sa vie son horrible tourment (1). « Mon cher, lui disent-ils, » quel fardeau plus importun, plus odieux » pour vous que le jour ? A vous parler franchement, il ne vous reste aucun espoir de » guérison ; vous n'êtes plus propre à rien ; » vous êtes à charge à vous-même & insupportable aux autres : pourquoi ne pas hâter » l'instant de votre délivrance ? Non, mon ami, » non, ne vous opiniâtrez pas à nourrir sans » cesse dans votre sein le germe cruel de la » mort, dont les angoisses & les horreurs se » renouvellent pour vous à chaque instant du » jour. Puisque l'existence n'est plus qu'une

Du Suicide.

(1) Tout ce morceau n'offre que des idées absurdes d'une conséquence trop dangereuse, pour avoir besoin d'être combattues.

» gêne affreuse, un supplice effrayant pour
» tout votre être ; rendez, rendez de plein gré à
» la terre votre dépouille ; n'attendez pas que
» la mort, qui se plaît à fondre sur ceux qui
» jouissent à leur aise des délices de la vie, &
» à laisser languir ceux qui sont navrés de ses
» amertumes, vienne d'elle même à votre
» aide. Courez, volez au devant d'elle, bra-
» vez-la ; armez votre main sans trembler, frap-
» pez ; le dernier jour de vos souffrances sera
» le premier de votre bonheur. Ayez con-
» fiance, mon cher frere, & soyez persuadé
» qu'en quittant cette vie & en descendant
» chez les morts, vous ne ferez que sortir
» d'un horrible cachot, pour entrer & faire
» à jamais votre demeure dans le séjour des
» voluptés éternelles. Si vous êtes assez faible
» pour vous arrêter au cri de la Nature effrayée,
» si l'idée de votre destruction vous épouvante
» au point de faire tomber le fer de votre main,
» tournez les yeux vers le meilleur de vos amis,
» implorez sa pitié, conjurez-le de vous ren-
» dre ce bon office ; présentez hardiment la
» tête au coup mortel qu'il va vous porter, &
» que votre dernier soupir soit un acte de re-
» connaissance pour lui. Vous ne sauriez trop
» lui en témoigner, puisqu'il va faire cesser

» vos douleurs & vos tourmens. Nous vous le » répétons, vous ne sauriez montrer plus de prudence & de résignation à la volonté de l'Etre » suprême, dont nous sommes les interpretes » & les oracles, qu'en suivant, sans tarder, le » bon conseil que nous vous donnons de trancher vous-même la trame de vos jours, ou de » souffrir qu'une main amicale vous rende ce » dernier service ». Les malades qui cedent à la force de cette exhortation, se laissent volontairement mourir d'inanition, ou au moyen de quelques breuvages préparés qu'ils avalent, tombent doucement, & sans s'en apercevoir, dans les bras du sommeil éternel. Au reste, quel que soit l'état désespéré de ces malades, on ne les force point au suicide; on n'en fait périr aucun, s'il n'y consent; au contraire, on les soigne, on les assiste jusqu'au dernier moment; en un mot, on ne néglige rien pour alléger leurs douleurs autant qu'il est possible. Les Utopiens pensent que ces infortunés, en succombant sous la violence de leurs maux, meurent honorablement. Si un homme, égaré par le desespoir, ou par dégoût pour la vie, ou par quelque autre raison qui n'est approuvée ni par les Prêtres, ni par les Magistrats, attente à ses jours, & qu'il

meure du coup dont il ſe frappe, on le regarde comme indigne de la terre & du feu, & ſon cadavre, privé des honneurs de la ſépulture, eſt jeté à la voierie, pour y ſervir de pâture aux corbeaux.

Les filles ne peuvent ſe marier en Utopie avant l'âge de dix-huit ans, & les garçons avant celui de vingt-deux. Si deux futurs conjoints, impatiens de jouir des plaiſirs du mariage, n'attendent pas le moment de leur union pour ſe donner des preuves réciproques de leur tendreſſe, & qu'ils en ſoient convaincus, ils ſont blâmés l'un & l'autre; défenſe à eux de ſe marier, à moins que le Prince, par un effet particulier de ſa clémence, ne daigne leur pardonner. Le pere & la mere, dans la maiſon deſquels ſe commettent ces larcins amoureux, ſont terriblement punis, puiſque le déshonneur public eſt la ſuite de leur coupable négligence. Les raiſons qu'ils m'ont données de cette inflexible rigueur me paraiſſent très-plauſibles. Qui pourrait ſe réſoudre à ſe marier, à ne vivre que pour ſa femme, à ſupportet tous les chagrins, tous les pénibles déſagrémens que la différence des humeurs & des caracteres ou les circonſtances font naître ſouvent dans le ſein des meilleurs ménages, ſi

l'on ne prenait toutes les précautions imaginables pour sevrer les hommes, des plaisirs trop faciles du concubinage? En fait de mariage, ils observent avec un respect religieux une coutume qui nous a d'abord très-scandalisés, tant elle nous parut bizarre & indécente. Lorsque deux personnes se recherchent, ils ne veulent point qu'elles s'engagent avant d'avoir toutes deux jugé par elles-mêmes des qualités de leur propre corps : en conséquence, une vénérable matrone déshabille la future vierge ou veuve, & la fait voir toute nue à son amant, qui de son côté est présenté à sa maîtresse dans l'état de pure nature par quelque grave & honnête personnage. Nous eûmes peine à retenir nos éclats de rire, en apprenant cet usage, & nous leur avouâmes franchement que nous le trouvions fort ridicule & fort choquant. Mais ils se moquerent bien de nous, & des inconséquences aussi funestes que multipliées que commettent sur cet article si essentiel au bonheur des êtres, les peuples de notre Univers. Quoi, nous dirent-ils, lorsqu'il s'agit de l'achat d'un méchant bidet, vous faites les plus grandes attentions à votre marché, pour n'en être pas la dupe : quoique cette bête soit à découvert, & sous vos yeux, leur témoignage semble alors vous devenir



ſuſpect, & vous voulez avoir une connaiſſance plus sûre, plus parfaite de l'animal. Vous le faites deſſeller & débrider; vous examinez ſoigneuſement ſes pieds, ſes jambes, ſa croupe, ſa tête, ſon poitrail; vous avez des yeux de lynx pour fureter juſques dans les moindres plis de tout ſon corps. Malgré tant d'examens, vous balancez encore à conclure, tant vous appréhendez que le cheval n'ait quelque défaut qui échappe à vos regards & à vos recherches. Mais à combien (1) plus forte raiſon devez-vous être attentif au choix que vous faites d'une femme? Songez que c'eſt uniquement de ce choix que dépend cette volupté délicieuſe qui fait le charme de vos beaux jours, ou ce dégoût inſurmontable qui les remplit d'amertume. Qui pourrait donc trop blâmer cette ſorte d'inſouciance, je dirais preſque cet oubli criminel que vous montrez dans une affaire ſi importante? Si vous prenez pour compagne une femme qui cache à vos yeux quelque difformité, quelque mal ſecret, le premier jour de votre mariage ne ſera-t-il pas auſſi le premier jour de l'affreux

(1) On ne peut juſtifier la plus étrange des coutumes par des raiſons plus ſages & plus utiles, du moins en apparence.

ſupplice que vous allez éprouver le reſte de votre vie ? Et comment ne pas tomber tous les jours dans ce triſte inconvénient, ſi le haſard ſeul préſide à vos mariages, ſi lui ſeul unit indiſtinctement des êtres qui n'ont aucune connaiſſance particuliere les uns des autres ? Mais pouvez-vous l'avoir cette connaiſſance, vous qui n'oſez paraître un ſeul inſtant ſans être couvert de tous les ajuſtemens qui peuvent en impoſer à la vue, & cacher ainſi, ou au moins déguiſer en grande partie les défauts de vos corps ? J'en reviens à ce que je vous obſervais tout à l'heure. Vos époux, le jour de leurs noces, ne ſe connaiſſent que du viſage & de la main; ils vont à l'autel tout joyeux; ils en reviennent de même : mais au moment fatal où on livre l'épouſe aux embraſſemens de ſon mari, quelle diſgrace pour tous deux, ſi l'un ou l'autre a quelque infirmité rebutante, ou des défauts qui décelent ſon impuiſſance, laquelle ne pouvoit par conſéquent ſe découvrir qu'à cette heure ! Tous les êtres ne ſont pas aſſez philoſophes pour ſe contenter des qualités eſtimables du cœur & de l'eſprit. Les Philoſophes eux-mêmes, qui ſont le plus grand cas de la vertu, ſont flattés de trouver des épouſes qui y joignent la beauté : l'une & l'autre, vous diſent-ils, ſe prêtent un mutuel

éclat; elles n'en ont que plus de prix, lorſqu'elles ſe trouvent réunies dans un même objet. Convenez, ajoutent les Utopiens, qu'il peut arriver que ces habits ſuperbes ne ſervent qu'à couvrir des difformités, des défauts de nature, dont la découverte eſt plus que ſuffiſante pour éloigner à jamais un époux de ſon épouſe, ou une femme de ſon mari, parce que l'un ou l'autre ſe trouvera peut-être inhabile à recevoir des careſſes & à y répondre. Mais ſi les époux ne s'aperçoivent de ce défaut qu'après le mariage, quel autre parti leur reſte-t-il à prendre que celui de ſe réſigner & de ſouffrir? Les lois ont donc dû prévoir ce cas fâcheux, & fournir au citoyen l'expédient le plus infaillible pour l'en garantir. Il était d'autant plus juſte & plus néceſſaire de redoubler de ſoins ſur cet article ſi eſſentiel, je le répete, au bonheur des individus, que la polygamie eſt ſévérement défendue en ce pays, & que chaque mari s'y contente, bon gré malgré, de ſa femme.

Le mariage eſt indiſſoluble, & il ne peut ſe caſſer que pour cauſe d'adultere bien prouvé, ou pour mauvaiſes mœurs. Sans ces griefs, la mort ſeule a le pouvoir de rompre les nœuds des époux. Quand ils ſont fondés à ſe pourvoir en caſſation de mariage, le Sénat pro- Du Divorce.

nonce l'arrêt qui contient cette caſſation, & la peine d'infamie contre la partie coupable; de plus, cet arrêt lui enjoint de paſſer ſes jours dans un veuvage perpétuel. On ne permet jamais à un mari de répudier ſa femme, à laquelle il n'a d'autre reproche à faire que celui d'une infirmité qui lui eſt ſurvenue. Les Utopiens ſoutiennent que c'eſt le comble de l'injuſtice & de la barbarie, que d'abandonner une perſonne que l'on a aimée, & qui nous a toujours chéri, au moment où ſon état de ſouffrance & d'affliction exige de notre part un ſurcroît de ſoins & de conſolations. Comment ſuppoſer qu'un homme honnête & délicat puiſſe ſe réſoudre à délaiſſer une compagne vertueuſe, dans la ſociété de laquelle il a paſſé tant de jours fortunés, parce que le tems, qui détruit tout, aura imprimé ſes traces ſur le front de cette épouſe jadis adorée, parce que la vieilleſſe, qui eſt la premiere & la plus incurable de toutes les infirmités qu'elle traîne à ſa ſuite, lui aura enlevé ſes attraits & ſa fraîcheur? Mais cet époux n'en a-t-il pas eu les prémices? ne les a-t-il pas moiſſonnés à la fleur de ſes beaux jours? Et il quitterait ſa femme parce qu'elle eſt foible, débile, languiſſante; il deviendroit volage & parjure à l'inſtant où ſon état douloureux exige mille ſa-



trifices, & réclame la foi de ses premiers sermens ! Ah ! c'est une indignité, c'est une horreur qui ne saurait se présumer ! Si deux époux se trouvent d'un caractere absolument incompatible ; si leurs humeurs, leurs goûts, leurs passions sont entierement opposés, & qu'il leur soit vraiment impossible de vivre ensemble en bonne intelligence, ils font alors une séparation à l'amiable, & les deux parties, de leur consentement mutuel, convolent à de secondes noces. Ce second mariage ne se contracte que sous le bon plaisir & avec l'agrément des Magistrats. Ils font des enquêtes pour s'instruire de la vérité des faits articulés par les parties plaignantes. Au besoin, ils chargent leurs propres épouses de faire toutes les informations nécessaires, & de leur rendre un fidele compte, pour les mettre à portée de juger avec pleine connaissance de cause. Ce n'est cependant qu'à la derniere extrémité que les Magistrats consentent à de pareils divorces. Les Utopiens sont persuadés qu'un des moyens les moins propres à entretenir l'amour conjugal, serait de laisser entrevoir aux maris de la facilité à répudier leurs femmes, pour en prendre d'autres. Le plus dur esclavage est la punition de l'adultere. Si l'un des deux coupables est célibataire, la partie offensée a le droit de



d'appeler à son secours la vindicte publique. En général, la servitude est la punition la plus en usage chez les Utopiens, même contre les forfaits les plus graves. Ils pensent, avec assez de raison, que cette peine n'est pas moins rigoureuse pour les scélérats que la mort même, & qu'elle est plus utile à la République. Et, en effet, un homme que l'on force de remplir la tâche la plus rude, est un être dont on tire du service; il est donc plus nécessaire à la société qu'un cadavre : d'ailleurs ces malheureux esclaves, exposés tous les jours à la vue des passans, sont une leçon vivante qui produit tous les bons effets qu'on peut en attendre. Elle imprime dans l'ame une crainte salutaire, qui se renouvelle sans cesse; elle inspire, en un mot, une aversion bien plus grande pour le crime, que quand la mort enleve du milieu de nous les criminels, & que quelque laps de temps efface jusqu'à leur souvenir. Si ces forçats se mutinent & se révoltent, s'ils refusent de travailler, alors on les égorge sans pitié, comme des bêtes féroces que l'on ne peut dompter, malgré la pesanteur de leurs fers & l'horreur de leur cachot. Ceux au contraire qui s'arment d'une constance courageuse pour supporter leur sort, ont l'espoir flatteur de le voir chan-

accueillir d'un léger ſourire les plaiſanteries d'un bouffon, ils ont grand ſoin de ne point le confier à ſa garde ou de ne point le mettre ſous ſa protection. Ils craignent que ces êtres empeſés & chagrins, dont le front ne ſe déride jamais, ne traitent mal un individu qui, par état ou par nature, n'a d'autre talent & d'autre mérite que celui d'égayer les autres & de les faire rire. Nos ſages penſent qu'il eſt malhonnête & indécent de railler une perſonne ſur ſa laideur ou ſur tel autre défaut corporel que ce ſoit. Loin d'applaudir à ſes brocards, ils mépriſent toujours le mauvais plaiſant. Un galant homme ne doit jamais ſe moquer des travers de la nature, il doit plaindre ceux qu'elle diſgracie, puiſqu'il ne dépend pas d'eux d'être exempts de ces défauts trop viſibles & ſouvent fort incommodes. Si d'un côté les Utopiens blâment & accuſent d'une inſouciance répréhenſible les perſonnes qui négligent leur beauté, de l'autre ils regardent comme infâmes toutes celles qui emploient les vains ſecours d'une toilette recherchée & du fard, pour ſe donner des attraits que la nature leur a refuſés ou que le tems leur a fait perdre. Ce Peuple philoſophe ſait par expérience que la fragile beauté d'une épouſe

eſt un charme moins puiſſant pour attirer & retenir un époux, que la douceur du caractere, la ſageſſe de la conduite, & ſurtout une complaiſance ſans bornes & un reſpect inviolable pour ſon mari. L'éclat de deux beaux yeux peut ſéduire bien des gens : la beauté fait nombre de mariages; mais la vertu ſeule les rend heureux, elle ſeule triomphe à la fin de l'inconſtance, elle ſeule a le pouvoir de la fixer.

Des vertus & des récompenſes.

Le Gouvernement d'Utopie croirait n'avoir rempli que la moitié de l'adminiſtration publique, s'il ſe contentait de faire trembler & de punir les méchans. C'eſt peu d'effrayer le crime, il faut encourager la vertu. En conſéquence, les Magiſtrats, pour faire naître ſon amour dans le cœur des citoyens, décernent aux plus vertueux des récompenſes auſſi flatteuſes qu'honorables. Remplis d'un zele patriotique, ils font élever dans la grande place de chaque ville, des ſtatues à ceux qui ſe ſont illuſtrés, ſoit par leurs qualités héroïques, ſoit par les ſervices importans qu'ils ont rendus à leur pays. Ces Monumens glorieux, deſtinés à perpétuer le ſouvenir des belles actions & à conſacrer la mémoire des peres, deviennent pour les enfans un puiſſant aiguillon qui les excite à marcher ſur leurs

traces : leurs ames fieres & sublimes s'électrisent à la vue de ces effigies que semble animer encore l'amour du bien public. C'est ainsi que cette Nation éclairée, en honorant la vertu, a trouvé le moyen d'enfanter chaque jour à la Patrie une foule de nouveaux héros. Un homme convaincu d'avoir brigué une place dans la Magistrature, est destitué de toutes ses fonctions, il ne peut plus espérer de rentrer jamais dans les charges & d'avoir part au Ministere. Nos Insulaires vivent entre eux dans l'union la plus étroite : c'est un peuple d'amis.

Des Magistrats

Les Magistrats n'ont point l'abord glacial, l'air rébarbatif & menaçant. On les appelle *Peres*. Ils méritent effectivement ce nom. On leur rend de bon cœur tous les respects dus à leurs personnes encore plus qu'à leur rang; mais ils ne sont nullement jaloux de ces honneurs ; aussi ne les voit-on point se formaliser de ce qu'on aura manqué par hasard à leur témoigner quelques-uns de ces égards que prescrit la politesse. Le Prince ne porte ni diadême ni couronne; il n'en impose point par la pompe de son extérieur & de son cortége. Vêtu comme un simple particulier, on ne le distingue de la foule des citoyens que par une gerbe de blé que Sa Majesté tient

ordinairement à la main. Il en eſt de même du Souverain Pontife, on ne le reconnoît qu'au cierge allumé qu'on porte toujours devant lui.

Des Lois.

Le code des lois eſt fort peu volumineux; mais par la nature même de ſon inſtitution & de ſon gouvernement, cette République en a tout autant qu'il lui en faut. Ce que ſes habitans trouvent de plus étrange chez les autres peuples, c'eſt que ces énormes volumes de lois & de gloſſaires, loin d'affermir leur tranquillité & d'aſſurer leurs fortunes, ne font que porter le trouble dans les familles & jeter de l'incertitude ſur les propriétés. Les citoyens, loin de trouver dans ces lois l'appui qu'ils invoquent en faveur de leurs poſſeſſions, n'y trouvent que des moyens sûrs de ſe ruiner promptement, & d'abſorber tout leur avoir. N'eſt-ce pas une injuſtice criante, ajoutent les Utopiens, que de promener & d'égarer les hommes dans ce labyrinthe de lois, qui ſont trop nombreuſes, pour qu'une étude de toute la vie puiſſe ſuffire à les bien connaître, & toujours trop obſcures pour qu'un Commentateur, tel habile qu'il ſoit, puiſſe, au premier coup-d'œil, en déterminer le véritable ſens?

De la Chicane.

Ils écartent loin du ſanctuaire de la Juſtice ces Procureurs avares & inſatiables, qui dévorent & engloutiſſent les biens de leurs cliens; ils en

excluent aussi ces dangereux Avocats qui se chargent volontiers des plus mauvaises causes, qui ont l'art des les colorer du plus beau vernis, & qui, à la faveur de leurs commentaires insidieux, parviennent à faire absoudre le coupable, & à faire condamner l'innocent. Tous ces autres suppôts subalternes de la chicane, qui nous pillent & qui nous rongent, y sont inconnus. Ils ont tellement en horreur cette vermine du barreau, qu'elle n'ose s'y produire. Toujours prévoyans, toujours judicieux, ils pensent qu'il est plus naturel de laisser les parties instruire elles-mêmes leurs juges de leurs affaires. C'est le plus sûr expédient pour couper court à ces longueurs mortelles, à ces subtilités si nuisibles aux intérêts des cliens; c'est aussi le meilleur moyen de parvenir à la connaissance de leur bon droit. Tout homme qu'un rusé praticien n'a pas endoctriné, n'est nullement versé dans l'art de surprendre notre religion par des discours apprêtés, & de nous éblouir par de grands mots. Il se contente d'articuler les faits. Son Juge, attentif & pénétrant, le suit pas à pas; il voit tout, il examine tout. La vérité lumineuse qui sort de la bouche de cet homme simple, le frappe; elle lui aurait entierement échappé sous les nuages impénétrables dont n'eût pas

manqué de l'envelopper un pilier du barreau. Les Juges sont privés de ces grands avantages dans ces pays où chaque particulier, en ressassant ce fatras de lois amoncelées & toujours contradictoires, peut trouver quelque passage louche du texte, pour étayer de fausses prétentions & favoriser sa cupidité. De là ces jugemens monstrueux, qui font tôt ou tard la honte ou le désespoir de ceux qui les rendent, & qui causent la perte, quelquefois même le déshonneur, des personnes qui le méritent le moins. Au reste, il n'est point d'Utopien qui n'ait une bonne teinture de sa jurisprudence. Outre que leur code est fort peu étendu, le texte en est très-clair & très-précis : on y distingue à chaque page la prudence consommée & le désintéressement des sages qui l'ont dicté. La fin que doit se proposer un Législateur est de mettre tous les citoyens à portée de connaître les obligations qui les lient les uns aux autres, & les devoirs communs & respectifs qu'ils ont à remplir. Or à quoi bon multiplier les lois & les surcharger de gloses? Ces commentaires si subtils, si raffinés, ne sont entendus que par un petit nombre, qui ont assez de sagacité pour pénétrer leurs sens. Il ne peut donc y avoir que ce petit nombre de particuliers qui soient instruits des obligation que les lois leur

impofent. Mais une loi dont l'efprit n'eft pas moins clair que le texte en eft fimple, eft une loi qui devient intelligible pour les citoyens de tous les états. Dans tous les Gouvernemens, n'eft-ce pas le vulgaire qui compofe la multitude des particuliers? Or qu'importe à ce vulgaire peu éclairé, & qui a le plus befoin de réglemens, que vous en prefcriviez ou que vous n'en prefcriviez pas, fi ceux que vous faites font fi obfcurs, fi entortillés, qu'il ne peut les comprendre, fi vous le forcez d'avoir recours à des Commentateurs plus embrouillés encore, qui achevent de l'égarer & de le plonger dans cette incertitude d'idées, dans cete confufion, dans cette ignorance abfolue dont vous vouliez le tirer? Prétendez-vous que ce vulgaire, animal d'habitude, uniquement occupé de fes befoins phyfiques, & du foin de gagner fa vie, ait un génie perçant, un tact fûr, un difcernement fin, une judiciaire, en un mot, qui le mettent à l'abri des erreurs & des furprifes? Certes, c'eft demander l'impoffible que d'exiger que chaque Artifan, pris féparément, foit un Jurifconfulte profond & l'aigle du barreau.

Nos Républicains procurent de grands avantages aux Nations voifines qui veulent les prendre pour modele. Plufieurs leur doivent

la liberté dont elles jouissent ; ce sont eux qui les ont affranchies du joug tyrannique sous lequel elles gémissaient. Jalouses, à l'exemple des Utopiens, de faire leur bonheur, elle viennent chez eux se choisir des Magistrats. Les unes les renouvellent tous les ans, les autres les continuent pendant cinq. Quand leur tems est expiré, on les reconduit comme en triomphe dans leur patrie, en les comblant de tous les éloges & des bénédictions que méritent les Magistrats integres, & on en reprend de nouveaux (1). Ces Nations étrangeres prouvent, en agissant ainsi, qu'elles sont très-éclairées sur leurs vrais intérêts. La perte ou le salut d'un peuple dépendent absolument des mœurs de ceux qui sont à la tête de l'administration. D'après ce principe incontestable, convenez qu'on ne saurait trop vanter la prudence de ces Nations voisines d'Utopie. En prenant pour Magistrats des hommes qui n'ont qu'une charge passagere, & qui doivent incessamment quitter le pays pour retourner dans le leur, elles ont présumé avec raison que ces hommes auraient de trop puissans motifs d'honneur &

(1) Ces usages si sensés sont encore observés chez les Génois.

de gloire, pour ſe laiſſer jamais corrompre & pour vendre la juſtice. Elles ont encore penſé que ces Magiſtrats étant étrangers & inconnus à leurs compatriotes, ſeraient toujours impartiaux, toujours integres, & que jamais la haîne ou la vengeance ne dicteraient leurs arrêts; que fermes comme des chênes, ils marcheraient ſans broncher dans les voies de la juſtice & de la vérité, & peſeroient leurs droits avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. On ne pouvait ſans doute raiſonner plus ſagement. L'acception des perſonnes & l'intérêt ſont les deux agens qui égarent le plus de Juges, & qui leur font perdre entierement de vue cette ſouveraine équité, qui eſt le lien le plus ſacré des ſociétés humaines, & la ſeule ſauve-garde de tous les Empires. Les Utopiens donnent le nom d'alliés aux peuples qui ſont gouvernés par des Magiſtrats d'Utopie, & le nom d'amis à ceux auxquels ils fourniſſent différens ſecours, ſuivant les circonſtances. Ils ne font aucun de ces pactes, de ces traités d'alliance que les autres peuples changent, rompent, & renouvellent ſi ſouvent entre eux. A quoi ſervent ces traités? vous diſent-ils. La Nature, notre mere commune, n'a-t-elle pas créé tous les individus pour s'entr'aimer? N'a-t-elle pas aſſez fortement gravé cet amour

Des Traités d'alliance.

au fond de nos cœurs ? L'être assez barbare pour étouffer sa voix & résister à ses douces impressions, sera-t-il assez délicat pour se faire un scrupule d'enfreindre les clauses d'un traité ? Nos insulaires sont d'autant plus attachés à ces principes, que la plupart des Souverains de leur hémisphere ne sont rien moins que rigides observateurs de leurs conventions respectives. Ces infractions sont fort rares en Europe, sur-tout parmi les Princes qui ont le bonheur de vivre sous l'empire de la foi. La religion de Jésus-Christ, cette religion sainte & sublime, a sur eux un ascendant supérieur encore à leur puissance. Dans cette partie de notre monde, la majesté des traités est regardée comme sacrée & inviolable. La bonté paternelle & la droiture de nos Monarques d'une part, de l'autre le respect qu'ils portent au Saint-Siége, & la crainte qu'ils ont de déplaire au Souverain Pontife, les rendent tous religieux observateurs des pactes qu'ils font entre eux. Comme ce Vicaire du Chef invisible de l'Eglise ne promet jamais rien, ne contracte aucun engagement, sans le tenir à la rigueur; il fait, de la part de Dieu même, un devoir à tous les Rois de remplir scrupuleusement leur parole, & d'accomplir à la lettre leurs conventions réciproques. S'ils osent y manquer,

les cenſures eccléſiaſtiques les rappellent à leur devoir. S'ils n'y rentrent pas, le Saint-Pere tonne, les foudres de l'excommunication échappent auſſi-tôt de ſa main, tombent & frappent les Potentats orgueilleux qui refuſent de ſe ſoumettre. Les Papes n'ont ſans doute pas tort de penſer qu'il eſt indigne à des Princes jaloux du nom de Chrétien, de manquer de bonne foi dans l'obſervation de leurs conventions. Mais dans le Monde où ſe trouve placé l'Utopie, Monde encore moins éloigné du nôtre par l'Equateur, au delà duquel il eſt ſitué, que par la différence de ſes mœurs & de ſes uſages, on ne doit nullement ſe repoſer ſur la foi des traités politiques. Les abus à cet égard ſont ſi exceſſifs & ſi fréquens, qu'on pourrait preſque avancer, que plus on emploie de cérémonies ſolennelles pour leur donner une ſolide ſanction, plus ils ſont fragiles, plus leur durée eſt momentanée. La raiſon de ces ruptures multipliées eſt fort ſimple. Les traités de paix, d'alliance, de confédération ſe font en des termes ſi ambigus, les tournures des clauſes ſont ſi captieuſes, ſi équivoques, que les parties contractantes ne ſont jamais tellement liées, qu'elles ne trouvent toujours des moyens plauſibles, au moins en apparence, d'éluder leurs engagemens & de ſe

dégager de leurs fermens. Cependant si les Plénipotentiaires trouvaient une pareille duplicité, disons mieux, une pareille fraude dans les contrats des particuliers, irrités de cette indigne mauvaise foi, ils la taxeraient hautement de piége, de scélérateffe, & s'écrieraient qu'elle mérite le dernier supplice; mais eux, mais ces fiers Représentans des Maîtres de la terre croient leur avoir rendu un service au dessus de toute récompense, lorsqu'ils ont surpris la bonne foi d'un Négociateur, lorsqu'ils l'ont trompé, & lui ont fait signer un traité qu'ils peuvent interpréter à leur avantage, ou faire rompre à leur fantaisie.

Que conclure de la mauvaise foi des Princes de cet autre Monde, & de leurs Ministres, sinon que la probité est une qualité obscure, qui ne convient qu'au petit peuple; qu'elle est d'une condition trop basse pour sortir des cercles bourgeois, & figurer à la Cour; ou bien encore qu'il est deux sortes de probités, l'une vile & abjecte, qui sied à la roture, & qui ne doit jamais franchir les bornes étroites dans lesquelles elle est restreinte, & l'autre plus noble, plus élevée, plus libre que celle du vulgaire; que cette derniere a le droit de tout faire, parce qu'elle peut impunément tout oser, & que cette probité fiere & impérieuse

est apparemment la vertu favorite des Rois. Comme je viens de vous le dire, la duplicité des Monarques du Monde dans lequel l'Utopie est située, est la principale cause qui détermine nos Républicains à ne faire aucun traité avec les Puissances de ces contrées. Je me persuade qu'ils changeraient de résolution, s'ils vivaient au milieu de l'Europe. Cependant, quelque bonne foi, quelque exactitude que l'on apporte dans l'observation des traités, la coutume d'en faire ne leur paraît pas moins étrange & moins déplacée : car enfin, vous demandent-ils, que produit cette malheureuse coutume?

Deux peuples sont séparés l'un de l'autre, soit par un petit bras de riviere, soit par une monticule ; & comme si la Nature n'avait pas établi assez de rapports entre les êtres, comme si elle n'avait pas tissu de ses propres mains les nœuds si doux qui les lient nécessairement les uns aux autres, ces individus, inquiets & jaloux, s'observent, se regardent d'un œil sombre ; ils s'enivrent du poison de la défiance, & se persuadent qu'ils sont nés, comme les bêtes féroces, pour s'attaquer, se mordre, se déchirer & se dévorer, à moins qu'un traité bien dressé, bien cimenté, ne leur prouve le contraire & n'enchaîne leur férocité. Mais le

voilà conclu ce traité, le voilà ratifié de part & d'autre; ne vous imaginez pas que la paix & l'amitié fraternelle en soient plus stables parmi eux. Non, des deux côtés les hostilités, les meurtres, les dévastations recommencent de plus belle après la signature; & pourquoi? C'est que, faute d'attention de la part des Négociateurs qui ont rédigé les articles, on les trouve tous si équivoques, ils renferment des contradictions si palpables, que les deux peuples regardent le traité comme nul & non avenu, & croient en conséquence devoir profiter de la liberté qu'il leur rend, pour se massacrer de nouveau & se détruire. Nous autres au contraire nous n'appelons ennemis, & nous ne traitons comme tels, que ceux qui nous font tort & insulte; autrement nous pensons que cet amour de l'espece, ce sentiment qui nous est si naturel, doit avoir sur nos cœurs des droits plus saints, plus inviolables que les clauses d'un contrat; en un mot, nous voulons que les honnêtes gens de toutes les Nations connues ne forment qu'un seul peuple de freres, & qu'ils soient plus fortement attachés les uns aux autres par leurs besoins réciproques & les secours mutuels qu'ils se doivent, que par de vaines conventions, aussi peu respectables

que

que les paſſions qui les dictent, & qui s'en ſont un jeu.

CHAPITRE VIII.

De l'Art Militaire en Utopie.

Ce peuple déteſte la guerre. Il voit avec horreur que l'homme, qui de tous les animaux ſe glorifie d'avoir lui ſeul la raiſon en partage, eſt cependant le plus déchaîné, le plus furieux contre ſon eſpece, & qu'il fait ſa paſſion dominante d'un Art qui ſemble devoir n'être exercé que par les ours, les tigres, & les pantheres. Cette gloire ſi funeſte, cette gloire que l'on n'acquiert que par le fer & par le feu, cette gloire qui eſt l'idole de preſque toutes les Nations, leur paraît bien plutôt une frénéſie brutale, une férocité abominable, qu'une paſſion noble & ſublime, digne des éloges faſtueux qu'on lui prodigue. Malgré l'averſion décidée qu'ils ont pour les armes, les Utopiens ne laiſſent pas que de s'y exercer. A certains jours on donne des leçons publiques de Tactique, auxquelles les hommes, & même les femmes ſont obligées d'aſſiſter, afin que dans un cas preſſant elles puiſſent avec adreſſe porter un coup de main pour

ſauver leur pays. Quoique ce peuple cherche tous les moyens de s'aguerrir, ils ne prend néanmoins les armes qu'à la derniere extrémité, ſoit pour ſe garantir d'une invaſion & défendre ſes frontieres, ſoit pour repouſſer les ennemis de ſes bons & fideles Alliés, ſoit enfin pour délivrer du joug d'un Tyran, des Voiſins qui implorent ſon ſecours. Dans ce dernier cas, ils combattent pour eux par pure généroſité, & ne retirent leurs troupes que quand la Nation opprimée a briſé les fers qui la retenaient dans l'eſclavage. Nos Républicains prêtent gratuitement à tous les peuples l'aſſiſtance qu'eux-mêmes leur demanderaient s'ils étaient dans le cas d'en avoir beſoin. Ce n'eſt pas ſeulement pour ſe défendre contre d'injuſtes agreſſeurs qu'ils leur donnent des ſecours, ils leur en fourniſſent encore pour les mettre en état de tirer raiſon des hoſtilités commencées & d'uſer de juſtes repréſailles.

Des ſecours accordés aux Alliés.

Je dois vous obſerver que les Utopiens ne prêtent aucune aſſiſtance ſi on ne les conſulte pas avant la déclaration de guerre. Ils veulent ſe convaincre par eux-mêmes que le peuple qui réclame leur appui, ne peut ſe diſpenſer d'oppoſer la force à la force. Dès

qu'ils en sont persuadés, ils lui fournissent sans délai les troupes qu'il leur demande. Les Nations opprimées & pillées par leurs Voisins n'ont pas de plus sûrs vengeurs que nos Insulaires. Leur ressentiment éclate, sur-tout lorsqu'un peuple se forge des lois iniques, se joue des plus saintes, &, par les interprétations insidieuses qu'il leur donne, parvient à tromper la crédule honnêteté des commercans. Tel fut l'unique motif de la guerre qu'ils firent il y a environ un siecle pour les *Néphélogetes*, (1) contre les *Alaopolites*. (2) Les premiers soutenaient que leurs négocians avaient éprouvé, de la part des derniers, une lésion révoltante, quoique revêtue de toutes les formes de la justice. Que cette plainte fût bien ou mal fondée, c'est ce qu'il ne m'est pas possible de décider. Quoi qu'il en soit, elle fut le sujet d'une guerre sanglante & ruineuse. En effet, sur ce différend, les deux Nations arment avec la

(1) *Néphélogatæ*, *Néphélogetes*; nom tiré du grec, qui veut dire peuple inconnu, nation obscure.

(2) *Alaopolitæ*, *Alaopolites*, nom aussi dérivé du grec, & qui signifie habitans vagabonds, & qui n'ont point de patrie.

plus grande activité : leurs préparatifs sont effrayans; la Discorde & la Haîne soufflent sur elles ; elles sont à l'instant saisies, transportées de fureur; chacune d'elles brûle de signaler sa vengeance, la soif du sang les dévore; les peuples voisins prennent parti pour ou contre; en un clin d'œil l'embrasement devient général : les armées s'avancent, elles se choquent, le combat s'échauffe, des flots de sang ruissellent, les campagnes sont jonchées de morts, & les villes n'offrent bientôt plus que de vastes cimetieres. Ces deux Etats naguere florissans reçoivent tour à tour des secousses qui les font pencher vers leur ruine. Enfin, après un épuisement total, les *Alaopolites* succombent, & sont contraints de recevoir la loi du plus fort, qui les réduit à la servitude. Les Utopiens, qui ne faisaient la guerre que pour leurs Alliés, furent les premiers à forcer les vaincus de vivre sous l'entiere dépendance des vainqueurs, & cependant les Alaopolites, dans les beaux jours de leur prospérité, formaient une Nation riche & puissante, peu faite pour entrer en comparaison avec la peuplade inconnue des Néphélogetes.

Telle est la chaleur, tel est le zele que mettent les Utopiens dans la défense des in-

térêts politiques & pécuniaires de leurs Alliés. Il s'en faut bien qu'ils soient aussi ardens pour leur propre compte. Si on les trompe, si on leur enleve leurs trésors, ils ne poussent point leur ressentiment jusqu'à la rupture, & pourvu qu'on ne commette aucun acte d'hostilité, ils se contentent de ne plus commercer avec les peuples qui leur font banqueroute. Ce n'est pas qu'ils prennent moins à cœur les intérêts de leurs compatriotes que ceux de leurs amis; mais ils pardonnent moins volontiers le tort qu'on fait à leurs Alliés, que celui qu'on leur fait à eux-mêmes. Ainsi que tous les autres, ce procédé à ses raisons : les voici. Chez nos Alliés, disent-ils, les biens appartenant en propre à chaque particulier, les négocians ne sauraient éprouver aucune perte, sans supporter un échec considérable, puisque souvent il entraîne leur ruine; au lieu que chez nous les biens se trouvant en commun, toutes les pertes le sont aussi; de sorte qu'une banqueroute faite à nos commerçans ne frappe point directement sur un seul ou sur quelques particuliers. D'ailleurs on ne peut jamais nous enlever que notre superflu, puisque nous avons grand soin de ne rien transporter chez l'Etranger, qu'au préalable notre pays ne soit

abondamment pourvu de tous les objets d'exportation. Nous pensons en conséquence qu'il serait absurde & cruel de sacrifier des milliers de citoyens pour nous venger d'un dommage qui n'est sensible pour aucun de nous.

Si quelque Utopien, voyageant chez un peuple voisin, se trouve attaqué dans sa personne & reçoit une blessure dont les suites alterent sa santé, ou le conduisent au tombeau, soit que cet attentat soit un guet-apens, soit qu'on l'ait commis en vertu d'un ordre du Gouvernement, nos Républicains n'en sont pas plutôt instruits par leur Résident dans les Pays étrangers où la scene s'est passée, qu'ils en demandent hautement satisfaction : ils exigent qu'on leur livre les coupables, quels qu'ils soient; & pour peu qu'on balance, ils déclarent sur le champ la guerre au peuple fauteur du meurtre. Si on leur remet les auteurs de l'assassinat, suivant son atrocité, ils les condamnent à mort ou les réduisent à l'esclavage.

Ils rougissent en quelque façon & sont plongés dans le plus grand deuil, lorsqu'ils remportent une victoire signalée. C'est, vous disent-ils, une impéritie, une absurdité révoltante que d'acheter à si haut prix des

marchandises, quelque précieuses qu'on les suppose & qu'elles soient en effet. Le plus beau moment de leur gloire est celui où leur génie, fécond en ruses de guerre, rend inutiles toutes les tentatives de leurs ennemis & les leur fait vaincre par adresse. On décerne à ceux qui ont remporté un tel avantage, les honneurs du triomphe public, & par les trophées qu'on leur érige, on immortalise, la mémoire de pareils exploits, les seuls qu'ils admirent & qu'ils soutiennent être vraiment dignes de l'homme, qui doit l'emporter autant sur tous les animaux par les ressources du génie, que la plupart d'entre eux l'emportent sur lui par les forces du corps. Et de fait, les lions, les ours, les tigres, les loups, les sangliers, les chiens, & les autres especes d'animaux qui se combattent, ont sans contredit bien plus de force, de nervure, & de férocité que nous; mais qu'il nous sont inférieurs du côté du raisonnement & de l'imagination! Quel homme oserait se flatter d'attaquer avec avantage les bêtes fauves, s'il lui fallait combattre corps à corps avec elles? Ce n'est que par adresse qu'il doit chercher à les dompter & à les vaincre; c'est ainsi que les hommes devraient se borner à faire la guerre entre eux. Les Utopiens

ne la déclarent jamais qu'à leur corps défendant, & que sur le refus positif de justice qu'on leur fait. Ils ne sont, en un mot, ..gresseurs que quand ils ne peuvent absolument se dispenser de l'être; mais dès qu'ils ont une fois tiré l'épée hors du fourreau, ils ne la remettent qu'après s'être assuré une vengeance éclatante des insultes & des torts qu'on leur a faits. Leur but est alors d'effrayer les Nations injustes par la terreur de leurs armes, & d'en faire des exemples si frappans, qu'ils puissent à l'avenir leur servir de frein. Tel est sur cet article le plan de conduite de nos Insulaires, toujours prudens, toujours modérés dans son exécution. Ils cherchent moins à s'acquérir de la gloire & des éloges, qu'à se mettre à l'abri de plus grands dangers, & même à en préserver les autres.

Si-tôt que la guerre est déclarée, ils font au même instant afficher avec le plus grand secret quantité de placards munis du sceau de la République, dans les lieux les plus fréquentés du pays ennemi. Par ces placards ils mettent à prix la tête du Prince, leur adversaire, ainsi que celles de plusieurs autres personnes amplement désignées dans ces écrits clandestins. Les récompenses très-considérables pour quiconque tuera ces dernieres,

ſont cependant moindres que celles propoſées pour celui qui les déféra du Prince. Ces perſonnes ſont ordinairement les Miniſtres & les Favoris du Souverain. Lorſqu'on ſe ſaiſit d'un proſcrit, & qu'on le remet vivant entre leurs mains, ils donnent le double de la récompenſe affichée. Ils offrent même des récompenſes à ces proſcrits, & leur grace, bien entendu s'ils veulent ſe détacher du parti ennemi & ſuivre le leur. Ces expédiens politiques jettent ces malheureux Favoris dans une horrible défiance les uns contre les autres. Sans ceſſe ils ſe croient environnés de traîtres; ils n'enviſagent bientôt plus dans leurs proches que des ennemis, des eſpions, & des bourreaux. Et en effet, il arrive toujours que ces proſcrits, & principalement le Prince, ſont égorgés ou livrés par ceux mêmes qu'ils honoraient de toute leur confiance, tant la ſoif de l'or eſt une puiſſante amorce pour le crime! Les Utopiens, convaincus de cette triſte vérité, ne manquent jamais d'en tirer le parti le plus avantageux; & pour d'autant mieux raſſurer les mercenaires qu'ils veulent corrompre, ils leur promettent des récompenſes ſi fortes, que la cupidité leur fait entierement fermer les yeux ſur tous les dangers auxquels il s'expoſent pour les obtenir.

Dans ces circonſtances, dont l'hiſtoire d'Utopie offre plus d'un exemple, ils promettent non ſeulement des ſommes immenſes, mais encore la propriété de terres d'un très-grand revenu, ſituées dans le pays de leurs plus fideles Alliés. C'eſt là que ces traîtres & ces aſſaſſins peuvent ſe retirer pour y paſſer tranquillement & en toute ſûreté le reſte de leurs jours au ſein de l'opulence. Jamais on n'eut ſur cet article ni ſur aucun autre à ſe plaindre du manque de parole des Utopiens.

Les autres peuples regardent comme indigne & barbare, comme une lâcheté abominable, cet uſage de faire un trafic du ſang de ſes ennemis, de mettre leur vie à l'enchere; tranchons le mot, de les faire aſſaſſiner. Quant aux Utopiens, ils s'en font un point d'honneur; & voici comme ils juſtifient ſur ce point la ſageſſe & la juſtice de leurs procédés. Par ce moyen, diſent-ils, nous terminons ſouvent la guerre ſans livrer aucun combat; nous prouvons donc notre amour pour l'humanité, puiſqu'aux dépens d'un petit nombre de coupables (1) que nous faiſons

(1) Cette morale n'eſt-elle pas une ſuite de ce principe? *Expedit unum mori pro populo.*

périr, nous sauvons un peuple d'innocens, qui dans une action seraient restés sur la place. Ce n'est pas la conservation seule de nos compatriotes qui nous intéresse, nous ne sommes pas moins jaloux d'épargner le sang de nos ennemis. Nous n'ignorons pas que ces soldats qui portent les armes contre nos troupes, n'agissent point de leur propre mouvement; qu'ils ont souvent horreur d'un métier qu'ils exercent par force, & qu'ils ne sont sous la main du Prince qui les commande, que les instrumens de son aveugle fureur & de sa vengeance.

Si l'expédient ci-dessus ne leur réussit point, ils tentent une autre voie. Ils sement le trouble & la division dans la Famille Royale, en faisant espérer la couronne à un frere du Roi, s'il en a, ou, à son défaut, à quelque autre Grand du Royaume. Si l'effet de ces factions & des révoltes qui s'en suivent ne répond pas à leur attente, ils font alors agir les Nations voisines de la puissance avec laquelle ils sont en guerre. A l'aide de quelque vieux titres, qu'ils produisent à point nommé (& les Princes, comme on le sait très-bien, ne manquent jamais de ces sortes de titres), ils les forcent en quelque façon de prendre les armes contre les ennemis de

leur Isle, & font une ligue offensive & défensive avec elles. Suivant les clauses de cette confédération, ils fournissent tout l'argent qu'exige le service d'une ou de plusieurs campagnes; mais ils ne donnent presque point d'hommes. Leur amour pour leurs compatriotes est poussé à tel point, ils font un si grand cas de leur vie, qu'ils se résoudraient, je crois, avec bien de la peine à échanger un des leurs contre le Roi ennemi. Pour l'or & pour l'argent, comme ils ne tiennent en aucune maniere à ces métaux, ils donnent sans balancer tout ce qu'on leur demande, & on leur demanderait tout ce qu'ils possedent, qu'ils le donneraient volontiers, puisqu'ils n'en vivraient ni moins à leur aise ni moins heureux. Outre les richesses prodigieuses qu'ils renferment chez eux, ils ont encore des sommes considérables placées chez l'Etranger. Je vous ai dit ci-dessus que plusieurs peuples qui commercent avec nos Insulaires, avaient de l'argent à eux appartenant. Dans les tems de nécessité ils répetent ces sommes, qui leur servent à lever des soldats de tous les côtés, & sur-tout à en soudoyer chez les *Zapoletes*. (1)

(1) Peuples qui font commerce de leur sang, & vendent leur vie comme les Suisses, &c.

Ce peuple, situé au Levant, est éloigné d'environ cinq cents milles d'Utopie. Il est dur, agreste, & sauvage. Il préfere, aux lieux où la nature plus riante se pare de tous ses charmes, les forêts ténébreuses qu'il habite & les montagnes incultes sur lesquelles il a été nourri. Ces hommes sont d'un tempérament de fer; endurcis au froid & au chaud, ainsi qu'au travail le plus opiniâtre, rien ne les rebute. L'agriculture, les modes dans les habits, l'élégance dans les bâtimens, en un mot, tous ces arts qui répandent tant de douceurs & d'agrémens sur la vie, n'ont aucun prix pour eux, ils les méprisent & ne les cultivent point. Leur occupation journaliere consiste à soigner les bestiaux ; ils ne vivent que du produit de la chasse & de la rapine. La nature les forma tout exprès pour la guerre : leur éducation est toute relative à ce métier ; ils cherchent & saisissent avec empressement toutes les occasions de s'y livrer. Dès qu'il s'en présente une, on les voit sortir par bandes de leurs affreux repaires, descendre de leurs mornes inaccessibles, inonder les campagnes, & s'engager presque pour rien à ceux qui viennent dans leur pays pour enrôler. Ils n'ont d'autres talent que celui de se battre, & c'est toujours à outrance. Dès

qu'une fois ils se sont mis à la solde d'une Puissance, ils combattent pour elle avec une bravoure dont on n'a pas d'idée, & leur fidélité d'ailleurs est à toute épreuve. Mais ils ne s'engagent jamais pour un tems fixe & limité. La premiere convention qu'ils font lorsqu'ils s'enrôlent au service d'un Souverain, c'est que si, dès le lendemain, le Prince son ennemi leur propose une plus forte solde, ils seront libres de passer de son côté, & que si le surlendemain le peuple qui les a soudoyés en premier lieu, porte plus haut la paye du soldat, il leur sera également permis de revenir se ranger sous ses étendards. Il se fait fort peu de guerres dans lesquelles les *Zapoletes* ne composent la plus grande partie des troupes de l'une & de l'autre Puissance belligérante. Il arrive de là tous les jours que de proches parens, qui naguere vivaient dans la plus parfaite union, & dont l'amitié redoublait, en raison du plaisir qu'ils goûtaient a se voir réunis sous les mêmes enseignes, séduits peu de jours après par l'appât du gain le plus chétif, se séparent & se jettent dans les deux partis opposés. En vient-on aux mains? tous les nœuds du sang & de l'amitié se brisent tout à coup, la haîne la

plus invétérée ſuccede à leur tendreſſe; du plus loin qu'ils s'aperçoivent, ils s'elancent comme des taureaux furieux les uns contre les autres; ils ſe meſurent, ſe terraſſent, s'égorgent, ſe maſſacrent ſans aucune pitié. Mais que ce vil intérêt, qui leur fait ſacrifier un parti à un autre, que cette baſſe avarice leur eſt bien peu profitable! Ils abſorbent en un clin d'œil dans un luxe groſſier, dans un libertinage crapuleux, le ſalaire qu'ils retirent de leur art meurtrier, & menent toujours une vie obſcure & miſérable.

Tels & plus brutaux encore ſont ces hommes que les Utopiens ſoudoyent pour combattre leurs ennemis. Comme ces montagnards ne ſauraient trouver ailleurs une plus forte paye, ils accourent en foule ſe vendre à la République. Nos ſages, qui ſont ſi délicats ſur le choix des peuples qu'ils adoptent pour Alliés, ne traitent avec cette Nation barbare que pour s'en débarraſſer par les voies les plus courtes & les plus expéditives. En tems de guerre on leur fait occuper les poſtes les plus périlleux: la plupart tombent ſous le fer des ennemis; on eſt par conſéquent diſpenſé de leur tenir les promeſſes ſéduiſantes qu'on leur a faites pour les attirer: quant

à ceux qui en réchappent, on remplit exactement à leur égard la parole qu'on leur a donnée. On veut, en se conduisant ainsi, leur faire un pont d'or pour l'avenir. Ils sont si flattés de cet avantage, que dans les autres occasions qui se présentent par la suite, ils volent de leur plein gré braver les dangers auxquels on les expose. Les Utopiens, loin de les ménager, se persuadent que ce serait de leur part bien mériter du genre humain, s'ils parvenaient à purger totalement la terre de cette race immonde de brigands & d'assassins.

Du commandement des Troupes

Outre les troupes Zapolétaines, les Utopiens emploient celles que leur prêtent les peuples auxquels ils ont donné du secours dans l'occasion; ils ont encore les *Auxiliaires* que leurs Alliés leur envoient; enfin ils joignent à ces forces celles de leur Nation. Ils nomment Généralissime de toutes ces troupes réunies, un des leurs, non moins recommandable par son expérience que par sa valeur. Ce Chef, dont l'autorité est absolue, a sous ses ordres deux autres compatriotes qui lui servent de Lieutenans généraux. Tant que le Commandant en chef respire, ses Lieutenans sont sans exercice & n'ont aucun pouvoir sur l'armée; mais s'il arrive que le Général soit tué ou fait

fait prisonnier, alors le premier des deux Lieutenans prend aussi-tôt le commandement, & lui succede comme par droit d'héritage. Au besoin, le second remplace le premier. Comme les Utopiens n'ignorent pas que rien n'est plus journalier que le sort des armes, ils ont pris cette sage précaution pour garantir leurs troupes du désordre & de la consternation dans lesquels la mort ou la prise de son Général doit nécaissairement jeter toute une armée.

De la levée des troupes.

Chaque ville fait ses levées, on ne prend que ceux qui sont de bonne volonté. Il ne se fait ici aucun enrôlement forcé, parce qu'on pense avec raison que tout poltron, loin de rendre service dans un moment décisif, ne sert qu'à inspirer la frayeur & le découragement à ses camarades. Si cependant le foyer de la guerre se concentre dans leur propre pays, les poltrons, pourvu qu'ils soient bien constitués & bien portans, sont contraints de prendre les armes comme les autres. On les embarque sur les vaisseaux avec des troupes aguerries & intrépides; on les place d'espace en espace sur les murailles entre de braves soldats, de sorte qu'on leur ôte tout moyen & tout espoir de prendre la fuite. Alors la honte de paraître sans cœur,



la néceſſité de repouſſer les coups de l'ennemi, & l'impoſſibilité de ſe cacher ou de tourner le dos, changent ſouvent tout à coup leur poltronnerie en valeur héroïque. Quant aux guerres dont le théatre eſt dans le Pays étranger, ſi d'un côté on ne force perſonne d'y aller, de l'autre, on permet aux femmes d'y accompagner leurs maris; on les y exhorte même, en comblant d'éloges celles qui prennent ce parti. Dans une action, l'épouſe combat auprès de ſon mari; les enfans, les neveux, les alliés les entourent, ſi bien que chaque famille forme comme autant de régimens ſéparés qui ſe réuniſſent pour combattre avec chaleur & ſe prêter mutuellement les ſecours que la nature & l'amitié réclament en ces inſtans de criſe où ils courent tous les mêmes dangers.

Le mari qui revient ſans ſa femme & le fils ſans ſon pere, ſont également déshonorés. Cette politique produit les plus grands effets. Dès qu'on ſonne la charge & que l'on combat, pour peu que l'ennemi oppoſe de réſiſtance, on s'échauffe, on s'enflamme, on ſe bat en déterminé. Chaque Utopien, diſputant pied à pied le terrein, fait des prodiges de valeur, & vend cherement ſa vie, s'il ne peut la ſauver. Rien ne coûte à ces Républicains lorſqu'il

s'agit d'écarter loin d'eux le terrible fléau de la guerre, ou pour n'y employer que des troupes étrangeres; mais dès qu'ils se trouvent réduits à la fâcheuse nécessité de combattre en personnes, ils partent, ils volent où le devoir les appelle, le courage les transporte, & ce que toute leur prudence n'a pu faire, leur bravoure l'exécute. Ne croyez pas que leur valeur ne soit qu'un premier feu qui se ralentit & s'éteint aussi-tôt : non, leur intrépidité s'accroît en raison de la durée du combat. Ce sont tous autant de héros dont les rangs sont inébranlables. La mort, qui ne respecte pas plus les braves que les poltrons, les frappe & les moissonne; mais sa vue ne les fait jamais reculer. Cette valeur surnaturelle est une suite de la confiance qu'ils ont qu'après eux rien ne manquera à leur famille. Son sort, son bien-être est assuré, s'écrient-ils dans ces instans, nous pouvons mourir en repos. Oui, cette douce confiance est le premier aliment de leur bravoure. Ils se battent avec la ferme résolution de vaincre, & la mort leur paraît plus supportable cent fois que la défaite. Nous sommes privés de cet avantage, nous autres. Depuis le soldat jusqu'au Général, chacun est occupé de son propre intérêt, de celui de ses enfans. Cette

Du sort des soldats & de leurs enfans.

cruelle incertitude froisse le cœur des plus déterminés, entre la crainte de laisser après eux des infortunés, & celle de l'être eux-mêmes : or l'aspect effrayant de la misere est presque toujours, comme on le sait, l'écueil du plus fier courage.

Ajoutez à cette confiance des Utopiens leur habileté dans l'Art militaire, la parfaite connaissance qu'ils ont de leur Tactique, & vous sentirez aisément qu'ils doivent être tous valeureux & invincibles. Enfin cette vérité vous deviendra, pour ainsi dire, palpable, si vous faites attention que les principes dans lesquels on les éleve depuis leur berceau, contribuent à leur donner & à nourrir en eux cet héroïsme patriotique. La vie, leur répete-t-on sans cesse, est un dépôt que le ciel vous a confié. Vous n'avez aucun droit dessus, il appartient tout entier à la Patrie; jouissez des avantages sans nombre que son usufruit vous procure; que le fonds vous soit assez cher pour le ménager comme votre bien propre; il n'y a qu'un fou qui s'avise de le dissiper & de l'aliéner. Si la Patrie vous le redemande, rendez-le lui sans balancer; il n'y a qu'un lâche, un homme vil & méprisable qui puisse le nier ou s'obstiner à vouloir le retenir.

Maniere de combattre.

Dans la mêlée, une foule de jeunes gens d'élite se rallient, combinent leurs forces,

fondent avec l'impétuosité des aigles sur le Général ennemi; tantôt ils l'attirent dans quelque piége, tantôt ils le combattent corps à corps. Ici ils font pleuvoir de loin sur lui une grêle de traits; là, tous s'opiniâtrent à lui porter le coup mortel; à moins qu'il ne prenne au plutôt la fuite, il est bien rare qu'il ne soit tué ou qu'il ne tombe vivant entre les mains du vainqueur. Dès que les Utopiens ont gagné la victoire, ne pensez pas qu'ils se fassent un jeu barbare de massacrer les vaincus. Toute leur vengeance se borne à les faire prisonniers. Jamais ils ne se livrent inconsidérément à la poursuite des fuyards. Ils conservent leur ordre de bataille après le combat, pour être toujours à portée de le réintégrer si on les y force; ils aiment mieux laisser échapper tous les vaincus, que de rompre leurs rangs pour les poursuivre. Ils se souviennent de ce qui leur est arrivé en plus d'une occasion. Les ennemis, après avoir mis en déroute le corps de leur armée, se croyaient déjà si sûrs de la victoire, qu'ils se dispersaient & couraient çà & là après les fuyards pour les égorger. Les Utopiens, qui ont toujours un corps de réserve en station pour observer tous les mouvemens des ennemis, s'étant aperçus de leur désordre, firent

avancer ce corps qui n'avait point encore donné; il chargea à l'improviste l'ennemi qui, ne pouvant plus se rallier, fut taillé en pieces & perdit ainsi le fruit de la victoire, qui tourna au profit des vaincus.

Leur tactique

Je ne saurois trop vous dire qui l'emporte chez nos Insulaires, ou de leur habileté à tendre des piéges, ou de celle qu'ils ont à les découvrir & à les éviter. On croirait quelquefois, à voir leurs manoeuvres, qu'ils méditent une prompte retraite; point du tout: ont-ils formé ce projet? ils l'exécutent avec tant de précision & de secret, qu'ils sont déjà fort éloignés avant que l'on s'en doute. Dès qu'ils ont reconnu les forces ennemies & leur supériorité sur les leurs, ou qu'il s'apperçoivent du désavantage de leur position, ils décampent de nuit & dans le plus profond silence, ou usent de quelque autre stratagême. Le jour même ils observent un si bel ordre dans leur retraite, ils présentent une telle contenance, qu'il ne serait pas moins dangereux de les attaquer dans leur marche que dans le camp le mieux fortifié. Les retranchemens de leur camp consistent ordinairement dans un fossé aussi large que profond. La terre qu'ils retirent du fossé qui entoure le camp, leur sert à former de leur côté une espece de mur ou de parapet qu'il faut

franchir avant de pouvoir les attaquer. Ce ne sont pas les sapeurs seuls & les pionniers qui travaillent à ces fortifications, tous les soldats y sont employés, excepté cependant les sentinelles & les vedettes. A l'aide de ce grand nombre d'ouvriers, ils achevent en fort peu de tems tous les ouvrages extérieurs qu'ils estiment nécessaires à la sûreté de leur camp.

Leurs armes n'ont pas moins de solidité que de légereté. Elles résistent aux coups les mieux assenés, & en portent presque toujours de mortels. Elles ne gênent le soldat dans aucun des mouvemens de son corps; elles lui laissent la liberté de tous ses gestes; il peut même nager commodément en portant ses armes. Je dois vous observer à ce sujet, que l'art de nager tout armé, est un des élémens du métier de la guerre chez les Utopiens. L'Infanterie & la Cavalerie se servent de fleches pour armes offensives; leurs soldats les lancent avec une adresse égale à la vigueur de leurs bras, & leur coup-d'œil est si sûr, qu'ils manquent rarement leur coup. Faut-il combattre corps à corps? au lieu d'épées, ils ont des haches tranchantes, dont le fil & la pesanteur les rend également propres à frapper & d'estoc

& de taille. Ils ont l'imagination très fertile pour inventer des machines de guerre ; dès qu'elles sont fabriquées, ils les cachent soigneusement, de peur qu'en les faisant paraître avant le moment favorable, les ennemis ne s'en fassent un objet de dérision, après avoir trouvé les moyens de rendre leur effet inutile. Les premieres qualités qu'ils exigent dans toutes ces machines, c'est qu'elles puissent se démonter, se transporter, & se remonter avec autant d'aisance que de célérité.

Si-tôt qu'ils ont fait une trève, ils l'observent si religieusement, qu'ils n'usent pas même sur le champ de représailles envers les infracteurs. Jamais, dans les transports insensés d'une fureur brutale, on ne les vit piller, saccager, détruire, incendier les récoltes & dévaster les campagnes. Ils respectent en toute occasion les biens de la terre, qui sont, disent-ils, le patrimoine le plus sacré de l'homme. Leur scrupule sur cet article est poussé si loin, qu'ils prennent les plus grandes précautions pour que les troupes, dans leur passage, ne causent quelque dégât, & que les chevaux ne foulent à leurs pieds les moissons. Ils n'attaquent aucun homme désarmé, à moins qu'il ne soit connu pour un espion. Ils deviennent les protecteurs des villes qui

se rendent, & jamais ne livrent au pillage celles qui sont prises d'assaut; mais ils font mourir ceux qui ont empêché que la place ne capitulât, & font esclaves les soldats & les Officiers de la garnison. L'âge, en pareille circonstance, est toujours l'objet de leur respect; aussi prennent-ils sous leur protection les vieillards, les enfans, & sur-tout ce sexe faible & timide, qui n'a d'autres armes que ses pleurs & ses sanglots? S'ils sont informés que pendant le siége il s'est présenté quelque citoyen judicieux & bien intentionné qui a conseillé la reddition de la ville, ils lui en savent bon gré & lui témoignent leur satisfaction par des récompenses proportionnées au service. On lui fait assez souvent présent d'une partie des biens confisqués. Le surplus est distribué par égale portion aux troupes auxiliaires. Quant aux Utopiens, satisfaits du sort dont ils jouissent chez eux, jamais on ne les voit prendre part au butin & profiter des dépouilles de l'ennemi.

Quand la paix est faite ils n'exigent point de leurs Alliés, pour lesquels ils ont pris les armes, le remboursement des frais extraordinaires de la guerre; ils mettent tout sur le compte des vaincus, & leur font payer les dépens de deux manieres. 1°. En leur im-

posant un fort tribut annuel, dont le produit, mis en séquestre, sert à subvenir aux frais d'une autre guerre. 2°. En les forçant de leur céder des terres considérables & du plus grand rapport. Cette sage politique a triplé les revenus de nos Républicains, qui, par succession de tems, sont devenus propriétaires, chez divers peuples, de bien immenses, dont le produit au total monte, autant que je puis m'en souvenir, à sept cent mille ducats par an. Ils envoient dans les différens pays où sont situés ces domaines, des citoyens en qualité de Trésoriers : ceux-ci menent chez ces différens peuples un train des plus magnifiques, & ont sur-tout une table splendide. Mais quelques dépenses qu'ils fassent, ils versent encore tous les ans des sommes prodigieuses dans le trésor public. Nos Insulaires prêtent cet argent au peuple sur le territoire duquel sont assis ces grands fiefs. Ils lui en abandonnent les intérêts jusqu'à ce qu'ils redemandent leur capital; ce qui arrive rarement, comme je vous l'ai dit, pour la totalité. Quant au surplus des terres conquises, ils les distribuent entre tous ceux qui, à leur sollicitation, ont fait cause commune avec eux & ont partagé leurs dangers. S'il arrive qu'un Souverain équipe une flotte

pour faire une descente dans l'Isle, ils le préviennent en toute diligence & font avorter son entreprise : leur premier principe est de ne jamais faire la guerre sur leur propre terrein ; le second est de n'admettre aucunes troupes étrangeres dans leur Isle, quelque grand que soit le péril qui les menace.

CHAPITRE IX.

Des différentes Religions d'Utopie.

On compte non seulement diverses religions dans l'Isle ; mais chaque ville a aussi les siennes particulieres. Les uns offrent leurs vœux au Soleil, les autres à la Lune : ceux-ci adorent une Planete, ceux-là les Astres qu'ils se sont choisis. Plusieurs reconnaissent pour leur Dieu quelque homme extraordinaire qui, dans les siecles les plus reculés, a fait, par ses exploits glorieux ou par ses vertus éclatantes, l'admiration de son pays. Mais la plus grande & la plus saine partie de la Nation laisse là cette foule de Dieux vulgaires, enfans d'une imagination déréglée : elle n'admet qu'une seule Divinité éternelle, immense, incompréhensible, dont les attributs ne sont pas moins infinis que la puissance & la gloire.

Sa nature n'a aucun rapport avec tout ce qui tombe sous les sens; elle est répandue dans tout l'univers par sa vertu plutôt que par son essence. Ce Souverain Etre, disent ceux qui l'adorent, est le seul auteur de toutes choses. C'est lui, s'écrient-ils, dans les actes de reconnaissance qu'ils forment du fond de leur cœur, c'est lui qui créa le monde, qui établit cette harmonie merveilleuse qui regne dans toutes ses parties; c'est lui qui regle le cours des astres, qui a posé la barriere insurmontable qui sépare les élémens, qui a fixé des bornes aux deux mers; c'est lui qui prépare ces événemens inattendus qui nous jettent dans la derniere surprise, & qui amenent ces révolutions que toute la prudence humaine ne saurait prévoir. La nature ne nous offre qu'un cercle de vicissitudes continuelles, les siecles s'écoulent, les âges se pressent & se confondent, la mort dévore tous les êtres; tout ce qui respire, commence, croît, décline, & finit: Dieu seul, toujours environné de sa gloire, n'est sujet à aucun changement. Les Utopiens, divisés entre eux sur différens points de leur croyance, se réunissent tous pour confesser l'existence de cet Etre suprême qu'ils appellent *Mythra*. (1) Quelle que soit, disent-ils,

(1) Nom que les Perses donnent au soleil.

l'idée que l'on s'en forme, toujours est-il certain que chez tous les peuples & dans tous les siecles on a reconnu l'existence de ce Dieu qui n'a point d'égal en puissance & en perfections. Au reste, cette diversité de systêmes religieux, & ce nombre de sectes diminuent de jour en jour, & chacun, profitant des études qu'il fait, parvient, à la lueur du flambeau de la vérité, à connaître la religion la plus raisonnable, & l'embrasse dès qu'il est persuadé qu'il l'a trouvée. Je ne doute même pas que ce chaos d'opinions incohérentes sur la religion, ne fût totalement dissipé depuis long-tems, si la superstition n'aveuglait presque tous ceux qui les suivent. Qu'il survienne un accident, un revers à un Utopien sur le point d'abjurer, la terreur s'empare à l'instant de ses esprits; au lieu d'attribuer ses malheurs au concours des circonstances, à l'enchaînement des choses, il se persuade que le Ciel, irrité de son apostasie, veut le punir & s'en venger.

Nous nous fîmes un devoir de leur parler de notre sainte Religion. Dès qu'ils furent instruits de la sublime morale de l'Evangile, des préceptes de notre divin Sauveur, de sa mission & de ses miracles, de la constance avec laquelle tant de glorieux Martyrs

ont confeſſé au milieu des plus horribles tortures & en préſence des Tyrans & des bourreaux, le nom de Jéſus-Chriſt; quand ils ſurent que leur ſang, répandu pour la foi, avait enfanté une foule de héros au Chriſtianiſme; que ces nouveaux Fideles, à l'exemple des premiers, couraient mériter la palme du martyre, affrontaient les croix & les bûchers, chantaient au milieu des flammes les louanges de leur divin Maître, expiraient en priant pour leurs plus cruels ennemis, ſoit que la grace opérât ſur leurs cœurs, ſoit qu'ils cruſſent apercevoir & qu'il y eût en effet une affinité particuliere entre leur profeſſion de foi la plus accréditée & le dogme de l'Evangile, ils ſe ſentaient entraînés par un penchant irréſiſtible à en faire l'éloge & à l'aimer. Le partage égal, ou plutôt la communauté de biens, ſi fortement recommandée par le Sauveur du monde, ſi généreuſement obſervée par les Fideles dans les premiers momens de l'Egliſé naiſſante, eſt, je crois, le principal motif du zele & de l'amour que ces Républicains témoignerent pour notre Religion. Mais ſans chercher à approfondir les raiſons qui les déterminerent, il me ſuffit de vous dire qu'un nombre prodigieux ſe fit baptiſer. Comme de ſix compagnons que

nous étions, deux étaient morts, & que des quatre vivans aucun n'était revêtu du sacerdoce, nous ne pûmes leur conférer les sacremens, que chez nous les Prêtres seuls ont le droit d'administrer; mais tous savent parfaitement bien en quoi ils consistent, & brûlent du désir d'être admis à leur participation. Je les ai même entendu agiter la question suivante : savoir, si un de leurs concitoyens qu'ils éleveraient à l'ordre de la prêtrise, aurait le caractere sacerdotal, quoiqu'il ne fût pas approuvé par le Pape? Quantité d'Utopiens soutenaient l'affirmative: au tems de mon départ ils n'avaient point encore procédé à cette ordination. Leur premier principe, en fait de religion, est la tolérance; aussi ceux qui ne croient pas à notre révélation ne persécutent-ils point ceux qui y croient; leur amitié pour eux n'en est ni moins vive ni moins sincere. Ce systême de tolérance leur tient si fort à cœur, qu'ils punissent non seulement le fanatisme, mais même le zele indiscret. Un de nos nouveaux prosélytes en fit la triste expérience. Il sortait, pour ainsi dire, des fonts baptismaux; dans ces premiers momens de ferveur, il crut qu'il était de son devoir de faire retentir jusques sur les toits les paroles de l'Evangile,

De la tolérance.

En vain lui repréſentons-nous les riſques qu'il court; que le Ciel ne lui ayant donné aucune miſſion, n'exige rien de lui; il ſe laiſſe entraîner par ſa fougue imprudente; il éleve la voix, il prêche ſans nul ménagement; il ſe plaît à heurter de front toutes les bienſéances, s'emporte juſqu'à ſoutenir que ſa religion eſt la ſeule émanée d'en Haut, la ſeule véritable, que toutes les autres ne ſont qu'un tiſſu d'erreurs & d'impoſtures; qu'enfin hors de l'Egliſe il n'eſt point de ſalut. Nos Utopiens, laſſés d'entendre les déclamations outrées de cet Apôtre ſans caractere, ſe ſaiſiſſent de lui & le traduiſent en juſtice. On le condamna au banniſſement, non comme contempteur des autres religions, mais comme perturbateur du repos public. Ce n'eſt pas ſans des raiſon très-plauſibles qu'ils prêchent le tolérantiſme. Lorſqu'Utope aborda cette Iſle, il apprit auſſi-tôt que les diſputes de religion diviſaient les eſprits, les ſentimens, les familles, & que cette déſunion portait atteinte aux forces de la Nation; vérité dont lui-même fit l'épreuve, puiſqu'il ne vint à bout de conquérir le Pays, qu'en détruiſant, les unes par les autres, toutes ces ſectes qui combattaient ſéparément, quoique pour la

même

même cauſe. Dès qu'il ſe fut rendu maître de l'Iſle, il ſe hâta de promulguer un Edit portant libre exercice de toutes les religions. Il permit aux différens ſectaires de faire des proſélytes, non pas en décriant les autres dogmes, non pas en prononçant anathême contre ceux qui les profeſſaient, & en les condamnant comme des impies & des blaſphémateurs; mais en expliquant avec bonne foi, & dans la ſimplicité de leur cœur, les motifs déterminans de leur propre croyance, & en prouvant ſans paſſion l'excellence & la vérité de la religion qu'ils voulaient faire embraſſer. Tout fanatique convaincu d'avoir employé l'artifice, la force, & la violence, eſt condamné à l'exil ou à la ſervitude, ſuivant la gravité du délit. Par ces réglemens ſi judicieux, le Légiſlateur voulut non ſeulement aſſurer la tranquillité publique, toujours expoſée à de violens orages, lorſque le Fanatiſme ſanguinaire & barbare, ce Fanatiſme qui ne connut jamais de bornes, arme du couteau ſacré les partiſans des différentes religions : il voulut encore faire entendre à ſon peuple qu'il avoit auſſi eu en vue les intérêts mêmes de la Divinité. Quelle témérité, diſait-il, à un faible mortel d'oſer prononcer en dernier reſſort ſur un objet auſſi important que celui de la religion ! Eſt-il de ſa

compétence? Et qui sait si ce Dieu de miséricorde, ce Dieu, si jaloux de nos hommages, ne se plaît pas à cette variété de cultes qu'on lui rend, si lui-même ne les inspire point, s'il ne partage pas sa révélation? Utope eut sans doute raison de penser que l'absurdité la plus révoltante était de vouloir régir & maîtriser les consciences, de vouloir à main armée contraindre un homme à quitter la religion de ses peres, dans laquelle il a été élevé, pour lui en faire embrasser une qu'il ne connut jamais. Et de fait, si dans cette foule de religions qui circulent & qui propagent sur la surface du globe, il n'en existe qu'une seule descendue du Ciel & marquée du sceau de la Divinité, ceux qui en sont les dépositaires, n'ont besoin pour y faire croire que d'employer les voies de la douceur, de la patience, & de la persuasion. La vérité percera à la fin & dissipera tous les nuages sous lesquels l'intérêt & les autres passions humaines chercheront à la faire disparaître. Quel déluge de maux n'entraîne pas à sa suite l'intolérance! Si vous entreprenez la conversion des ames le poignard à la main, considérez que les méchans, c'est-à-dire, ces gens dont l'opiniâtreté égale l'aveuglement, se trouvant en bien plus grand nombre, ils accableront les fideles, & la vraie Religion

Abus de l'Intolérance.

que ceux-ci professent sera étouffée par les ridicules superstitions de ceux-là, comme nous voyons journellement dans nos champs que la bonne semence est étouffée par l'ivraie.

Le Législateur d'Utopie, en laissant à chacun la liberté de conscience, a cependant renfermé cette liberté dans de justes bornes. Pour prévenir l'établissement des systêmes odieux de ces prétendus Philosophes qui se plaisent à ravaler l'excellence & la dignité de notre être, il a séverement défendu toute opinion qui dégénere en pur Matérialisme, ou, ce qui est plus déplorable encore, en véritable Athéïsme. Les Utopiens sont donc persuadés de la réalité d'une vie future, dans laquelle les bons & les méchans seront traités selon leurs œuvres. Ils méprisent & détestent tous ceux qui nient cette vérité : loin de les admettre au rang de citoyens, ils cessent de les compter parmi les hommes, puisqu'ils se rabaissent eux-mêmes à la condition abjecte des plus vils animaux. Quel cas peut-on faire, disent-ils, d'un Etre sans principes & sans foi, que la crainte seule du châtiment retient dans le devoir, & qui, sans cette appréhension, violerait toutes les lois, foulerait à ses pieds ces réglemens si sages qui consolident le bonheur des Sociétés? Quelle confiance avoir

dans un individu purement charnel, qui, vivant ſans mœurs ainſi que ſans eſpoir, ne voit que lui dans l'Univers, borne ſa félicité au moment préſent, fait ſon Dieu de ſon corps, ſa regle de ſes plaiſirs, & qui, pour les ſatisfaire, eſt toujours prêt à tout entreprendre, à ſe porter même aux dernieres extrémités du crime, pourvu qu'il trouve les moyens d'échapper à l'œil vigilant de la Juſtice & d'être ſcélérat avec impunité ? Ces gens, regardés commes infâmes, ſont exclus de toutes les Charges municipales, de la Magiſtrature, & des emplois publics. Ce ſont de purs automates qu'on laiſſe errer au haſard & végéter ſur la terre. Au ſurplus, on ne les tourmente point, on ne les condamne point au ſupplice, parce qu'on eſt intimement perſuadé qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de changer à ſon gré les idées des autres, & de dominer ſur les façons de voir, de ſentir, & de penſer. On ne force pas même les impies & les libertins à déguiſer leurs ſentimens & à ſe couvrir du manteau de la religion la plus ſuivie. En Utopie, toute diſſimulation eſt un menſonge, tout menſonge eſt une fraude manifeſte, & la fraude, de quelque genre qu'elle ſoit, eſt en horreu chez ce peuple. La défenſe de dogmatiſe

publiquement & de répandre leurs principes, eſt la ſeule que l'on fait aux gens dont je parle : on leur permet cependant la controverſe avec les Prêtres & les perſonnes foncierement inſtruites, tant on eſt perſuadé que les lumieres de ceux-ci illumineront leurs ames, deſſilleront leurs yeux, & feront entierement ceſſer leur funeſte aveuglement. Il regne dans l'Iſle une opinion bien oppoſée à celle des Matéraliſtes & des Athées. Le nombre de ſes partiſans eſt conſidérable : on tolere ce ſyſtême qui ne manque pas de preuves, & de l'admiſſion duquel il ne peut d'ailleurs réſulter aucun mal. Ces nombreux ſectaires ſoutiennent que les bêtes ont une ame, que cette ame, quoique très-inférieure à la nôtre, & incapable de jouir du même bonheur, eſt cependant ſuſceptible d'un certain degré de félicité.

La ferme perſuaſion où ſont les Utopiens que Dieu nous réſerve après cette vie un bonheur ſans bornes, fait qu'ils ne répandent jamais de larmes que durant le cours de la maladie d'une perſonne. Eſt-elle décédée ? leur chagrin eſt tout à coup effacé, à moins qu'ils ne l'aient vue mourir avec regret, ce qu'ils regardent comme un très-mauvais augure : ils penſent que le défunt n'avait aucune

efpérance dans la miféricorde de l'Eternel; & qu'il craignait fans doute de recevoir le châtiment dû à quelque énorme forfait dont il fe fentait coupable. Ils penfent encore que Dieu ne peut accueillir favorablement celui qui, loin de voler dans fes bras lorfqu'il l'appelle, pleure, crie, fe défole, voudrait fuir à jamais le moment qui doit le réunir au plus tendre des peres. Ils ont horreur de la mort de tout homme qui quitte la vie en défefpéré. Dès qu'il a fermé l'œil, fes proches & fes amis, faifis d'effroi & conflernés, fe profternent contre terre, invoquent le Dieu de toute bonté en pouffant de profonds foupirs; ils le fupplient de ne pas entrer en jugement avec fon ferviteur, de lui pardonner fes péchés, & fur-tout fa derniere faibleffe; enfuite ils portent le corps en terre & l'inhument en obfervant un morne filence. Mais lorfqu'un brave citoyen meurt gaîment, plein de bonnes œuvres & d'efpérance, ne croyez pas qu'ils fe lamentent à fes funérailles. Non, non. Au milieu des chants d'alégreffe, ils recommendent fon ame à Dieu, ils le fupplient de la recevoir dans fon fein. Les céremonies pratiquées lorfqu'on brûle le corps, font plus religieufes que lugubres : on éleve à la place du bûcher une colonne fur laquelle on

grave les titres du défunt. De retour à la maison, ses parens & ses amis prennent plaisir à faire son éloge funebre en repassant toute sa conduite publique & privée, ses mœurs, ses actions, & sur-tout en exaltant sa mort comme le dernier & le plus bel acte de sa vie. Les louanges prodiguées à la mémoire des morts sont, disent les Utopiens, une sorte d'encouragement pour les personnes de leurs familles qui leur survivent. De plus, pour n'être pas visiblement présens parmi nous, les défunts ne sont pas moins sensibles à ce tribut flatteur. Il est bon de vous observer que nos Insulaires croient que leurs parens & amis décédés se plaisent à se trouver au milieu d'eux, qu'ils prennent réellement place à leur côté, qu'ils les écoutent, quoique les sens trop bornés des vivans, & principalement la faiblesse de leur vue ne leur permettent pas de les apercevoir. Ils fondent cet article de foi sur des raisonnemens simples & judicieux. Serait-il juste, vous disent-ils, que les Bienheureux fussent privés d'aller & de venir où bon leur semble; & s'ils ont cette liberté, comme nous n'en saurions douter, pouvons-nous penser, sans les taxer d'ingratitude, qu'ils refusent d'en faire usage en faveur de leurs parens & de leurs amis

vivans? N'eſt-il pas plus naturel de croire qu'ils n'ont point rompu tout commerce avec eux, que le trépas qui les a frappés, n'a pu porter aucune atteinte à leurs ſentimens, & que la béatitude dont ils jouiſſent n'a dû, au contraire, que les augmenter? C'eſt d'après ces principes que les Utopiens ſe ſont perſuadés que les morts ſont témoins de leurs diſcours & de leurs actions. Ils les réverent comme autant de Génies tutélaires, & aſſurés de leurs ſecours, ils marchent avec plus de confiance & de fermeté dans le chemin de la vertu. L'idée d'ailleurs que leurs peres ſont toujours préſens parmi eux, ſuffit pour les détourner de toute démarche qui pourrait exciter leur courroux en bleſſant leur délicateſſe. Quant aux augures & autres pratiques ſuperſtitieuſes qui ont lieu chez les différens peuples de leur Tourbillon, ils s'en moquent. Pour les miracles & ces événemens ſurnaturels qui arrivent ſans le ſecours des cauſes ſecondes, ils les reſpectent, comme autant de preuves de l'exiſtence d'un Dieu qui eſt préſent par-tout & qui gouverne tout. Ils vous ſoutiennent même que dans les conjonctures difficiles & dans les calamités publiques, à force de prieres & de jeûnes, ils obtiennent ſouvent de ces miracles, qui ſont autant de

marques de la faveur particuliere dont le ciel les honore.

Ils ne ſont pas tous d'accord ſur le culte qu'on doit rendre à Dieu. Les uns prétendent que la contemplation de ſes ouvrages & les actes de reconnaiſſance qui doivent être la ſuite néceſſaire de cette ſainte occupation, eſt le tribut qui lui eſt le plus agréable. D'autres, en fort grand nombre, pouſſés par un excès de dévotion d'un genre bien différent, mépriſent les ſciences ſpéculatives; ils y renoncent, non pour ſe livrer à une honteuſe pareſſe, mais à l'exercice continuel des œuvres de charité, pour prix deſquelles ils attendent après leur mort le bonheur des Juſtes. Les uns gardent & ſoignent les malades, les autres réparent les chemins, nettoient les foſſés, raccommodent les ponts; ceux-ci tondent le gazon, émondent les arbres, charient le ſable & les pierres; ceux-là préparent les bois de charpente & les tranſportent dans les villes avec les autres matériaux, les denrées, & les proviſions domeſtiques; en un mot, tous ſont également dévoués au ſervice du Public & à celui des particuliers, de ſorte qu'on les prendrait volontiers pour des gens qui ſont à leurs gages, ou plutôt pour de véritables eſclaves. On les voit continuellement ſe

charger gaîment des travaux les plus rudes & les plus abjects, de tous ces objets de détail qui inspirent aux autres le plus grand dégoût, ou dont les difficultés les épouvantent; rien ne choque, rien n'humilie ces pieux zélateurs du bien général. Malgré leur exactitude à pratiquer des œuvres si méritoires, ils ne blâment point le genre de vie opposé au leur, dont ils ne se glorifient en aucune maniere. Mais plus ils s'abaissent, plus on les éleve; plus leur modestie se cache & se dérobe aux éloges du Public, plus ce même Public, pénétré d'une vive reconnaissance, se fait un devoir de les honorer. Ces dévots personnages sont divisés en deux sectes. La premiere garde un célibat perpétuel : ses partisans s'abstiennent de manger de la viande; les rigoristes vont jusqu'à ne vouloir toucher de la chair d'aucun animal; tous renoncent aux vanités du siecle, aux plaisirs dangereux de ce monde, pour ne s'occuper que de leur salut, & mériter, par la ferveur de leurs prieres & l'austérité de leur pénitence, la gloire éternelle après laquelle ils ne cessent de soupirer. Ceux qui suivent la seconde secte, ne sont pas moins jaloux de se rendre utiles par leurs veilles & leurs travaux; mais pour renoncer aux vains amusemens du monde, ils ne s'en font pas

moins un devoir très-doux de lui appartenir encore par les liens du mariage. L'homme, disent-ils, n'est pas né pour vivre seul; on trouve de grandes ressources, de puissantes consolations dans l'intérieur de son ménage, & la premiere obligation de tout bon citoyen est de donner des enfans à sa Patrie. Ces sectaires ne se refusent donc aucun des plaisirs honnêtes que nous procure une compagne tendre & chérie, qui partage nos fatigues & nos travaux, loin de nous en détourner. De plus, ces derniers se nourrissent de la chair de tous les animaux, parce qu'ils croient fermement à cet axiome usité parmi nous, *la chair nourrit la chair*! Les Utopiens pensent que cette seconde secte est plus compatible avec la faiblesse de notre nature; mais que la premiere a des principes bien plus purs & plus relevés. Ces rigides observateurs d'une continence perpétuelle n'alleguent aucunes raisons qui militent en faveur de cette privation si rigoureuse; ils s'exposeraient sans doute à la risée des gens sensés, s'ils s'avisaient de vouloir en donner; mais en soutenant que telle est leur vocation, on les révere comme de saints personnages; car retenez bien, je vous prie qu'en fait d'opinions religieuses, il n'existe point de peuple moins enclin à les juge-

& à en proſcrire une ſeule, que le peuple d'Utopie. On nomme ces dévots célibataires *Buthreſgues*, nom qui, dans notre langue, revient à peu près à celui de Moines ou de Religieux. Leurs Prêtres font profeſſion d'une ſainteté extraordinaire. On en ordonne très-peu. Chaque ville n'en compte pas plus que de Temples, qui ſont au nombre de treize. En tems de guerre on en choiſit ſept des treize pour ſervir d'Aumôniers dans l'armée : on les remplace par ſept autres qu'on ordonne ſur le champ : ces derniers n'exercent les fonctions du ſaint miniſtere que juſqu'au retour des premiers, auxquels ils ſont obligés de rendre leur place : pour eux, ils rentrent dans leurs premiers emplois, ou ſervent ſous les yeux & ſous les ordres du Grand Prêtre (car ils en ont un), juſqu'à ce qu'il ſe trouve un bénéfice vacant. Les *Miniſtres* de l'Autel ſont élus, comme les autres Magiſtrats, par le peuple, & à voix baſſe, pour éviter toute partialité. Ils ſont ordonnés par les Eccléſiaſtiques de leur Collège. Les Prêtres ſont les ſeuls en poſſeſſion & les juges nés de tout ce qui la concerne. Ils ſont, en outre, cenſeurs des mœurs publiques & particulieres ſi bien qu'on ne connaît pas de plus grand déshonneur en Utopie, que celui d'être cité

devant leur Tribunal; c'eſt la preuve d'une vie criminelle & diſſolue. Au reſte, la Puiſſance ſpirituelle ſe borne aux ſimples corrections verbales, aux avis charitables; la punition des ſcélérats eſt entierement du reſſort de la Puiſſance temporelle. Mais ſi les Prêtres n'ont pas le droit du glaive, ils ont le pouvoir, comme les nôtres, de lancer les foudres de l'excommunication, arme terrible & qui inſpire aux Utopiens la plus grande frayeur. Elle couvre d'opprobre tous ceux qu'elle frappe, elle les expoſe à de cruelles agitations, à des remords affreux : s'ils ne témoignent aux Prêtres un vif & prompt repentir, le Sénat ſe ſaiſit de leurs perſonnes, & les traite comme des impies, comme des infâmes blaſphémateurs.

Bornes de la puiſſance eccléſiaſtique.

L'éducation de la jeuneſſe eſt confiée aux Prêtres; ils ſont moins empreſſés d'enrichir ſon eſprit des plus vaſtes connaiſſances, que de former ſes mœurs à la vertu. Leur premier ſoin eſt de verſer dans ſon cœur, ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on veut lui donner, des idées extrêmement ſaines & toujours utiles à la République. Ces idées, qui ſe développent & ſe fortifient avec l'âge, portent avec elles un caractere ineffaçable; elles ſont la baſe la plus ſolide ſur laquelle

Remarques importantes ſur l'éducation.

posent le salut & la prospérité de l'Etat. Et en effet, quelle autre cause assigner à ces révolutions qui changent les Corps Politiques, que les vices qui circulent parmi tous leurs membres? Et ces vices, d'où proviennent-ils, si ce n'est des fausses idées qu'on inculque aux enfans dès leur plus bas âge? Le sexe n'est point exclus de la Prêtrise; cependant on l'éleve rarement aux Ordres. Il faut que les personnes soient veuves & âgées pour y entrer. Les épouses des Prêtres sont les femmes les plus accomplies de la Nation; ils ont droit de les choisir, & tout pere de famille se tient fort honoré d'une pareille alliance.

Du Clergé.

Les Prêtres sont les Magistrats du pays pour lesquels on marque le plus de vénération. Le respect des Utopiens à leur égard est tel, qu'un Prêtre, coupable de quelque forfait que ce soit, n'est point justiciable par le bras séculier: on remet à Dieu seul la punition de son crime. Ils pensent qu'il n'est pas permis à l'homme de porter la main sur un de ses semblables, qui a été consacré à Dieu d'une maniere si particuliere. Ce privilége n'entraîne aucun abus dangereux. D'abord les Prêtres sont en trop petit nombre; on les choisit avec tant de circonspection, & ils ont si peu d'influence dans les affaires du Gouvernement, que

quand bien même ils tomberaient tout à coup de la plus haute vertu dans la bassesse & dans le crime, ce qui n'est pas impossible, vu la fragilité de la nature humaine, leur corruption n'auroit aucune suite funeste pour la République. C'est pour conserver au Clergé la dignité de son Ordre qu'ils se sont fait une loi de ne point le multiplier; l'avilissement est une suite ordinaire de la confusion, que le trop grand nombre de sujets, parmi lesquels il s'en glisse beaucoup de mauvais, introduit dans un corps quelconque. D'ailleurs on exige tant de vertus éminentes dans ceux qu'on destine au Sacerdoce, que les aspirans ne sont pas fort communs. Les Prêtres Utopiens jouissent de la même considération & du même crédit chez les Nations étrangeres que dans la leur. Je crois en avoir trouvé la raison. Pendant le combat, ils se tiennent à l'écart, &, revêtus de leurs habits sacerdotaux, le genou en terre, les mains tendues vers le Ciel, ils lui adressent de ferventes prieres pour la prospérité des armes Utopiennes, en le conjurant toutefois d'épargner le sang humain. La victoire s'est-elle déclarée pour leur parti? ils volent au milieu du champ de bataille, ils parlent au nom d'un Dieu de paix; le carnage cesse aussi-tôt, & les vaincus ne

trouvent plus que des amis dans les vainqueurs. Il suffit pour mettre sa vie & ses biens à couvert de la fureur brutale & de la rapacité du soldat, de crier aux Prêtres, *quartier*, ou de toucher les franges de leurs ornemens & de baiser leurs robes. Ce caractere auguste de douceur & de bienfaisance imprime sur leur front celui de la Majesté suprême; il leur communique tant de pouvoir sur tous les peuples de cet Univers, qu'ils ne sauvent pas moins de compatriotes que d'ennemis, & d'ennemis que de compatriotes. On a vu plus d'une fois, dans ces circonstances désespérées, où les troupes Utopiennes, accablées par le nombre, prenaient la fuite & se trouvaient exposées à la merci de leurs ennemis qui les poursuivaient pour les massacrer, les Aumôniers de l'armée paraître tout à coup au milieu des fuyards & des vainqueurs, dissiper la frayeur des uns, ranimer le courage des autres, les rallier sous leurs drapeaux respectifs, conclure alors, & leur faire solennellement jurer une paix qui faisait de part & d'autre le bonheur d'une longue suite de générations. Une remarque que je ne dois pas oublier de vous faire, c'est que le corps des Prêtres d'Utopie a toujours été regardé comme inviolable & sacré par les peuples

peupl[illegible]us sauvages & les plus barbares de ces contrées.

Les premiers & les derniers jours de chaque mois & de chaque année sont les seules Fêtes des Utopiens. Le cours périodique de la lune regle les mois, la révolution du soleil fixe celle de l'année. Ils appellent en leur langue, *Cynemernes*, les fêtes célébrées les premiers jours, & *Trapemernes*, celles des derniers jours, mots qui, dans notre langue, signifient premieres & dernieres Fêtes. On trouve en Utopie des Temples aussi remarquables par la beauté mâle de leur architecture que par leur vaste enceinte; mais ils sont peu nombreux & assez obscurs. Ce défaut de clarté, qu'on pourrait attribuer à l'ignorance des architectes, ne vient point de leur part; mais c'est par le conseil des Prêtres, qui pensent que dans une église trop éclairée on est sujet à mille distractions; au lieu que dans un Temple sombre l'ame est naturellement recueillie, & s'éleve comme d'elle-même vers Dieu, qui est la source de toute lumiere. Une chose assez difficile à croire, qui cependant est très-vraie, c'est que les différens partisans de toutes les religions du pays s'assemblent pêle-mêle dans les mêmes églises, comme se proposant le

même but, qui eſt d'adorer c... voquer l'Etre ſuprême. A cet effet, il ne ſe trouve rien, on ne pratique aucune cérémonie dans les égliſes, qui ne convienne également à toutes les ſectes. Quant au culte particulier de chaque croyance, chacun a la liberté de l'obſerver dans ſa maiſon, au ſein de ſa famille. Le rituel des cérémonies publiques eſt ſi ſagement ordonné, qu'il s'accorde en tous points avec les cérémonies propres à chaque culte. On ne voit dans les Temples aucune image de la Divinité, afin que tous ceux qui s'y raſſemblent puiſſent s'en former l'idée que leur religion leur en donne. Ils n'invoquent point l'Eternel ſous différens noms ; tous l'appellent *Mythra*, & ſous ce nom univerſellement reçu, ils comprennent l'Auteur & le Maître abſolu de l'univers. Les formules de prieres publiques ſont dreſſées de maniere que les différens ſectaires peuvent les réciter ſans contredire aucun article de la profeſſion de foi qui leur eſt particuliere

Le dernier jour du mois ou de l'année les Utopiens ſe raſſemblent à l'égliſe vers le ſoir, tous à jeun, pour y offrir à Dieu de ſolennelles actions de graces. Le lendemain, dès le grand matin, ils y accourent encore,

pour ſupplier ſa divine Majeſté de leur accorder un bon mois ou une heureuſe année, qu'ils commencent par cet acte d'adoration. Le jour des dernieres Fêtes, avant que de ſe préſenter au Temple, les femmes ſe jettent aux pieds de leurs maris, les enfans aux pieds de leurs peres. Dans cette humble poſture, ils leur font une confeſſion générale de leurs fautes, leur en témoignent un vrai repentir, & leur en demandent pardon. Par ces actes de ſoumiſſion ils diſſipent les nuages légers qui s'élevent tous les jours dans les ménages les mieux réglés, & ramenent cette douce ſérénité qui fait le bonheur des familles. Ils n'aſſiſtent jamais à la célébration des ſaints ſacrifices qu'avec une ame pure; ils n'appréhendent rien tant que d'entrer dans le ſanctuaire, le cœur encore tout ſouillé des taches du péché. Un de leurs premiers ſoins encore eſt de ſe réconcilier avec tous ceux contre leſquels ils pourraient avoir des ſujets de colere & d'animoſité; ils craindraient que la juſtice divine ne les pourſuivît au ſortir de l'égliſe, s'ils avaient l'audace d'y entrer avec un cœur qui ne reſpire que haîne & que vengeance.

Dans le Temple, la place des hommes eſt à droite, celle des femmes eſt à gauche.

Les garçons se mettent devant les peres, les filles sont toutes rangées sous les yeux de leurs meres, qui ferment le rang de chaque famille réunie. Ainsi les grands parens sont à portée de voir tout ce qui se passe, & ils conservent à l'église la même autorité, le même droit de discipline qu'ils ont à la maison. On ne place point tous les enfans à côté les uns des autres, mais on mêle les plus jeunes avec de plus âgés, afin qu'ils ne s'amusent point à babiller au lieu de prier, de se recueillir & de se tenir à l'église dans cette crainte salutaire qui est le principe de toute vertu. Leurs sacrifices ne sont pas sanglans, parce qu'ils pensent que Dieu ne se plaît pas à voir couler le sang des différens animaux qu'il n'a créés que pour peupler la terre & vivre l'espace de tems qu'il leur a fixé. Ils se contentent de brûler de l'encens, des parfums, & sur-tout quantité de cierges. Ce n'est pas qu'ils s'imaginent que cet appareil puisse ajouter quelque chose à la Majesté divine; ils savent parfaitement bien que les vœux des hommes ne peuvent même augmenter sa puissance & sa gloire; mais ils trouvent dans ce culte simple & pur une vertu secrete qui les attache, qui dispose leur ame à s'élever vers le Créateur, & qui

leur fournit ainsi un double motif de zele & d'édification. A l'église tout le peuple est vêtu de blanc. Les robes des Prêtres sont nuancées de diverses couleurs; le travail en est précieux, quoique la matiere en soit fort commune. On n'y voit ni broderies d'or & d'argent, ni pierres fines; elles sont tissues simplement de plumes d'oiseaux, mais avec tant d'art & d'habileté, qu'on ne saurait fabriquer d'étoffe d'un pareil prix. Ces plumes & leur arrangement sont symboliques. Les Prêtres ont soin de développer au peuple le sens moral caché sous ces divers emblêmes. Tantôt les différentes nuances de ces plumes éclatantes présentent aux fideles une haute idée des bienfaits que Dieu verse sur la République & sur leurs propres personnes, tantôt ils reconnaissent en elles l'image de la piété qu'ils doivent avoir; ici ce vêtement sert encore à les avertir de leurs devoirs réciproques, des secours mutuels qu'ils sont obligés de se porter; enfin il n'est pas une seule plume dans ce saint vêtement qui ne les rappelle au souvenir de quelque vertu qu'elle désigne particulierement. Dès que le Prétre, revêtu de ses habits pontificaux, sort de la sacristie & s'avance vers l'autel, tout le peuple se prosterne la face contre terre;

le profond ſilence qui regne alors inſpire une ſainte terreur. Il ſemble que Dieu rempliſſe tout àcoup le Temple par ſa préſence, & qu'aucun de ces pieux mortels ne puiſſe ſoutenir l'éclat majeſtueux de ſon front. A certain ſignal que fait le Prêtre, tout le monde ſe releve, & on chante au ſon des inſtrumens les louanges du Créateur. La plupart de ces inſtrumens ſont différens des nôtres. Ceux qui en approchent le plus leur ſont bien ſupérieurs du côté de l'harmonie, & ſur-tout de la douceur. Les autres ne ſauraient ſouffrir aucune comparaiſon avec ceux dont nous nous ſervons. Au ſurplus, la muſique des Utopiens, ſoit pour la partie du chant, ſoit pour la ſimphonie, l'emporte de beaucoup ſur la nôtre; il n'eſt pas poſſible d'en trouver une qui renferme une expreſſion plus naturelle des affections de l'ame & de nos paſſions. Peint-elle les humbles ſoupirs d'une ame qui s'abaiſſe devant ſon Dieu? elle fait couler vos larmes ; peint-elle la gaîté? elle vous ravit; la triſteſſe? elle perce le cœur; la colere? elle vous tranſporte & vous fait frémir; en un mot, cette muſique pénetre, échauffe, embraſe; par-tout on diſtingue les accens du ſentimens qu'elle exprime, par-tout on y reconnaît le langage même des paſſions. Après

le chant, le Pasteur & tout le peuple récitent à haute voix des prieres solennelles, composées de maniere que chaque fidele n'en pourrait dire d'autres en son particulier: en voici le contenu. « Dieu infini, éternel & » tout puissant, Créateur de l'Univers, Au- » teur de tout bien, daigne recevoir les » très-humbles actions de graces que nous » t'offrons pour tous les bienfaits que tu ne » cesses de répandre sur nous. C'est toi seul, » ô mon Dieu, qui nous as fait naître dans » la plus sage & la plus heureuse des Répu- » bliques, & dans une Religion que tout » nous engage à croire la seule véritable. » Si cependant nous sommes dans l'erreur » sur ce dernier article, si quelque autre culte » t'est plus agréable que le nôtre, ah! » Seigneur, daigne nous le faire connaître, » daigne dissiper les ténebres qui nous en- » vironnent, montre-nous le chemin que » nous devons prendre; nous sommes prêts » à te suivre par-tout où tu voudras nous » servir de guide. Mais si nous sommes dans » le bon chemin, s'il est vrai que notre » gouvernement soit le plus parfait & notre » Religion la plus sainte, donne-nous la » constance nécessaire pour vivre & pour » mourir dans l'un & dans l'autre; daigne

Priere digne de remarque.

» aussi, ô mon Dieu! inspirer à tous les
» hommes l'amour de nos lois, de nos usages,
» & de nos coutumes; daigne les amener à
» notre foi, à moins que, par une suite de
» tes vues impénétrables, tu ne te plaises à
» cette variété de cultes par lesquels on t'ho-
» nore. Sois seul l'arbitre & le maître absolu
» de notre vie : fais-nous la grace de la
» passer saintement à tes yeux, & quand il
» plaira à ta divine Majesté de nous appeler
» vers elle, daigne nous accorder la mort
» des Justes & nous recevoir dans ton sein.
» Mais, Seigneur, nous osons te le dire avec
» confiance, la mort la plus douloureuse
» nous paraît préférable cent fois à la vie la
» plus sensuelle, si cette mort nous met à
» même de jouir au plutôt de ta présence,
» seul objet de nos vœux & de nos soupirs ».

Cette priere achevée, ils se prosternent de nouveau. Après quelques minutes de recueillement, ils se relevent & s'en vont dîner. Ils consacrent le reste de la journée aux amusemens de la société & aux différens exercices des armes.

Je viens de vous faire, Messieurs, le tableau, le plus exact qu'il m'a été possible, du gouvernement d'Utopie. Cet Etat est si bien réglé, si heureux, que lui seul me paraît

justement mériter le titre de République par excellence. Dans les autres Etats le bien public est l'objet de toutes les dissertations de nos grands Politiques; mais l'intérêt particulier est le mobile de toutes leurs actions & l'unique but de toutes leurs démarches. En Utopie, au contraire, comme on n'y connaît point les propriétés personnelles, chaque individu est obligé, par son travail, de concourir nécessairement à l'intérêt commun. Convenons que de part & d'autre on agit fort prudemment. Qui ne sait en effet que dans tout autre Etat, quelque florissant qu'il soit, si on n'a pas la précaution de s'amasser un bien-être pour l'avenir, on court risque de mourir de faim? Il faut donc, bon gré malgré, suivre à la rigueur ce principe : *charité bien ordonnée commence par soi-même.* Il faut s'occuper de son propre intérêt avant que de songer à celui du Prochain. Mais ici, où tout est en commun, n'est-on pas bien fondé à croire que personne ne manquera jamais de rien, pourvu que l'on ait soin de remplir les greniers & d'approvisionner les magasins publics? On n'y connaît point l'injuste répartition des biens; on n'y voit ni pauvre ni mendiant, & tous sont également riches, sans rien posséder en propre. A parler sensément, qui peut à meilleur droit se flatter

d'être opulent, que celui qui, toujours pourvu d'un ample néceſſaire, voit tranquillement s'écouler ſes jours ſans craindre que les dures extrémités du beſoin viennent jamais altérer la paix dont il jouit au ſein de ſes foyers ? Qui peut ſe flatter de mener une vie plus douce que celui qui la paſſe ſans redouter les plaintes douloureuſes d'un fils qui languit, les reproches amers d'une femme qui ſent les approches de la miſere, les cris d'une fille qui brûle de ſe marier, & qui n'a pas de dot? En un mot, quel homme, ici-bas, jouit d'un plus grand bonheur, que le citoyen qui voit ſon bien-être, celui de ſa famille & de ſes enfans, aſſuré juſqu'à la derniere génération ? Et quel Gouvernement encore plus digne de nos éloges & de nos hommages que celui qui pourvoit également à la ſubſiſtance & de ceux qui travaillent, parce qu'*ils en ont* le pouvoir, & de ceux qui, après avoir employé leur tems pendant nombre d'années, ne ſont plus en état de travailler? Qu'on oſe comparer une équité ſi parfaite à celle de tous les autres Gouvernemens. Quant à moi, je veux mourir, ſi je trouve ailleurs qu'en Utopie la moindre apparence de juſtice. Et, ſans m'appeſantir ſur certains détails, je vous demanderai ici pourquoi un Gentilhomme, un Artiſan du

luxe, un Financier, & un tas d'autres individus qui paſſent leur vie dans une honteuſe oiſiveté, ou qui n'exercent qu'une profeſſion abſolument inutile à l'Etat; je vous demanderai, dis-je, pourquoi ces gens nagent dans les délices & dans l'abondance, s'engraiſſent, au ſein de la molleſſe & de la volupté, des fruits de leur coupable pareſſe, tandis qu'un valet, un laboureur, un pauvre journalier ſupportent à eux ſeuls le poids de ces pénibles travaux, ſans leſquels un Etat ne ſaurait ſubſiſter une année? Mais ce qui me révolte, c'eſt qu'en s'épuiſant de toutes les manieres à porter ce lourd fardeau, ils trouvent à peine à gagner leur pain, c'eſt qu'ils traînent une vie ſi miſérable, que le ſort des chevaux, oui, le ſort des chevaux, me ſemble préférable au leur; car enfin ces animaux eſſuient moins de fatigues, ils prennent plus de goût à leur fourrage que nos malheureux n'en prennent à leurs mets ordinaires; ajoutez à cela que les bêtes de ſomme vivent ſans ſoucis, ſans inquiétudes, & ſont exemptes ſur-tout de cette crainte ſi redoutable de l'avenir. D'après ces conſidérations, pourriez-vous ne pas convenir qu'il vaut mieux naître cheval, que naître infortuné comme ceux dont je vous parle. Tous les

désole, tout les accable? Que de perplexités, que d'angoisses! Ils succombent sous la nécessité urgente du présent, & s'ils portent leurs regards dans l'avenir, Dieux! qu'y voient-ils? Une vieillesse pauvre & infirme, le manque absolu de tout, le mépris & l'avilissement, suites inséparables de la misere. Ces idées qui se retracent sans cesse à leur esprit, sont autant de coups de poignard qui leur font souffrir mille morts sans les anéantir. Au milieu de tant d'assauts peut-être pensez-vous que l'espérance les console & adoucit leurs maux : Non, le malheur opiniâtre a détruit chez eux jusqu'au germe de l'espoir. Leurs gains modiques pendant leur jeunesse suffisent à peine à leur subsistance? le moyen qu'ils puissent épargner & mettre de côté un morceau de pain pour l'âge de la retraite & des infirmités? N'est-*il pas honteux* pour un Gouvernement, n'est-on pas bien fondé à *lui* reprocher la plus noire ingratitude, lorsqu'on le voit répandre avec profusion ses graces sur tous les Artisans des plaisirs & de la mollesse, tandis qu'il ferme ses mains avares pour tous les malheureux, & sur-tout pour ceux de la campagne, dont le labeur continuel & accablant assure lui seul l'abondance & la prospérité de l'Etat! C'est donc là,

c'eſt donc dans cette ingrate Patrie que des milliers d'êtres, tous nés citoyens, vont conſumer leur jeuneſſe, leurs forces, & leur ſanté dans des métiers de forçats, & qu'ils verront ſur leurs vieux jours la Patrie oublier leurs ſervices, les abandonner eux-mêmes, leur envier juſqu'à la ſubſiſtance qu'ils auront acquiſe à la ſueur de leur front? Mais n'eſt-ce pas là le comble de l'injuſtice? Que dire encore de la rapacité de ces gens en place, qui chaque jour portent une main profane ſur les revenus publics, foulent ce pauvre Peuple par des exactions particulieres, ou par l'abus qu'ils font de leur autorité pour envahir ſon patrimoine? Que dire de ces gens de fortune qui oſent ériger en vertu l'ingratitude envers le malheureux, & l'impitoyable dureté avec laquelle ils le traitent, vertu atroce ſans doute, & qui dans un Etat bien policé n'échapperait point au châtiment qu'elle mérite.

En vérité, quand je conſidere la plupart des Corps Politiques de notre Monde, je n'y vois qu'une conſpiration perpétuelle des hommes puiſſans, qui, réunis ſous le nom de République, ne ſongent qu'à tout diſpoſer pour leurs propres intérêts. Tantôt ils ne s'occupent qu'à inventer mille artifices pour ſe conſerver la propriété de ce qu'ils

ont acquis par des voies illicites ; tantôt ils ne cherchent que les moyens de profiter des misérables dépouilles de ceux qu'ils réduisent à la mendicité. Ces concussions révoltantes qu'on a l'art de faire autoriser par le peuple, c'est-à-dire, par les pauvres eux-mêmes, qui forment sa majeure partie, ont par-tout force de lois. Mais enfin ces hommes avides & insatiables ont beau entasser, ils ont beau dévorer entre eux la subsistance de leurs concitoyens; jamais, non jamais leur gouvernement ne jouira de ce bonheur si pur & si doux qui semble destiné à la seule République d'Utopie. Le désir de thésauriser n'y est point connu, parce que l'usage de l'argent y est absolument proscrit. Eteignez cette malheureuse soif de l'or, vous verrez bientôt disparaître ce déluge de maux qui inonde notre globe. Qui peut ignorer en effet que pour tarir la source des querelles, des trahisons, des fraudes, des rapines, des ravages, des empoisonnemens, des assassinats, & de tous ces forfaits qu'on punit, mais qu'on ne peut arrêter par les supplices, il ne faut qu'ôter aux hommes la propriété & l'usage de l'argent, & même anéantir ce funeste métal ? Je dis plus, faites disparaître l'or du milieu de nous, vous ferez en même tems

disparaître cette foule de soupçons, de soucis, de travaux, de craintes & d'alarmes qui troublent si fréquemment la sérénité de nos plus beaux jours. La misere elle-même, qui seule paraît avoir besoin du secours de l'argent, la misere diminuera peu à peu, & cessera bientôt de nous faire éprouver ses tristes effets. Pour vous convaincre de ces vérités, examinez ce qui se passe dans une de ces années de disette où plusieurs milliers d'infortunés meurent de faim. Je parie que si l'on visitait au bout de cette année les greniers & les magasins de nos riches, on y trouverait du blé en assez grande quantité pour remplacer, s'il eût été à propos distribué, ce que le ciel avait manqué de verser sur la terre. C'est ainsi que l'argent, employé d'abord pour nous aider dans nos besoins & nous faciliter l'acquisition des choses nécessaires à la vie, est devenu, par l'avidité de quelques-uns, la cause des malheurs communs & de la perte publique. Nos Financiers ne peuvent aller à l'encontre de ce que je dis ici. Ils n'ignorent pas qu'il vaudrait beaucoup mieux ne point manquer du nécessaire, que d'abonder dans le superflu, être affranchi de tant de maux, que d'être environné de tant de richesses. Je ne doute

Du monopole.

point, quant à moi, que quand bien même l'intérêt général n'aurait pas été un motif assez puissant pour déterminer les autres nations à prendre le systême du gouvernement Utopien, l'autorité seule de J. C. qui, dans les décrets éternels de sa providence & de sa bonté, veut toujours le mieux possible, eût suffi pour l'établir chez tous les peuples, si l'Ambition, cette ennemie jurée du bonheur des hommes, ne s'y fût constamment opposée : c'est elle qui a toujours attaqué, combattu, détruit ce bonheur toutes les fois qu'elle nous a vus prêts à le saisir. Cette orgueilleuse Souveraine porte la tyrannie au point qu'elle ne mesure pas sa satisfaction personnelle sur ses avantages, mais sur les désastres & les calamités d'autrui, si bien qu'elle renoncerait dès ce jour au titre de Déesse, s'il fallait, pour l'obtenir, qu'elle consentît à ne voir dans l'Univers aucun infortuné au malheur duquel elle pût insulter. Remarquez que l'ambition, toujours fiere & cruelle, ne se réjouit jamais tant que quand elle peut humilier le pauvre & l'acca bler sous le poids de son insolente prospérité. Ce monstre que l'enfer a vomi dans sa rage, a de tout tems inspiré aux hommes des idées si contraires à leurs véritable sintérêts; il a tellement fasciné leurs yeux, que ces indolens

indolens, effrayés de la longueur du chemin qu'ils ont fait dans la route qu'il leur a tracée, ne veulent plus revenir ſur leurs pas, malgré les dangers inévitables dont ils ſavent très-bien qu'elle eſt remplie. Auſſi leur ſouhaité-je plus volontiers que je n'oſe l'eſpérer pour eux, la forme du gouvernement des Utopiens. Quoi qu'il en ſoit, je me réjouis de l'avoir vue établie chez eux; c'eſt ſur ce fondement inébranlable qu'eſt appuyée, ſuivant toutes les apparences, leur éternelle félicité. Après les ſoins qu'ils ont pris pour étouffer cette ambition, mere de toutes les factions qui minent les Corps Politiques, on ne doit pas appréhender que l'Utopie ſe trouve jamais expoſée à ces fureurs de partis, à ces guerres inteſtines, ſource unique de la décadence des Empires jadis les plus floriſſans. Tant que cette République conſervera la forme de ſon gouvernement, ſes mœurs, ſes coutumes, & ſes uſages, j'oſe prédire que le bonheur dont elle jouit n'éprouvera aucune altération, que ſes ennemis ne retireront de toutes leurs entrepriſes contre elle, que la honte d'y échouer, c'eſt alors que, ſupérieure aux efforts jaloux des Princes ſes voiſins, elle ſera dans tous les ſiecles le modele des plus heureuſes & des plus parfaites Républiques.

Ici Raphaël finit ſon récit. Je ne jugeai pas à propos d'entrer en diſcuſſion avec lui, malgré les abſurdités ſans nombre que j'avais remarquées dans les coutumes & les lois de ſon Utopie, & principalement dans ſa maniere de faire la guerre, & dans ſes différens ſyſtêmes de religion. Ce qui me choquait le plus était cette communauté de biens, ce diſcrédit abſolu des matieres premieres, ſans la circulation deſquelles il n'y aurait plus de nobleſſe, d'éclat, de magnificence, de ſplendeur & de majeſté; avantages précieux qui annoncent, ſelon le jugement le plus général, la gloire & la proſpérité des grands Empires. Voyant que notre homme était fatigué, ignorant d'ailleurs ſi mes objections lui ſeraient plaiſir, je gardai le ſilence. Ce qui m'y détermina encore plus, c'eſt que je me rappelai la cenſure qu'il avait faite, dans le cours de ſon récit, de ces êtres qui, pour ſe donner un air d'importance, ne laiſſent jamais paſſer les idées d'autrui ſans les contrarier & les combattre. Je me bornai donc, en le conduiſant à la ſalle à manger pour y ſouper, de faire un éloge ſuccinct de ſa République; je lui témoignai en outre le déſir que j'avais de converſer plus au long avec lui dans un autre moment, & de lui propoſer

mes réflexions ſur tout ce qu'il venait de nous raconter. Voici la derniere que j'ajoute ici : je ne puis approuver dans ſon entier le plan que nous a tracé cet homme, auſſi judicieux que que verſé dans les affaires politiques; du meilleur Gouvernement poſſible, j'avoue néanmoins qu'il renferme une foule de vues très-utiles & nombre d'inſtitutions très-ſages. Le comble du bonheur pour nous ferait ſans doute de les adopter; mais, je le répete, il ne nous reſte malheureuſement que des vœux impuiſſans à former pour leur établiſſement.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans dans cet Ouvrage.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Fin de la Table.




Princeton University Library
32101 072753849

